

Le Donneur

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

le donneur



GUY DES CARS

le donneur

Éditions J'ai Lu

© Ed. Flammarion, 1973

MONSIEUR LUCIEN...

Avant de le laisser s'exprimer en toute liberté, il me paraît indispensable – étant l'auteur de cette nouvelle aventure romanesque – de vous le présenter exactement tel qu'il est. Car il existe en chair et en os, plutôt en os depuis ces dernières années.

C'est un ami commun, grand médecin dont la discrétion n'a d'égale que le savoir, qui nous a fait faire connaissance. Grâce à ce souriant intermédiaire, M. Lucien et moi sommes devenus des amis. Une amitié dont je m'honore : des personnages aussi exceptionnels que mon nouvel ami sont encore assez rares à notre époque. Mais, au train où vont les progrès de la recherche biologique, on est en droit de penser que les temps ne sont plus tellement lointains où un M. Lucien fera d'innombrables adeptes. Et peut-être, après tout, sera-ce pour le plus grand bien-être de l'humanité ?

Physiquement – et je pèse mes mots dans sa description parce, que je le sais trop intelligent pour être affligé d'un orgueil mal placé – M. Lucien n'a rien d'un Apollon. À vous de juger... Il n'est pas très grand : sa taille, d'une honnête moyenne, n'en impose pas. Il ne le cherche d'ailleurs pas puisqu'il est modeste. La première fois qu'il est venu me rendre visite, j'ai pu remarquer que son crâne était plutôt dénudé : calvitie, m'a-t-il confié, qui s'est révélée chez lui assez précoce, mais qui a peut-être facilité le jaillissement du flot de pensées surprenantes qui se cachaient derrière un front aussi largement dégarni.

Les yeux, dont la couleur habituelle tendrait plutôt vers le foncé, sont en réalité d'une teinte indéfinie qui leur permet de conserver un certain mystère, d'autant plus qu'étant astigmat M. Lucien est condamné à porter des lunettes. Le nez, qui aurait pu être intéressant s'il avait été rectiligne, est malheureusement affublé, au niveau des narines, d'un retroussement imprévisible qui jette sur l'ensemble du visage une expression comique. Et pourtant, M. Lucien ne rit jamais !

C'est un homme très sérieux dont la bouche un peu pincée est sévère. Mais, ayant eu le plaisir de dîner avec lui, j'ai quand même pu constater que mon ami savait être gourmand : j'en ai déduit que, en dépit de son apparence extérieure, M. Lucien ne devait pas détester goûter à certains plaisirs de la vie...

Parce que le visage n'est pas rieur, on pourrait s'imaginer que l'homme est timide. Il n'en est rien : il suffit de savoir le mettre en confiance. Et, sur

ce point, je crois n'avoir pas trop mal réussi : ne m'a-t-il pas raconté, dès notre première rencontre, des choses stupéfiantes que je n'avais encore jamais entendues dans la bouche de qui que ce fût ?

Si j'achève cette rapide esquisse de sa silhouette en précisant que les mains sont quelconques, l'habillement anodin et la démarche pondérée, sans doute acquerra-t-on l'impression que M. Lucien est l'un de ces innombrables personnages qui réussissent à déambuler dans l'existence sans jamais attirer l'attention. Un homme médiocre alors ? Loin de moi une telle pensée... Plutôt un homme fait comme des millions d'autres, mais ayant cependant l'écrasante supériorité d'avoir su conserver pendant vingt années de sa vie un fabuleux secret qui a été la raison de son étonnante réussite. Et c'est très beau si l'on songe qu'il vient à peine d'atteindre sa quarante-sixième année. Combien peuvent en dire autant ?

Ce n'est pas à moi de parler ici de ceux ou de celles qui l'ont entouré, et aidé, il faut bien le reconnaître, pendant ces années exceptionnelles, il saura le faire lui-même mieux que n'importe quel narrateur. Je dois pourtant attirer l'attention sur le fait qu'il n'est pas un écrivain et qu'il ne cherche nullement à le devenir. Il n'est pas non plus de ceux qui proclament : « Si j'avais le temps d'écrire, j'en aurais des choses à raconter ! » Il a préféré faire preuve de sagesse, justement peut-être parce qu'il s'agit de sa propre histoire, en confiant ce travail à quelqu'un dont c'est le métier.

Il n'est pas non plus un romancier. Il ne sait ni inventer ni créer. Tout ce qu'il m'a confié, il l'a vécu, et le lecteur s'apercevra – en pénétrant dans cette aventure humaine – que la réalité, cette fois, dépasse de très loin la fiction ! Mais, pour plusieurs raisons, il m'a laissé le droit et même demandé de romancer... D'abord, pour qu'aucun des personnages du récit, et à commencer par lui, ne puisse être identifié. Ce qui est une élémentaire précaution. Je m'empresse cependant de certifier que tous ces êtres auxquels j'ai volontairement donné des noms imaginaires existent. N'ayant pas eu la peine d'en inventer un seul, j'ai même été contraint d'en supprimer quelques-uns auxquels on n'aurait pas cru et qui furent pourtant vrais.

La deuxième raison de la forme romancée est que le thème général de cette histoire impose certaines explications médicales qui auraient risqué d'être fastidieuses dans un ouvrage trop sérieux. La troisième enfin est que, dans un roman, les personnages entrent dans l'action au moment où on les y attend le moins, s'y débattent ensuite comme ils le peuvent face à des événements fortuits, source de rebondissements sans lesquels une vie ne mériterait pas d'être racontée, et s'évadent enfin d'une façon tout à fait imprévisible. Cette fantasmagorie romanesque a été souhaitée par M. Lucien pour que son aventure vécue connaisse une plus large audience.

Comment avons-nous travaillé, lui et moi ?

Sans l'aide du moindre magnétophone. Tous deux, nous nous méfions

des procédés de reproduction mécanique : ou ils sont impitoyables, ou ils trahissent la pensée. Il leur manque cette fantaisie de la toute dernière seconde, due à une ultime correction de la plume, qui fait la sève d'un récit.

M. Lucien a tout simplement parlé : je l'ai écouté. Bien sûr, j'ai posé des questions, d'innombrables questions auxquelles il a répondu avec une franchise qui l'honore. Le reste n'a été pour moi qu'une question d'écriture.

C'est d'ailleurs en laissant parler M. Lucien que je me suis rendu compte qu'à certains moments il ne me racontait plus ce qu'il avait vécu : il le revivait... et c'était fantastique ! Aussi ai-je trouvé préférable, aux passages du roman que l'on pourrait appeler les moments clefs, de ne plus laisser M. Lucien s'exprimer à la première personne, mais de le faire évoluer dans l'action, au milieu des autres personnages. Ce n'est certes là qu'un procédé, mais il offre l'avantage d'apporter un surcroît de vie à l'aventure.

Pourquoi enfin celui qui m'a agréé pour confident s'est-il décidé à me demander à moi plutôt qu'à un autre confrère de révéler le grand secret de son existence ? Parce qu'il me connaissait un peu pour m'avoir déjà lu ? C'est possible, mais ce n'est pas certain. Mettons plutôt cette marque de confiance sur le plan de la sympathie réciproque, née dès le premier contact. C'est capital, la sympathie entre celui qui a connu les faits et celui qui les relate. C'est le lien indispensable sans lequel l'auteur ne peut pas œuvrer correctement.

Maintenant que je pense avoir dit tout ce que je devais dire, je n'ai plus qu'à m'effacer pour laisser le champ libre à M. Lucien. Écoutons-le...

G.C.

Paris, le 24 avril 1973.

LA FAÇON DE DONNER

La première responsable de l'étrange existence que je viens de vivre pendant vingt années est une petite affiche, de couleur jaune, que d'innombrables Parisiens connaissent et sur laquelle on peut lire, imprimés en caractères noirs, ces mots qui contiennent une constatation et une promesse : *Ne soyez plus ridicule en public. Apprenez à danser.* Phrase lapidaire, suivie de l'adresse d'un cours de danse et de la mention : *Cours publics ou leçons particulières.*

Cette affiche quelconque, je crois bien être passé devant elle mille fois, peut-être plus, lorsque je me rendais à mon travail dans le XV^e arrondissement il y a de cela vingt-quatre années déjà... Ma profession d'alors ? La même qu'aujourd'hui, à quarante-six ans. Sans être tout à fait un artisan, puisque je travaille dans une entreprise employant plus de quatre cents personnes, je pense avoir quand même le droit de me considérer comme un artiste. J'œuvre sur des chaises, tables, fauteuils, canapés, tabourets, guéridons vendus un peu partout en France ou à l'étranger et qui permettent de meubler avec plus ou moins de bonheur – et grâce à des paiements à tempérament – ces intérieurs qui prolifèrent d'année en année dans les immeubles-casernes des grands ensembles, allant de la Résidence dite « de rêve » aux H.L.M. les plus modestes.

Aucun style n'a de secrets pour moi. L'ensemble *Henri II*, le *Renaissance*, le *Régence*, le *Louis XV*, le *Louis XVI*, le *Directoire*, l'*Empire*, le *Restauration*, le *Louis-Philippe*, le *Napoléon III*, le *III^e République*, le *1900*, le *Modern Style*, le genre *Meubles anglais*, le style *Arts décoratifs*, l'archimoderne, le confortable et l'inconfortable, le discret et le tape-à-l'œil, celui que l'on subit parce qu'il plaît au conjoint mais que l'on a envie de flanquer par la fenêtre, le banal surtout qui s'impose de plus en plus, tout cela me connaît ! C'est « mon » royaume. Je suis dans une immense fabrique où le plus gros du travail se fait à la machine et qui n'a de *Temple du Meuble* que le nom.

Après être passé par tous les stades, depuis celui d'apprenti jusqu'au poste envié de directeur de la fabrication qui est maintenant le mien, j'estime ne pas avoir une trop mauvaise situation. Ce n'est pas le Pérou, bien sûr, mais lorsqu'on arrive à gagner – déduction faite des charges sociales, des retenues de la Sécurité sociale et des impôts –

trois mille francs à quarante-six ans, ce n'est pas tellement mal ! Ça pourrait être pire, et, comme l'a toujours dit Adrienne, cela pourrait être aussi beaucoup mieux !

Adrienne ? Oui, parlons d'elle maintenant. Elle le mérite. Sans l'affichette jaune qui m'a conduit à elle, et sans elle, qui m'a permis de me révéler à moi-même, je n'aurais toujours pour vivre, aux approches de la cinquantaine, que mes trois mille francs. N'ayant aucune chance de devenir le P.D.G. du *Temple du Meuble* puisque son propriétaire a trois fils solides, je sais très bien avoir atteint mon plafond financier. Mais, comme le dit encore Adrienne, c'est toujours « une poire pour la soif ». Poire officielle qui me permettra, quand l'heure de la retraite sonnera, de toucher ces allocations de vieillesse qui seules expliquent qu'un individu puisse rester aussi longtemps dans une même place ou dans une même fonction.

Le véritable bien-être n'existe pour moi aujourd'hui que parce qu'Adrienne a toujours été là, me conseillant, me guidant, m'encourageant, me réconfortant, me fustigeant aussi, veillant au grain, surveillant particulièrement les rentrées, économisant, thésaurisant, faisant d'habiles placements, achetant surtout du Pinay... Une femme formidable, Adrienne ! Grâce à elle, en plus de mes trois mille francs mensuels de la poire pour la soif, c'est cinquante-six mille quatre cents francs que j'ai gagnés par an jusqu'à l'année dernière. Ce qui a représenté, en vingt années de plein rendement, un million cent vingt-huit mille nouveaux francs, soit plus de cent millions anciens... Pour moi qui ai débuté à zéro, c'est presque comme si je nageais dans l'opulence !

Comment s'y est prise Adrienne ? C'est ça toute mon histoire... Disons, pour le moment, que, sans me faire abandonner une situation stable « dans le meuble », Adrienne a eu le génie de me trouver une deuxième profession dont les gains ont fait la prodigieuse différence budgétaire. Oui, pendant les vingt années qui viennent de s'écouler avec une rapidité déconcertante, j'ai gagné chaque mois trois mille, plus cinq mille francs...

Mais j'ai déjà l'impression de vouloir aller trop vite dans mon récit... Il en est toujours ainsi, m'ont expliqué les professionnels de l'écriture : quand on n'est pas expert dans le métier, on voudrait tout dire du premier coup ! C'est impossible. Je crois donc plus sage de revenir à la petite affiche jaune.

Si j'ai fini par la remarquer un jour, c'est à cause de Blaise... Parlons de lui, aussi ! Pendant trente années, Blaise a été non seulement mon plus grand, mais même mon seul ami. Aujourd'hui il ne l'est plus, mais, je l'avoue, dans le fond de mon cœur, je le regrette... Une aussi longue amitié ne s'efface pas facilement. Ayant le même âge, nous avons débuté ensemble dans la fabrique de meubles.

Comme moi il y est encore, mais dans un tout autre service que le mien. Lui aussi a gravi les échelons : il est directeur des ventes. Ce qui le met beaucoup plus en contact que moi avec la clientèle. Il voyage tout le temps. Maintenant nous ne nous voyons que très peu, ou de loin : ce qui est préférable puisque, depuis notre brouille relativement récente, nous ne nous parlons plus.

À l'époque où il m'obligea à m'arrêter devant l'affiche du cours de danse, nous étions déjà, l'un et l'autre, des ouvriers qualifiés. Nous touchions les mêmes appointements : quatre-vingt-cinq mille francs qui en font huit cent cinquante d'aujourd'hui. Lui et moi étions loin d'être malheureux. Nous avions vingt-deux ans et nous avions réussi à échapper, l'un comme l'autre, à la corvée du service militaire : lui pour gigantisme et moi pour « insuffisance de constitution ». La suite de cette histoire prouvera à quel point les médecins-majors des conseils de révision se trompent quand ils prennent leurs décisions sans appel !

Mais revenons à Blaise : autant j'ai toujours été, non pas d'une « constitution déficiente », mais d'une apparence frêle, autant Blaise a tout du colosse. Il mesure un mètre quatre-vingt-dix alors que j'arrive tout juste à un mètre soixante-dix, ce qui, entre nous, me paraît une taille des plus normales. Sa carrure d'épaules est fantastique. Il est blond avec des yeux bleus, je suis brun – enfin je l'étais ! – avec des yeux foncés. Nous n'avons jamais eu, Blaise et moi, les mêmes goûts. C'est un passionné de boxe, de rugby et de cyclisme. Moi j'aime les chorales, le billard et les dominos. C'est un fonceur, je suis un calme. Il a toutes les audaces, je suis plutôt timide. Il m'arrive encore – c'est bête, je le sais – de rougir comme une jeune fille quand j'entends des propos inconvenants. Rien n'a jamais fait rougir Blaise !

Si j'ai un peu insisté sur ce qui nous différencie, c'est parce que je crois sincèrement que c'est de cette différence même qu'était née notre amitié. Nous nous complétions jusqu'au jour où... Passons !

Il me dit en me désignant l'affiche :

— Voilà ce qu'il te faut, toi qui te plains de n'avoir aucun succès auprès des filles ! Ça fait trois semaines que j'y vais, à ce cours de danse, tous les samedis à 20 heures...

— Toi ?

— Oui, moi ! Et c'est formidable !

— Tu aimes la danse ?

— La danse, je m'en fous ! Pour moi ça ne sert qu'à une chose : faire des rencontres ! Et je te jure que là-bas il y a du linge, et du beau ! De la pépée qui, elle aussi, sous prétexte d'apprendre à danser, ne cherche qu'une chose : se frotter au mâle !

— Face à toi, ça ne m'étonne pas. Pour elles tu dois être une sorte de Tarzan avec ta blondeur, tes yeux bleus, ta taille...

— Et toi, imbécile ! (Blaise m'appelait souvent ainsi : c'était sa plus grande preuve d'amitié.) Ce n'est pas parce que tu n'es pas un géant que tu es mal de ta personne. Si tu voyais les gueules de certains types qui vont là-bas ! Des paumés, des rien du tout, des pauvres mecs. Toi au moins, tu as une certaine classe... Parfaitement, Lucien ! Veux-tu que je te dise une bonne chose à laquelle je pense depuis longtemps quand je te vois ? Tu es racé. Tout le monde ne peut pas être un malabar comme moi ! Faut aussi des hommes raffinés dans la vie !

Je dois dire que, ce jour-là, dans la rue et devant l'affiche, je l'ai écouté bouche bée. Je n'en revenais pas : il ne m'avait encore jamais parlé ainsi et je sentais que, s'il le faisait, c'était pour m'aider... Il savait bien que j'étais gourde avec les femmes ou les jeunes filles. Un peu comme si elles me faisaient peur. Et j'avais pourtant vingt-deux ans ! Mais je n'osais pas leur parler, parce que je réalisais très bien que je ne plaisais pas. Plaire du premier coup aux femmes – je n'ai pas dit à « une » femme – c'est une sorte de don : ou on l'a, et c'est le succès assuré, ou on ne l'a pas, et c'est le désastre.

— Alors, reprit Blaise, tu m'accompagnes samedi prochain au cours de danse ?

— Je ne sais pas... et puis je n'ai jamais dansé.

— C'est bien le tort que tu as eu ! Tu es exactement comme tous ceux à qui s'adresse cette affiche : dès que tu commenceras à te trémousser sur une piste de danse, tu cesseras d'avoir l'impression d'être ridicule. Ça te débarrassera de tous tes complexes et automatiquement tu plairas...

Le samedi suivant, toujours sur les conseils de Blaise, j'avais mis mon plus beau costume, le bleu marine : celui que je réservais pour les grandes occasions.

— Peut-être fais-tu un peu trop « sérieux », remarqua mon ami. Enfin, il y a des filles qui aiment ce genre-là... il y avait beaucoup de monde au Cours Malavoine – c'était le nom du professeur de danse qui avait créé l'établissement. Je ne sais plus trop si l'on y apprenait vraiment à danser, mais je suis certain que l'on s'y faisait marcher sur les pieds.

— Tous les samedis, c'est pareil ! me souffla Blaise au moment où il s'élançait sur la piste en compagnie d'une petite blonde qu'il avait l'air de bien connaître – une toute petite femme, vraiment, avec un tout petit nez retroussé...

J'ai remarqué, et les vingt années que je viens de vivre n'ont fait que me le confirmer, que ce genre de petite bonne femme impertinente et culottée affole les hommes très grands comme Blaise. Le contraire aussi est vrai : les grandes femmes ont un faible certain pour les hommes plus petits qu'elles. Avant même que cette première séance au Cours Malavoine eût pris fin, j'en avais fait l'expérience.

Adrienne était grande, très grande ! Elle l'est toujours, d'ailleurs...

Quand nous étions entrés dans la salle, après avoir payé les dix francs d'alors qui nous donnaient le droit de danser autant que nous le voulions, Blaise m'avait dit :

— Maintenant tu n'as qu'à foncer ! Tu vois toutes ces filles qui rôdent autour de la piste ? Eh bien, mon vieux, elles n'espèrent que toi ou un autre. Alors mieux vaut que ce soit toi. Si tu n'attends pas trop avant de te lancer, tu peux encore en trouver une qui ne soit pas trop mal... Mais, si tu tardes trop, il ne restera plus que les « mochetés »... Et je te donne un autre conseil : quand tu en auras trouvé une « bien », garde-la pendant toute la soirée ! Après, tu pourras partir avec elle. C'est comme ça que, chaque samedi, je viens faire ici mon réassortiment... T'as compris ?

J'avais très bien compris. Seulement il n'était pas aussi facile que le disait Blaise de passer à l'attaque. Dès que je m'approchais d'une fille qui ne me paraissait pas trop mal – qu'elle fût blonde, brune ou rousse, grande, moyenne ou petite – je ne sais pas ce qui se produisait, mais chaque fois elle s'esquivait en prétextant qu'elle avait promis la danse à un autre, ou bien un type se précipitait, me bousculant et entraînant la fille sur la piste. Comme je suis d'un naturel bien élevé, je laissais faire. J'ai horreur des bagarres ! Se battre pour une femme a je ne sais quoi de dégradant...

Je me disais ça pour me consoler, mais c'était pour le coup que je me sentais ridicule ! Et puis ce qui se passait ne faisait que confirmer ma certitude d'être incapable de plaire.

Au bout d'une demi-heure, j'en étais au même point. Autour de la piste, comme l'avait prévu Blaise – qui continuait à tourbillonner avec sa blonde en me faisant au passage, chaque fois que la rotation de la danse le ramenait dans mes parages, de grands signes qui voulaient dire : « Eh bien ! Qu'est-ce que tu fiches à rester planté ainsi tout seul ? Magne-toi, Lucien ! » – il n'y avait plus que les « mochetés »... Écœuré, je me dis que je n'étais sûrement pas fait pour un tel bastringue et je décidai de m'en aller en douce. Tant pis pour Blaise ! Il n'avait nul besoin de moi pour se débrouiller ! Il serait même très content de rester seul avec sa petite blonde... Au moment où j'allais sortir de la salle où l'on étouffait, une voix me demanda sur un ton assez sec, et même autoritaire :

— Alors, vous ne dansez pas ?

J'étais devant une femme qui semblait vouloir me barrer le chemin de la fuite... Une femme qui me parut immense... Une très grande femme en tout cas, qui me dépassait presque d'une tête... Depuis, j'ai été mieux placé que personne pour connaître ses mensurations : un mètre quatre-vingts de hauteur. Dix centimètres de plus que moi ! En revanche, elle donnait l'impression d'être très maigre. C'est bien cela :

longue et maigre. Comme moi, elle portait des lunettes. Je ne sais si j'ai raison, mais je crois sincèrement que les lunettes s'attirent entre elles... Et, à travers ces lunettes, le regard me transperçait : un regard d'acier qui pouvait donner le grand frisson mais qui, ce soir-là, m'électrisa.

La voix reprit, de plus en plus dominatrice :

— Emmenez-moi danser ! C'est justement un slow. J'adore le slow !

Et vous ?

— Oh, moi...

— Vous l'aimerez comme moi ! Venez !

Elle m'avait pris par la main. Sa poigne était vigoureuse. Ce fut elle qui m'entraîna sur la piste. Quelques secondes plus tard, nous étions perdus dans la foule des danseurs. Encerclés même, compressés. Elle était tellement grande, ma partenaire, que je ne voyais pas grand-chose devant moi, à l'exception de sa poitrine qui se trouvait à hauteur de mon nez. Et, je dois l'avouer, elle me plut tout de suite, cette poitrine. Sans être le moins du monde opulente, elle avait quelque chose de grisant qui m'étourdit. Je me laissais faire. Car ce n'était pas moi qui conduisais : c'était elle mon cavalier. Elle ne cessait d'ailleurs de me répéter :

— Serrez-moi de plus près. Pour le slow c'est nécessaire... Ne mettez pas votre main sur mes fesses : ça ne fait pas convenable. Relevez-la et tenez-moi à hauteur de la taille... Bien. C'est beaucoup mieux. Vous y arriverez. Et puis faites attention : j'ai de grands pieds. Évitez autant que possible de marcher dessus : ça risque d'abîmer mes chaussures et j'y tiens !

Je compris à cette minute que j'avais affaire à une femme de décision : ce qui m'étourdit un peu plus. Brusquement, elle demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Lucien.

— Moi, c'est Adrienne.

C'est ainsi que je fis la connaissance de celle qui allait complètement changer mon destin...

Comme tous les slows, le nôtre fut interminable. C'est fou ce qui peut se passer de choses pendant un slow. Nous ne parlions plus : elle et moi nous pensions, nous étions émus... Longtemps après, Adrienne m'a confié que, pour elle aussi, ce premier slow au Cours Malavoine fut le commencement du bonheur. Un bonheur qui ne pourra finir qu'avec nous !

Après le slow, il y eut une pause. Je la mis à profit pour demander :

— Me permettez-vous de vous offrir quelque chose ?

— Volontiers.

J'avais repéré, installé dans une petite salle jouxtant celle du dancing, une sorte de buffet. J'ai bien dit « une sorte » parce que ce n'était qu'un embryon de buffet : sur des tréteaux était posée une planche sur laquelle s'alignaient des bouteilles diverses et des rangées de verres. Derrière, trônait une dame d'un âge certain qui servait des consommations, moyennant un prix uniforme de cinq francs l'unité. Je sus plus tard que cette tenancière était M^{me} Auguste Malavoine elle-même, l'épouse du patron.

— Pour moi, ce sera un Coca, dit Adrienne.

— Pour moi aussi.

— J'espère que vous ne buvez pas d'alcool ? questionna-t-elle, sévère.

— Jamais !

— Vous avez raison : l'alcool, ça tue ! C'est connu... C'est la première fois que vous venez ici ?

— Oui.

— Ça se voit.

— À quoi ?

— Vous ne savez pas danser ! Mais ça ne fait rien : je vous apprendrai...

— Vous êtes professeur de danse ?

— Moi ? Ai-je l'air d'une sauteuse ?

— Pas particulièrement. Mais enfin il peut exister ici des professeurs de danse sérieux puisque c'est un cours.

— Un cours ? Dites plutôt un pince-fesses ! Seulement l'ennui pour moi, c'est que je n'ai jamais pu y trouver ce que je recherche.

— Vous recherchez quoi ?

— Un homme ! Un vrai ! Vous, au moins, vous en êtes un !

— Moi ?

— Parfaitement ! Vous ne le savez pas, parce que personne ne vous l'a encore dit. Maintenant, c'est fait !

— C'est très aimable, ce que vous venez de dire.

— Je suis franche, moi ! Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Je travaille dans une fabrique de meubles.

— Vous aimez ça, le mobilier ?

— Ça dépend duquel... Et vous, puis-je vous demander, à mon tour, quelle est votre profession ?

— Assistante médicale...

Elle avait lâché ces deux mots avec une telle fierté que je compris que c'était là l'évidente vérité. Et je réalisai que je ne me trouvais pas devant n'importe qui... voilà pourquoi elle m'en avait aussitôt imposé. Toutes les femmes ne peuvent pas être assistantes médicales. Cette Adrienne, c'était quelqu'un ! Quelqu'un d'immense, à tous points de vue, en comparaison de moi, simple ouvrier... Et, malgré cela, elle me

trouvait l'air d'un homme ! J'étais ébloui...

À ce moment, l'orchestre reprit.

— Un tango ! s'écria Adrienne. J'adore le tango ! Et vous ?

— Pour moi, c'est un peu comme le slow...

— Ça n'a aucun rapport ! Vous allez voir... Venez !

Pendant qu'elle m'entraînait par la main vers la piste, elle m'expliqua :

— Ce qu'il y a de plus difficile dans le tango, c'est le « pas de dentelle »... Surtout avec la foule qui est ici ! C'est vrai : quand on rejette le pied en arrière, on risque d'accrocher quelqu'un d'autre...

Comme dans la chanson célèbre, une boule lumineuse de cristal tournait lentement au plafond en répandant sur les couples sa poussière d'étoiles. Le reste de la salle était plongé dans l'obscurité. Pour de l'atmosphère, il y en avait !

— C'est mon tango préféré ! dit Adrienne d'une voix qui, pour la première fois, s'était faite douce. *Jalousie*... Vous le connaissiez, bien sûr ?

— Il me semble l'avoir entendu...

— Savez-vous que je puis être très jalouse ? continua-t-elle de sa voix qui se faisait de plus en plus douce et de plus en plus câline. Et vous ?

— Moi ? À vrai dire je n'en ai pas encore eu l'occasion...

— Eh bien, il faut l'être ! Je saurai vous rendre jaloux, Lucien.

Comme je ne répondais pas, perdu dans sa poitrine, elle reprit sur le mode langoureux :

— La jalousie est le seul véritable aiguillon d'un grand amour...

— Un grand amour ?

— Oui, mon petit Lucien... Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans.

Après un long silence, elle murmura :

— Ça ne me déplâit pas...

Les règles de la civilité m'interdisaient de lui poser la même question, d'autant plus que j'avais l'impression très nette qu'elle était mon aînée. Ce qui n'était pas pour me déplaire à moi non plus... Dans l'état d'isolement sentimental qui me pesait à ce moment de ma jeunesse où les aventures auraient dû se multiplier, je trouvais à la fois agréable et réconfortant qu'une femme, sensiblement plus âgée que moi, se penchât sur une telle solitude... Les quelques paroles qu'elle avait prononcées me firent l'effet d'un baume. Blaise avait eu raison d'insister : à ce cours de danse je venais au moins de faire une rencontre.

Durant ce tango, Blaise se trouva, toujours en compagnie de sa blonde, juste à côté de nous et il me fit, sous les reflets de la boule de cristal, un clin d'œil complice qui signifiait cette fois : « Ça y est !

Bravo, Lucien ! Tu t'y mets enfin... à danser ! »

Comme le slow, le tango fut interminable. Mais que nous importait, à Adrienne et à moi ? Déjà, le temps ne comptait plus.

Enfin la boule cessa de tourner, la salle se ralluma. Adrienne dit alors :

— Vous avez beaucoup plus de dispositions pour le tango que pour le slow... D'ailleurs, le tango convient à votre type d'homme. Les meilleurs danseurs de tango ne sont jamais très grands et j'aime qu'un homme soit plus petit que moi : j'ai l'impression de pouvoir mieux le protéger.

— Vous avez besoin de protéger ?

— Je suis d'une nature généreuse... Vous ne l'avez pas remarqué ?

— Oh, si !

Nous retournâmes au buffet. Blaise, ruisselant, s'y trouvait avec sa conquête. Les présentations furent faites : « Mon ami Blaise... Adrienne qui est assistante médicale... » Après m'avoir jeté un regard interrogateur, Blaise dit à son tour : « Mon vieux pote Lucien... Huguette qui est coiffeuse... » Nous n'avions plus qu'à trinquer, au Vittel-menthe et au Coca. Dès que Blaise et Huguette furent repartis vers la salle de danse où l'orchestre venait d'attaquer une samba, Adrienne me demanda :

— Ce garçon est vraiment votre ami ?

— Depuis des années. Nous travaillons dans la même entreprise.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de ce que je vais vous dire. Je le trouve un peu vulgaire.

— Lui ? Il a un cœur d'or.

— C'est possible, mais il est loin d'avoir votre distinction.

— Ah ça ! Je reconnais qu'il n'est pas timide.

— J'aime les timides, Lucien. Je sens qu'ils ont besoin d'une femme telle que moi.

— C'est très possible.

— Maintenant je dois partir.

— Déjà ?

— Mais oui ! C'est que je travaille, moi !

— Même le dimanche ? Car demain, c'est dimanche !

— On ne vous a jamais dit que les enfants naissent aussi le dimanche ? Je suis l'assistante d'un gynécologue et demain nous risquons d'avoir deux accouchements... Nous en avons eu trois aujourd'hui. C'est fou ce qu'on peut venir au monde en ce moment !

— Me permettez-vous de vous raccompagner ?

— Vous êtes trop gentil, mais j'ai ma voiture. Ce serait plutôt à moi de vous le proposer si vous n'êtes pas motorisé.

— J'avoue qu'avec ce que je gagne actuellement je suis encore très loin de la voiture.

— Elle viendra, vous verrez... Nous partons ?

— Je crois qu'il vaut mieux que je reste encore un peu ici, ne serait-ce que pour Blaise...

— Décidément, vous ne pouvez pas vous passer de lui. À votre aise. Nous nous revoyons samedi prochain ici ?

— Avec joie !

— Je serai là à 21 heures. Soyez-y aussi... Je suis une femme très exacte qui a horreur qu'on la fasse attendre.

— Je vous promets d'être bien élevé.

— Au revoir, Lucien.

— À samedi, Adrienne.

Ce que je vais dire va sans doute paraître stupide, mais, dès son départ, j'éprouvai l'impression d'être à nouveau très seul. Il y avait pourtant du monde chez Malavoine, mais je ne le voyais plus. Je me sentais perdu. Adrienne me manquait déjà.

— Tu en fais une tête ! me dit Blaise. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien... Ou plutôt si : elle est partie...

— La fille à lunettes ? Et alors ! La belle affaire ! Il y en a d'autres ici, sans lunettes... tu n'as qu'à en inviter une.

— Je n'en ai pas envie.

— Sans blague ? Elle t'a produit un tel effet, l'assistante médicale ? Entre nous, ça ne m'épate pas qu'elle ait une pareille profession avec la bobine qu'elle a !

— Je ne la trouve pas si mal que ça.

— Eh bien, mon Vieux !... Enfin, ça te regarde ! Chacun ses goûts... Dis-moi : ça ne t'embête pas si je te laisse pour rentrer avec ma copine. Je crois que ça va bien marcher !

— Alors, bonne chance ! À lundi.

— C'est ça, à lundi, à l'atelier... Écoute, Lucien, fais pas cette tête-là ! ajouta-t-il. Je t'assure : on croirait que tu sors d'un enterrement.

— C'est peut-être celui de ma vie de garçon...

— Ta vie de garçon ! (Il pouffa de rire :) Tu ne sais même pas ce que c'est que la vie de garçon, mon vieux Lucien. Tu ne l'as jamais menée. C'est aujourd'hui seulement qu'elle commence pour toi. À lundi !

Je me retrouvai encore plus seul, sans Blaise. Le Cours Malavoine me faisait maintenant horreur. Les rengaines de l'orchestre, tous ces couples qui avaient l'air de s'amuser... je n'avais plus qu'une idée : les fuir. Aujourd'hui, avec le recul du temps, je comprends très bien ce qui s'est passé en moi, ce soir-là : j'étais devenu amoureux, pour la première fois ! Il avait suffi pour cela, dans mon existence grise, du passage d'Adrienne...

L'air frais de la rue me remit les idées en place. Il en avait de bonnes, Blaise ! Oser me dire qu'Adrienne avait une drôle de bobine ! Comme si ça le regardait ! Un ami, Blaise ? J'étais tout prêt à penser le contraire... Un véritable ami ne vous dit pas des choses pareilles ! Bien sûr, Adrienne n'était peut-être pas ce qu'on pouvait appeler une beauté. Mais enfin, il y avait chez Malavoine beaucoup de filles qui étaient plus laides qu'elle et qui surtout – c'était cela l'important – étaient loin d'avoir sa personnalité. Et quelle autorité ! C'était quelqu'un : assistante de gynécologue et propriétaire d'une voiture !

Je ne savais pas encore si elle était mon vrai « type » de femme, mais un mystérieux instinct – cet instinct qui fait dire secrètement à tout homme : « C'est elle ! » – me faisait comprendre qu'elle s'en rapprochait... Pourquoi, après tout, n'aimerais-je pas les grandes femmes maigres et assez myopes alors que Blaise se pâmait devant les petites blondes au nez retroussé ? Blaise-le-tombeur avait dû sentir qu'Adrienne ne le piffait pas. Voilà ce qui le vexait. Pour une fois, il n'avait pas plu, le joli cœur ! C'était moi, un demi-rabougri et un timide, qui avais eu la touche ! Eh bien, j'irais jusqu'au bout, ne serait-ce que pour donner une leçon à Blaise et à toutes ces mijaurées qui n'avaient pas voulu danser avec moi. On verrait de quel bois se chauffe un Lucien Mardoux...

— Mardoux ! Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes complètement fou ! Vous venez d'assembler des bras Louis XV à un fauteuil Louis XVI !

C'est le chef d'atelier qui venait de m'adresser ce reproche. Et il avait raison ! Oui, je n'y étais plus du tout... Déjà six jours que durait mon supplice : je ne pensais qu'à Adrienne et mon travail s'en ressentait. Et elle ? Pensait-elle à moi entre deux accouchements ? Je le saurais demain, samedi, jour de notre deuxième rencontre au cours de danse. Je pressentais déjà quel serait mon désappointement – mon désespoir peut-être ? – si elle ne venait pas au rendez-vous... Toute la semaine, pendant mes heures de travail ou le soir, dans mon lit, je n'avais fait que me remémorer ses paroles : exaltantes pour moi, elles restaient gravées dans ma mémoire. Elles y sont toujours. Et je revoyais son visage assez anguleux, sa bouche aux lèvres minces, ses lunettes qui adoucissaient son regard un peu dur mais fascinateur, ses « anglaises » qui encadraient son visage... Oui, avant Adrienne je n'avais encore jamais vu une seule femme portant ces longues boucles que je croyais réservées aux grand-mères... Elle seule pouvait et savait tirer le maximum de charme d'une telle coiffure. Ne porte pas des anglaises qui veut, surtout à notre époque ! Aujourd'hui encore, après vingt-quatre années, Adrienne se coiffe de la même façon : c'est

pourquoi, peut-être, elle continue à me plaire.

Selon la promesse faite, j'arrivai le samedi à 8 h 45 chez Malavoine. Un homme ne doit jamais faire attendre une femme, à plus forte raison quand celle-ci est une dame de la classe d'Adrienne : je préférais être en avance. Cela me permit de regarder la foule des danseurs et d'y retrouver à peu près les mêmes visages que ceux de la semaine précédente. Blaise n'était pas avec moi, ayant prétexté un dîner chez ses parents. En réalité, j'avais cru comprendre que la soirée avec la petite blonde ne s'était pas terminée exactement comme il l'avait souhaité ; au dernier moment – celui qu'il appelait « le moment psychologique » – la coiffeuse n'avait rien voulu savoir. Et comme il prévoyait qu'elle retournerait au cours de danse, il s'était refusé à y aller pour la punir. La grande théorie de Blaise était que, lorsqu'une fille ne vous cède pas tout de suite, le seul moyen – radical – pour l'amener à compréhension est de la faire attendre...

Elle était là, en effet, la petite blonde, dansant avec un partenaire aussi vigoureux que Blaise – ce devait être son type d'homme – et elle ne me donnait pas l'impression d'être tellement chagrinée de l'absence de mon ami.

À 21 heures précises – c'était vraiment une femme exacte – Adrienne était devant moi, égale à elle-même, avec ses anglaises, ses lunettes, son mètre quatre-vingts et sa voix sèche qui me dit en guise de bonjour :

— J'étais certaine que vous seriez là. Nous dansons ?

C'était le même slow. Après deux ou trois minutes silencieuses, elle parla :

— Vous avez fait des progrès depuis l'autre jour. Auriez-vous pris des leçons particulières ?

— Non, mais j'ai beaucoup pensé...

— À qui ?

— À nous deux... Ou plus exactement à ce qui pourrait arriver si nous devenions de très grands amis.

— Moi aussi, Lucien, j'ai pensé à vous.

— C'est bien vrai ?

— Et j'en suis arrivée à la conviction que c'est une compagne comme moi qu'il vous faut.

C'était presque une demande en mariage.

Deux mois plus tard, nous étions unis pour le meilleur et pour le pire. La cérémonie avait été très simple : Blaise m'avait servi de témoin, celui d'Adrienne fut son patron, le gynécologue chez qui elle travaillait, le D^r Lortet.

Évidemment, quand j'avais annoncé à Blaise mon intention de

convoler, il m'avait d'abord ri au nez en me demandant si je n'étais pas dingue. Et il m'avait fait valoir que j'étais encore beaucoup trop jeune, que je n'avais pas suffisamment jeté ma gourme, que ma fiancée était sensiblement plus âgée que moi, que je n'avais pas une situation suffisante, etc. Bref, il m'avait déballé tout un flot de raisons, qui n'en sont pas quand deux êtres s'aiment, et qui ne font que renforcer la décision des futurs époux.

Trop jeune ? Il n'y a pas d'âge pour les braves ! À vingt-deux ans on est majeur, donc censé savoir ce que l'on fait.

Ma gourme ? C'était bien vrai que je ne l'avais pas jetée ! Il était même une chose que je n'aurais jamais osé avouer à Blaise, ni à personne. Tout au plus à ma mère, si mes parents avaient encore été de ce monde. Malheureusement, j'étais orphelin depuis longtemps. C'est même pourquoi j'étais entré assez jeune en apprentissage. Cette « chose » peut paraître insensée de nos jours, mais tant pis ! Puisque j'ai pris la décision de tout révéler... Oui, quand j'ai rencontré Adrienne, j'étais puceau. Tout en ayant l'envie bien naturelle de la découvrir, je me sentais paralysé devant la femme. Elle m'intimidait... Je pensais aussi beaucoup plus à mon métier qu'à l'amour. D'ailleurs, je savais que, si celui-ci se présentait dans ma vie, il serait durable. Je ne suis pas fait pour l'aventure mais pour la stabilité, comme tous ceux qui ont eu une jeunesse solitaire et qui ont été privés trop tôt de la chaleur familiale. Il me fallait une Adrienne qui, d'un seul coup, saurait faire preuve d'assez de décision et d'autorité pour balayer cette solitude morale et physique. Notre mariage, ce fut un peu comme si elle m'annexait en m'incorporant à sa vie.

Au début de nos courtes fiançailles, je n'osais pas lui avouer que je n'avais pas connu de femme avant elle. Mais, fine comme elle l'est, elle ne fut pas longue à découvrir mon secret. Dès que nous eûmes échangé nos premiers baisers, très chastes, elle me dit :

— C'est drôle, Lucien... Tu me fais l'impression d'être un garçon qui n'a pas souvent approché une femme. Tu ne sais pas embrasser... Ça aussi, comme la danse, je te l'apprendrai !

Elle me l'apprit si bien qu'elle finit par me mettre en confiance et même en appétit. Quand je lui eus livré mon secret, elle sut dire avec cette voix décidée qui m'a impressionné dès notre première rencontre et qui me troublera jusqu'à ma mort :

— Ça ne me surprend pas que tu en sois encore là, et cela me convient assez... Dès que je t'ai vu au cours de danse, j'ai compris que tu n'étais pas l'un de ces garçons qui n'ont déjà plus rien à apprendre de la femme à un âge où eux-mêmes ne sont pas encore des hommes. C'est l'une des raisons pour lesquelles tu m'as tout de suite plu... À vingt-deux ans, tu as l'intelligence de comprendre que tu n'es encore qu'un gamin vis-à-vis d'une vraie femme. Et j'en suis une ! C'est donc

dans le mariage que tu apprendras l'amour. Là aussi, je serai ton professeur, étant ton épouse et ton amante. Tu m'adoreras, mon petit, je le veux ! Et toute ta vie durant ! Je m'en charge... Nous aurons la sagesse – pour moi, c'est la vraie sagesse, malgré tout ce qu'on raconte aujourd'hui sur les prétendus bienfaits du mariage à l'essai – de ne pas nous donner l'un à l'autre avant d'être passés devant le maire et le curé. Ça te fait plaisir ?

— C'est-à-dire...

— Et puis peu importe ton avis ! Le mien seul comptera désormais pour nous : il faut toujours, dans un ménage, que l'un des deux mène la barque. Il est logique que ce soit moi puisque j'ai plus d'expérience... Car, à l'inverse de toi, depuis longtemps, j'ai perdu ma virginité. C'est d'ailleurs normal : à force de fréquenter le corps médical. Et c'est bien ainsi... Seulement, maintenant j'ai envie d'être sage : si j'ai pris la décision de me marier, c'est pour fonder un foyer avec un gentil petit mari qui sera entièrement à moi et pour qui je serai tout. Tu me comprends ?

— Je comprends.

— Et tu verras que nous aurons de très beaux enfants parce que tu as su conserver toutes tes réserves et toute ta force jeune. L'amour, c'est beaucoup plus solide quand l'homme ne s'est pas galvaudé et a su attendre... Il existe une grande loi que trop de gens méconnaissent aujourd'hui : en amour, c'est l'homme qui donne, et c'est la femme qui reçoit. Ce sera là ton bonheur, Lucien !

— Je sens que je vais être très heureux.

— Puisque tu m'as fait cet émouvant aveu, qui t'honore parce qu'il est le reflet de ta pudeur, je te dois à mon tour une confidence d'ordre assez intime, du moins pour une femme. De toute façon, tu l'aurais appris le jour où nous passerons devant le maire. Alors autant que ce soit tout de suite. Voilà... Bien que cela ne se remarque pas, je le sais, je suis sensiblement plus âgée que toi. Dix années de plus. Ça ne t'ennuie pas ?

— Cela m'enchanté au contraire, Adrienne ! Quand j'étais enfant et que j'avais encore ma chère maman, je lui disais toujours que plus tard j'épouserais une femme plus âgée que moi. Je crois même que j'étais amoureux des amies de ma mère. C'était plus fort que moi ! Je me sentais attiré vers elles. Je n'ai jamais été intéressé par les jeunes filles : elles me faisaient peur. Comme je n'ai pas rencontré, avant toi, une femme qui veuille bien me comprendre, c'est sans doute pour cela que je suis resté celui que je viens de te dire.

— Tout est changé, maintenant, chéri : cette femme est là... Alors, sincèrement, notre différence d'âge ne te fait pas peur ?

— Je crois que c'est la meilleure garantie de l'harmonie de notre couple. Comme tu le disais tout à l'heure, tu mèneras mieux la barque.

Si je t'ai aimée dès que je t'ai vue, maintenant je vais t'adorer !

— Bien entendu, c'est là un autre petit secret qui restera entre nous. Les gens sont si méchants ! Et ils vont être tellement jaloux de notre bonheur ! D'ailleurs, je ne fais pas mon âge, n'est-ce pas ?

— Chez Malavoine, tu donnais l'impression d'être l'une des plus jeunes. Surtout avec tes anglaises.

— Elles te plaisent ?

— Je ne pourrais plus m'en passer.

— Je les conserverai toujours pour te séduire. Ce qui est très bien aussi, c'est que toi tu fais nettement plus que ton âge. Sérieux et pondéré comme tu l'es, on te donnerait facilement vingt-six ou vingt-huit ans alors que moi, j'en fais à peine... mettons : vingt-cinq ?

— Même pas !

— Tu vois, c'est encore toi le plus vieux !

Cet échange de secrets, je ne pourrai jamais l'oublier... Mon pucelage contre ses dix années en plus. Vraiment, c'était merveilleux et même inespéré pour moi de me dire que, bientôt, mon destin serait lié à celui d'une femme aussi compréhensive.

Blaise avait soulevé une autre objection à ce mariage : l'insuffisance de ma situation. Là il n'avait pas tort : quatre-vingt-cinq mille anciens francs par mois, ça n'allait pas très loin. Aussi mon devoir était-il d'en aviser Adrienne. Sa réponse, comme les précédentes, fut sublime :

— On ne paie jamais les bons artisans en France. Car je sens, je suis même sûre que dans ta spécialité tu es un artiste exceptionnel... Dans ma profession aussi, on est mal rémunéré. Pourtant, le dévouement d'une bonne assistante médicale, ça n'a pas de prix ! Mais je gagne quand même plus que toi, presque trois fois autant. Quand nous serons mariés, tu me rapporteras intégralement ta paye puisque tu n'as pas les vilains défauts qui coûtent cher : tu ne fumes pas, tu ne bois pas, tu ne joues pas, à l'exception, comme tu me l'as dit, d'une petite partie de dominos de temps en temps... Eh bien, à l'avenir, tu ne joueras qu'avec ta femme : ainsi tout restera dans le ménage. Nous mettrons tes ressources et les miennes en commun : ça nous fera plus de trois cent mille francs par mois. Avec ça on peut vivre. D'autant plus que nous n'aurons qu'un seul domicile. Tu vas abandonner cette chambre que tu loues depuis deux années au sixième étage de cet immeuble vétuste du XV^e pour venir habiter chez moi dans le XVI^e. Ne m'as-tu pas dit toi-même que tu aimais mon intérieur ?

— En comparaison du mien, c'est un palais ! Un deux pièces-cuisine comme celui-là avec salle de bains et vide-ordures dans un immeuble moderne, c'est quelque chose ! Dis-moi, Adrienne : ta voiture, elle est payée ?

— Entièrement ! Je me suis débarrassée de la dernière traite quelques jours avant que nous ne fassions connaissance.

— Ça aussi, c'est une chance !

— Tu as ton permis de conduire ?

— N'ayant pas les moyens d'avoir une voiture, je n'en voyais pas l'utilité.

— Il faut avoir ton permis ! L'homme des temps modernes ne peut pas vivre sans... Je te donnerai des leçons de conduite le dimanche. Note bien que c'est moi surtout qui me servirai de la voiture : elle m'est indispensable pour me rendre chez le D^r Lortet, dans le XVIII^e. Toi, pour aller à ton *Temple du Meuble*, tu n'auras que la Seine à traverser : ça te fera faire de l'exercice. Ce sera excellent pour ta santé.

Si notre mariage fut célébré dans la plus grande simplicité, nous eûmes pourtant une charmante surprise à la cérémonie religieuse. La chorale *Les Pinsons du XV^e arrondissement*, à laquelle j'avais la joie d'appartenir alors, vint chanter sans que nous en ayons été prévenus. Adrienne et moi n'oublierons jamais cette *Alouette* de Mendelssohn qui accompagna notre sortie de l'église. Blaise lui-même me dit pendant le déjeuner qui suivit et où nous étions tous les quatre, lui, le D^r Lortet, mon épouse et moi :

— Ça avait une drôle de gueule ! Si je me marie un jour, je demanderai à tes copains et copines de la chorale de venir.

— Je te promets qu'ils seront là, puisque je chanterai parmi eux.

— Tu n'abandonnes pas ta chorale, maintenant que tu es marié ?

— Adrienne ne l'a pas exigé. Elle préfère, a-t-elle dit, me laisser chanter plutôt que de me savoir au bistrot.

Il ne fut pas question de voyage de noces. Nous n'en avions ni le temps ni les moyens. Tout se passa dans le deux pièces-cuisine... Notre première nuit fut ce qu'elle promettait d'être, étant donné qu'Adrienne ne manquait pas de savoir-faire et que je n'en avais aucun. Elle sut être ma maîtresse. Depuis, elle l'est toujours restée : ce dont je lui suis infiniment reconnaissant.

Le lendemain matin, je repartais à mon travail et Adrienne chez le gynécologue. À mon arrivée à l'usine, Blaise ne manqua pas de me poser quelques questions du genre :

— Ça s'est bien passé ? Raconte...

Je ne lui ai rien raconté du tout. Notre vie intime ne le concernait pas. Je me suis contenté de répondre :

— Je te souhaite d'avoir toi aussi, un jour, une épouse comme Adrienne. Tu seras heureux !

Je ne me doutais pas alors à quel point, avec le temps, les événements me donneraient raison. Adrienne est une femme qui

pouvait et qui peut encore, si elle le veut, rendre heureux n'importe quel homme, même un coureur comme Blaise !

Les nuits qui suivirent furent encore plus exaltantes : progressivement, l'épouse se substitua à l'amante. C'est pourquoi, après vingt-trois années, notre union tient toujours.

À l'occasion, de notre mariage, mon patron du *Temple du Meuble* m'annonça qu'il m'augmentait : de quatre-vingt-cinq mille anciens francs par mois je passais à cent mille. Adrienne aussi bénéficia d'une prime chez le docteur.

— Cela va nous permettre, dit-elle, de ne pas trop attendre pour avoir un enfant. Toi, à vingt-deux ans, tu pourrais patienter, mais moi, à trente-deux... Il est grand temps que je m'y mette ! Sinon je me sentirai trop vieille quand nos enfants grandiront. À propos, tu ne m'as pas encore dit si tu aimais les enfants ?

— Je n'y ai pas tellement pensé, mais je crois que j'aimerai les miens.

— Il le faudra, chéri ! Les couples sans enfants sont voués au désespoir. Je suis bien placée, moi qui en vois venir au monde presque tous les jours, pour savoir ce que des enfants apportent à un foyer. Nous en aurons au moins deux. Un enfant unique s'ennuie, ou il est trop gâté... Qu'est-ce que tu préférerais d'abord : garçon ou fille ?

— Un garçon, bien sûr !

— Tous les hommes sont pareils : ils veulent avoir un fils pour satisfaire leur orgueil de mâle ! Eh bien, moi, je préférerais en premier lieu une fille. Le garçon viendra après.

Ce fut une fille qui naquit neuf mois plus tard : nous n'avions pas perdu de temps. Nous l'appelâmes Hélène. Ma femme tenait beaucoup à ce prénom. Moi, je n'avais pas d'opinion bien arrêtée. D'ailleurs, Adrienne ne me demanda pas mon avis.

Dix-huit mois plus tard, naissait notre deuxième enfant : une autre fille, Claudine... Aujourd'hui, elles ont respectivement vingt-trois et vingt et un ans. Deux jolies filles à marier, intelligentes comme leur mère et que nous saurons doter si elles épousent des garçons qui nous conviennent. Adrienne se montre très difficile sur le choix de ses futurs gendres. Je l'approuve.

Ce fut le D^r Lortet qui pratiqua les deux accouchements de son assistante. Donc aucun problème de ce côté-là. Après la naissance de la seconde, Adrienne déclara :

— Maintenant ça suffit. Je ne veux plus d'autre enfant.

— Même pas de fils ?

— Que ferions-nous d'un fils ? En grandissant, il ne nous apporterait que des ennuis ! Des filles, c'est beaucoup plus docile et ça

risque moins d'aller à la guerre.

Pendant ses périodes de grossesse, ma femme sut se montrer courageuse. Jusqu'au dernier mois précédant l'accouchement, elle continua d'assurer son travail. Il est vrai que, s'il y avait eu le moindre accroc, elle avait la possibilité de faire immédiatement appel aux bons soins de son patron.

À l'exception de ces deux événements, notre existence, comme celle des peuples heureux, se passait sans histoires. Nous ne recevions personne dans notre petit appartement, à l'exception de Blaise. Peu à peu, ma femme, qui ne pouvait pas le voir au début de nos fiançailles, l'avait pris en sympathie et même en grande amitié. Comme il n'était pas marié, il se sentait chez lui lorsqu'il se retrouvait chez nous. Et il ne manquait jamais d'apporter de petits cadeaux pour Hélène et Claudine qu'il adorait.

Quand je dis que notre existence se passait sans histoires, j'exagère un peu, car – surtout après la naissance de Claudine – un grave problème, qui est celui de tous les jeunes ménages, se posa : celui du logement. Même avec une enfant encore au berceau, nous ne pouvions plus tenir à quatre dans le deux pièces-cuisine. Hélène, l'aînée, se propulsait déjà partout : impossible de faire un pas sans la trouver dans nos jambes. Ce problème familial se doublait d'un problème financier. Malgré l'augmentation de nos traitements, nous étions loin de rouler sur l'or. Un déménagement suivi d'une installation dans un appartement plus grand où il y aurait presque certainement des travaux à faire, cela exigeait un budget mensuel plus important. Nous avions la chance d'avoir une voisine de palier qui avait accepté de s'occuper des enfants dans la journée, pendant qu'Adrienne et moi étions à notre travail, mais, comme me le faisait remarquer ma femme avec son grand bon sens :

— Si nous changeons de logement, nous ne trouverons peut-être pas une voisine d'aussi bonne volonté.

Et comme il n'était pas question qu'elle abandonnât sa situation relativement bien rémunérée, nous risquions d'être dans l'obligation de payer une bonne ou tout au moins une gardienne – pour la remplacer pendant ses heures d'absence. Que faire ? Nous étions assez angoissés.

— Il faudrait, dit Adrienne, que, sans lâcher ta profession où tu as de l'avenir, tu parviennes à trouver un deuxième emploi où tu travaillerais, par exemple, de 18 à 23 heures, ainsi que le samedi matin, puisque tu ne vas pas au *Temple du Meuble*, ce jour-là. Cela te permettrait d'arrondir sensiblement nos fins de mois. Si on te donnait seulement cinq mille francs par jour pour ce travail supplémentaire, ça en ferait trente qui tomberaient en plus chaque semaine et cent vingt mille par mois... Nous serions sauvés ! Évidemment, ce serait assez

dur pour toi, mais le travail ne paraît-il pas léger à un homme quand il sait avoir la plus sûre des compagnes à ses côtés ?

— Je t'aime...

— Tu m'aimeras de plus en plus, mon Lucien ! Pendant que tu feras ce travail supplémentaire qui nous sauvera, tu n'auras qu'à te dire avec émotion, j'en suis certaine, toi le plus sensible et le plus honnête des époux : « Adrienne est rentrée à 19 heures à la maison où elle a pris le relais de la bonne pour s'occuper de nos enfants. Maintenant, ces chères petites dorment et mon épouse attend, pour dîner avec moi, que je revienne vers minuit... Un dîner ? Plutôt un souper... Oui, tous les soirs, nous vivrons notre souper d'amoureux... »

— Je me dirai tout cela... Je vais essayer de trouver ce deuxième emploi. Ce ne sera peut-être pas tellement difficile puisque je ne serai pas payé officiellement. Mon deuxième patron n'aura pas à me déclarer, ni à verser sa part d'employeur. Ça plaît beaucoup aux patrons, ce genre d'embauche...

Deux longs mois passèrent. Je ne trouvais rien. Adrienne était inquiète et moi désespéré. Ce fut peut-être la seule période de notre union où un semblant de discorde parut s'immiscer dans le ménage. Je sentais qu'Adrienne commençait à me regarder comme si j'étais un fruit sec, un feignant incapable de loger décemment sa famille et même d'assurer sa subsistance. De mon côté, j'en arrivais à comparer Adrienne à une sorte de virago qui me faisait, sans jamais cependant les articuler, tous les reproches : celui de n'avoir encore qu'une situation très moyenne, celui de lui avoir fait trop vite deux enfants, celui aussi – et c'était ce qui me blessait le plus – d'avoir l'inexpérience de mon âge. N'étais-je pas un jeune père de vingt-cinq ans seulement, alors qu'elle, avec ses dix années de plus, était vraiment le Chef de Famille ?

L'un de ces tristes soirs où je revenais à 19 heures du *Temple du Meuble* après m'être rendu, sans succès, à une adresse que j'avais lue dans les petites annonces et où l'on demandait un « manutentionnaire à mi-temps » pour faire des paquets, je trouvai une Adrienne transfigurée... Une épouse redevenue sinon souriante – Adrienne ne sourit pas facilement et c'est, à mes yeux, l'un de ses plus grands charmes : j'aime les visages sérieux – du moins telle que je l'avais toujours connue jusqu'au jour où le problème du nouveau logement s'était posé. Elle me dit avec cette voix douce qu'elle ne prenait qu'aux moments d'intimité :

— Chéri, nous sommes sauvés ! Je t'ai trouvé le travail complémentaire idéal ! Les enfants dorment, le dîner est prêt, je vais tout t'expliquer après le repas. Il faut d'abord que tu te réconfortes parce que, au début, ce que je vais te dire va sans doute te surprendre... Ensuite, tu verras, c'est une idée à laquelle tu finiras par

t'habituer.

— Une idée ?

— L'idée lumineuse que vient d'avoir ta femme cet après-midi et qui peut, si nous savons l'exploiter à fond, nous apporter plus que le nécessaire : le superflu ! Maintenant, mange tranquillement, oublie nos soucis... Si tu fais exactement ce que je vais te dire, il n'y en aura plus !

J'avoue qu'un tel enthousiasme, chez une femme aussi pondérée et aussi pratique qu'Adrienne, me redonna immédiatement confiance et, pour la première fois depuis deux mois, je mangeai avec un excellent appétit. Et je fis bien ! Car, si Adrienne avait parlé avant que nous ne nous mettions à table, je crois que je n'aurais rien pu manger ensuite.

Quand je me remémore aujourd'hui notre tête-à-tête, je me sens encore assez gêné. Et je ne sais trop comment le raconter. Il y a des choses très difficiles à transposer sur le papier... Et pourtant ! Je me souviens absolument de tout, de chaque mot prononcé par mon épouse. Si je ne veux rien cacher, le mieux serait de faire une sorte de pause épistolaire et, au lieu de noircir des feuillets, de revivre entièrement la soirée en pensée. Comme si Adrienne et moi, nous rajeunissions de vingt et une années...

*

— Écoute-moi bien, Lucien. Et ne m'interromps surtout pas ! Si tu as des questions à poser, tu le feras quand j'en aurai fini... Voilà : cet après-midi, mon patron, le D^r Lortet – que tu connais bien et dont tu as dit toi-même, après mes deux accouchements qu'il a pratiqués sans nous demander un centime puisque j'étais son assistante depuis des années, que c'était le plus humain des gynécologues – m'a annoncé qu'il avait l'intention de procéder très prochainement sur l'une de ses clientes à un essai d'insémination artificielle. Ce en quoi je l'ai approuvé, car c'est là une méthode empirique qui me semble être appelée au plus grand avenir.

» Toi, mon chéri, qui m'as fait deux ravissantes petites filles, tu ne peux pas te douter à quel point est douloureux, et même navrant, le drame de ces couples ou de ces femmes dont le plus grand rêve est d'avoir un enfant et qui ne peuvent pas y parvenir malgré tous leurs efforts et tous les traitements. La seule solution qui leur reste et qui ait le plus de chances de donner un résultat est l'insémination artificielle... Tu sais comment ça se passe. On prélève la semence chez un homme, jeune de préférence, vigoureux, en bonne santé, sain à tous les points de vue et ayant déjà fait ses preuves, c'est-à-dire ayant lui-même procréé. Cette semence fraîche est presque immédiatement injectée, au moyen d'une seringue, dans le col de l'utérus de la femme qui veut avoir un enfant. Ensuite, il n'y a plus qu'à attendre le résultat

en tenant compte des délais de fécondation habituels. Si la femme est enceinte, tout va bien. Si elle ne l'est pas, il n'y a plus qu'à recommencer... La réussite dépend de deux facteurs essentiels qui sont les moments d'ovulation de la femme – la période la plus favorable se situe entre le huitième et le quinzième jour du mois faisant suite aux règles – et le choix du donneur... Oui, c'est ainsi que l'on appelle l'homme qui apporte sa semence.

» La cliente, mon patron l'a : c'est une jeune femme charmante, âgée de vingt-six ans. Je la connais, car elle est soignée par le D^r Lortet depuis deux années déjà. Son cas est des plus intéressants. Elle n'est pas mariée mais elle est depuis trois ans la maîtresse d'un très gros industriel du Nord, sensiblement plus âgé qu'elle, veuf depuis quelques années et n'ayant pas d'enfants. Cet homme, un monsieur très respectable et qui adore sa jeune maîtresse, n'a pour toute famille – et donc pour héritiers éventuels de ses usines – que des neveux, fils de sa sœur, des voyous qu'il se refuse à coucher sur son testament. Mais comme il ne veut pas non plus que tout ce qu'il a créé tombe entre les mains de n'importe qui, il a déclaré à sa maîtresse que, si elle était enceinte de lui, il n'hésiterait pas à l'épouser pour que l'enfant né de leurs amours devienne son héritier direct et universel. Note bien que, s'il lui a fait une telle promesse, c'est parce qu'il a une entière confiance en elle. Et il a raison ! Moi-même je sais, par des confidences qu'elle m'a faites – et que seules les femmes se font entre elles – qu'elle l'adore et que pour rien au monde elle ne voudrait le tromper ! C'est donc un couple éminemment sympathique qu'il faut aider... Tu ne veux pas encore un peu de vin pour finir ton fromage, mon chéri ?

— Non, merci.

— Je continue... Comme aucune espérance de maternité ne s'est manifestée chez la jeune femme pendant les deux premières années de sa liaison, elle et son amant ont accepté – sur les conseils de mon patron – de subir des tests. Ceux-ci ont prouvé, d'une façon irréfutable, que, si la femme avait tout pour devenir mère, l'homme était irrémédiablement stérile. Mon patron, qui est aussi homme avisé que praticien compétent, s'est bien gardé – et en cela il a eu également raison – de révéler à l'industriel que c'était lui le responsable d'un tel état de choses. Cet honnête homme est convaincu que, s'il n'a pas eu d'enfants de son épouse aujourd'hui décédée, c'est uniquement parce que celle-ci était un peu plus âgée que lui. Ce qui est assez stupide, tu en conviendras, si l'on en juge par ce qui s'est passé pour toi et moi qui avons deux enfants... Enfin, c'est ainsi : cet homme le croit... En revanche, il est persuadé qu'il peut encore avoir un héritier ou une héritière d'une femme beaucoup plus jeune que lui : ce qui est le cas de sa maîtresse.

» Donc, pour ne pas froisser ce monsieur et surtout pour éviter une rupture navrante avec la jeune maîtresse qui l'aime, mon patron s'est contenté de lui révéler, après le résultat des examens biologiques, qu'il ne voyait aucun empêchement à ce qu'il soit père un jour, mais il a jugé de son devoir de dire la vérité à la jeune femme. Devant l'effondrement très sincère de celle-ci – qui frisait même le désespoir – il a alors lancé avec précaution, pour tenter de la consoler, l'idée d'une insémination artificielle.

» Au début, elle ne voulut rien entendre. Elle disait que ce serait là une façon, sinon de tromper, du moins de trahir l'homme qui était tout pour elle. Et, ne voulant faire aucune peine à ce dernier, elle s'est bien gardée de lui rapporter les propos du D^r Lortet. Mais, peu à peu, l'idée a fait son chemin... Pourquoi ne tenterait-elle pas l'expérience ? Ne serait-ce pas le moyen, si elle réussissait, de rendre son amant follement heureux tout en scellant définitivement leur union par les liens du mariage ? Après trois mois de réflexion, elle vient enfin de donner son accord à mon patron, étant bien spécifié que jamais son amant, et peut-être futur mari, ne serait mis au courant de la réalité. Comme elle continue à avoir avec lui des relations suivies et qu'ils vivent déjà ensemble, il ne peut et ne pourra se douter de rien. Si un enfant vient au monde, l'industriel, qui n'est plus tout jeune, sera certainement le plus orgueilleux des pères. Tout sera donc pour le mieux, aussi bien pour la jeune femme que pour l'avenir de l'usine... Sincèrement, chéri, tu ne veux pas encore un peu de vin ?

— Non, je t'assure.

— Maintenant j'en arrive à toi...

— À moi ?

— Oui. Parce qu'il ne reste plus qu'à trouver l'homme capable de donner la semence procréatrice... C'est là où mon patron, qui va tenter pour la première fois une telle expérience, se trouve dans l'embarras. Mets-toi à sa place : à qui demander de jouer un tel rôle ? À un inconnu, recommandé par un confrère ayant déjà utilisé ses services ? C'est risqué il peut y avoir ensuite une indiscretion regrettable... À un étudiant en médecine ? Il y en a beaucoup qui s'offrent, moyennant finances, pour de telles expériences : cela leur permet d'améliorer leur budget... Seulement la plupart d'entre eux ne sont pas sérieux : ils couchent trop par-ci par-là... Ça peut être dangereux. L'homme rêvé, m'a expliqué mon patron, serait celui qui a une vie régulière, qui est marié, qui adore sa femme, qui a de beaux enfants et qui saura surtout se taire. C'est pourquoi, lorsqu'il m'a demandé si je ne connaissais pas – moi en qui il a entière confiance – un garçon de ce genre, je lui ai tout de suite répondu que je n'en voyais qu'un : toi !

— Moi ?

— Oui, Lucien.

— Mais enfin, Adrienne, tu n'y penses pas ?

— Non seulement j'y pense, mais plus j'y réfléchis, plus je suis persuadée que tu es cet homme ! Tu es notre sauveur ! Enfin je m'entends : celui de cette jeune femme, de son amant et surtout de mon patron à qui tu n'as pas le droit de refuser. N'est-ce pas grâce à lui que je gagne convenablement ma vie ? T'a-t-il demandé un centime pour tous les soins qu'il m'a prodigués pendant mes deux grossesses ainsi que pour mes accouchements ?... Tu as incontestablement à son égard une dette de reconnaissance !

— Je ne dis pas non, mais je préférerais m'en acquitter d'une autre manière.

— Tu ne le peux pas : nous n'avons même pas assez d'argent pour déménager ! Et réfléchis bien... Quand j'ai dit ton nom, mon patron m'a d'abord regardée avec surprise avant de me demander : « Ça ne vous ennuerait pas, vous, Adrienne, de prêter ainsi votre mari ? » J'ai aussitôt répondu : « Et pourquoi, docteur ? Je suis aussi sûre de Lucien qu'il l'est de moi ! En faisant ça, il ne me trompera pas ! Un homme marié ne trompe sa femme que s'il va avec une autre femme... Mais ce ne sera pas le cas puisqu'il ne verra même pas votre cliente et que, pour lui, tout se passera dans une éprouvette et dans un local où il sera tout seul. » – « Je reconnais, m'a dit mon patron, que votre mari semble avoir toutes les qualités requises pour ce genre de travail... »

» Ah, Lucien ! Si tu l'avais entendu alors faire ton éloge, toi, timide et modeste comme tu l'es, tu serais devenu écarlate ! Il n'a pas craint de dire : « Il me plaît, votre époux, parce qu'il est simple, naturel, sans prétention, le contraire du bluffeur, le véritable mâle tranquille, l'homme sans tares qui fait de beaux enfants... » Et il a même ajouté : « Vous avez raison : c'est le donneur rêvé ! »

— Ainsi, c'est comme ça qu'on appelle...

— Un très beau nom ! Ne trouves-tu pas ?... L'homme qui donne de sa substance, c'est-à-dire le meilleur de lui-même, pour venir en aide à l'humanité déficiente... Crois-moi, chéri, n'importe qui ne peut être donneur ! Il faut d'abord être quelqu'un ! Et tu l'es ! Ta femme qui t'aime le sait...

— Je crois que je prendrais volontiers un petit cognac.

— Mais oui, mon amour, même deux si tu le veux ce soir... Je vois que tu es tout pâle... Tiens : bois vite ! Ça va aller mieux... Je comprends ce qui t'arrive. C'est normal. Les grandes émotions, ça bouleverse. Je me doute que ce doit être très émouvant pour toi de te dire que tu as été choisi par ta propre femme et par un grand gynécologue pour te substituer à un homme qui, lui, ne peut pas donner la vie ! Ça va mieux ?

— Oui, je crois... Mais dis-moi : si j'acceptais, comment ça se

passerait ?

— Le plus simplement du monde ! D'ailleurs, puisque je suis l'assistante du D^r Lortet, je serais là pour t'aider.

— Toi ?

— Mais oui ! Fais-moi confiance, comme tu l'as toujours fait depuis notre première rencontre chez Malavoine. As-tu eu à t'en plaindre ?

— Non.

— Alors continue ! Et puis ce n'est pas encore le moment de nous lancer dans les détails pratiques... L'important, c'est que, dès ce soir, tu acceptes le principe de la chose.

— Le principe ?

— De devenir donneur.

— Mais... ce ne serait que pour une fois ?

— J'espère bien que non ! Pour peu que ça se répète souvent, voilà qui te rapportera beaucoup d'argent... Car le docteur me l'a dit explicitement : tu seras rémunéré... La première fois, bien sûr, il ne s'agira que d'un essai, mais quand même payant.

— Qui me paiera ?

— Mon patron ! Pas la femme puisqu'elle ne te verra pas. Tout sera fait anonymement. Ce serait, d'ailleurs, très immoral de te faire payer par une femme pour un tel travail ! La cliente paiera son docteur pour ses soins, ce qui est normal, et mon patron te paiera à son tour. En somme, il servira d'intermédiaire.

— Combien me donnera-t-il ?

— Ah ! tu vois, mon Lucien, que ça t'intéresse !

— Si je dis cela, c'est uniquement dans l'intérêt de la famille...

— Tu viens de mettre le doigt sur le mécanisme qui va nous permettre de sortir rapidement de nos ennuis. Cette deuxième profession, que tu n'as pas réussi à trouver, c'est moi qui te l'apporte. Si tout marche bien et si l'essai est concluant, pourquoi ne pas recommencer ? Si tu te révéles un bon donneur, la fortune est dans tes mains ! Mon patron me l'a bien dit : c'est une première expérience. Si elle est positive, il envisage déjà de faire appel à ton concours pour d'autres clientes. Il en a beaucoup, crois-moi ! Tu n'as pas idée du nombre de femmes qui sont au bord de la dépression nerveuse et parfois même du suicide parce qu'elles n'ont pas d'enfant ! Tu peux devenir très rapidement une sorte de bienfaiteur discret... Et de tels bienfaits, ça se monnaie... Mais ça, ce ne sera pas ton rayon : tu n'as jamais été très fort pour compter. Tu me laisseras faire comme pour la maison, le loyer et la nourriture. Quand le moment sera venu, c'est moi qui discuterai des tarifs avec mon patron. Et si par hasard – ce que je ne crois pas – il ne voulait pas te rémunérer suffisamment pour tes bons services quand tu te seras spécialisé, j'irai trouver ses confrères. Je les connais à peu près tous. Tu auras du pain sur la

planche ! Ce ne sont pas les gynécologues qui manquent et encore moins les femmes qui veulent se faire féconder !

— Adrienne... Te rends-tu bien compte de ce que tu dis ?

— Si je me rends compte ? Dis plutôt que je vois loin !

— Donne-moi encore un peu de cognac...

— C'est le dernier verre. Il ne faudrait pas te mettre à boire au moment où... Enfin, je me comprends ! As-tu quelques objections à formuler ?

— Je... Je ne sais pas... Tout cela est tellement imprévu pour moi, si inattendu que...

— ... Tu n'as plus rien à dire ! C'est beaucoup mieux ainsi. J'ai pris rendez-vous pour toi avec mon patron.

— Déjà ?

— Tu viendras demain chez lui à 18 heures, directement en sortant de ton travail.

— Mon travail ?

— Évidemment ! Tu ne vas pas le lâcher pour ça. Tu continues au *Temple du Meuble*... C'est justement ce qui est intéressant : les horaires de ta première profession n'auront pas à être modifiés. Si tout fonctionne bien chez mon patron, tu y viendras en fin de soirée, en sortant de l'autre travail. Et le grand avantage, c'est que ça se passera très vite ! En quelques minutes, ce sera expédié... Ensuite, tu pourras rentrer avec moi à la maison où nous serons à 19 heures au plus tard. Ça t'évitera de passer, comme nous l'avions d'abord envisagé, une partie de la nuit à travailler. Tu aurais fini par y laisser ta santé... Avec cette nouvelle formule, tu dîneras à une heure normale sans que ta femme soit obligée, elle aussi, d'attendre ton retour jusqu'à minuit. Je te le dis, Lucien, nous tenons peut-être la solution idéale.

— Je suis un peu fatigué... Je crois que je vais aller me coucher.

— Tu as raison. Demain, il faut que tu sois dans une forme parfaite.

— On ne va pas commencer tout de suite ?

— Mais non. Demain, mon patron t'examinera. Ça aussi, c'est normal : on ne peut pas te confier une pareille responsabilité sans t'avoir fait passer les tests indispensables.

— Quels tests, Adrienne ?

— Ne t'inquiète pas : je serai là ! Va vite au dodo, mon amour...

*

Maintenant que j'ai fait le point en revivant cette soirée qui a été le prélude à tout ce qui s'est passé par la suite, je crois pouvoir reprendre le stylo...

On se doute qu'après ce que je venais d'entendre, j'eus un mal fou à trouver le sommeil ! Quand Adrienne, après avoir tout rangé dans l'appartement selon son habitude – c'est la plus méticuleuse des

maîtresses de maison – vint me rejoindre dans le lit, je fis semblant de dormir. En réalité, j'avais l'esprit à la torture. Se pouvait-il que ma compagne, qui n'avait pas cessé pendant nos trois premières années de mariage de me prodiguer sa tendresse, ait pu brusquement envisager une chose qui non seulement n'était pas dans mes habitudes et à laquelle je répugnais, mais qui risquait de rompre l'équilibre physique de notre ménage ? Parce que, sur ce plan-là, les choses avaient toujours très bien marché entre nous. Il y avait de quoi être perplexe...

Le lendemain – et uniquement parce que je ne voulais pas avoir l'air de me dérober à un moment où Adrienne croyait avoir trouvé le meilleur moyen de consolider notre budget familial – je me rendis, après ma journée de travail au *Temple du Meuble*, chez le D^r Lortet. Dix fois, peut-être même cent dans la journée, je m'étais répété : « Je n'irai pas... Je n'irai pas... », mais le pouvoir exercé sur ma volonté, même à distance, par Adrienne est tel qu'à l'heure fixée par elle, je sonnais à la porte de son patron. J'étais loin d'être enthousiaste ! Je me souviens d'avoir hésité un certain temps sur le palier avant d'appuyer sur le bouton cuivré.

Adrienne, toute vêtue de blanc, vint m'ouvrir. Je dois reconnaître que j'étais toujours impressionné quand je la voyais ainsi. Le voile et la blouse d'infirmière rehaussaient encore son autorité.

— C'est bien, me dit-elle, tu es à l'heure. Le docteur t'attend dans son cabinet ; il estime qu'il n'y a plus de temps à perdre.

Selon son habitude, elle m'entraîna une fois de plus...

— Ah ! Voici notre volontaire ! dit le gynécologue en me voyant entrer. Cher monsieur Mardoux, je suis enchanté de vous revoir. Je crois bien que nous ne nous sommes pas rencontrés depuis la naissance de votre seconde fille ?

— C'est exact, docteur.

— Je ne vous demande pas comment se porte cette enfant ainsi que sa sœur aînée, puisque votre femme me tient régulièrement au courant de la santé de votre petite famille... Je vous en prie, cher monsieur Mardoux, asseyez-vous. Que diriez-vous d'un cigare ?

— Non, merci, docteur. Je ne fume pas.

— Décidément, vous êtes un vrai sage ! D'ailleurs, votre femme me l'a souvent dit. (Puis, s'adressant à mon épouse :) Ma chère Adrienne, comme vous l'avez reconnu vous-même avant l'arrivée de votre mari, il me paraît préférable que lui et moi ayons un petit entretien d'homme à homme.

— Mais c'est tout naturel, patron ! répondit Adrienne en souriant. (Et, avant de quitter le cabinet, elle me recommanda :) Surtout, chéri,

écoute bien ce que va te dire le docteur...

Dès que nous fûmes seuls, ce dernier reprit :

— Votre femme vous a expliqué clairement, n'est-ce pas ? le petit service que nous attendons de vous.

— Oui, docteur.

— Êtes-vous d'accord ?

— C'est-à-dire, docteur...

— Oui, je comprends... Vous n'êtes peut-être pas encore très familiarisé avec l'idée qui doit être plutôt neuve pour vous. Mais vous verrez que, avec le temps et la pratique, tout s'arrangera.

— La pratique ?

— Votre femme a dû également vous préciser qu'il ne s'agissait, cette fois, que d'une première expérience, mais que, si elle était concluante, nous pourrions envisager une collaboration beaucoup plus régulière entre nous... Je vais sans doute vous paraître très optimiste : J'ai tout lieu d'espérer – vous connaissant, ainsi que les deux très belles petites filles que vous avez faites à votre épouse – une totale réussite... M^{me} Mardoux ne m'a pas caché non plus que vous aviez un réel tempérament... Disons même : un tempérament de feu !

— Elle a dit cela ?

— Oui. C'est bien exact, n'est-ce pas ?

Comme je rougissais, il enchaîna :

— Votre silence est éloquent : c'est la réponse d'un homme de tact. Le principe de votre vitalité sexuelle étant établi, il me faut maintenant vous poser une question un peu plus délicate à laquelle, je dois le dire, votre épouse n'a pas pu me répondre... Monsieur Mardoux, vous est-il arrivé de vous... masturber ?

Pendant un moment, je restai suffoqué avant de pouvoir articuler :

— Comment cela, docteur ?

— Mais... comme tout le monde, cher monsieur ! Enfin, entendons-nous... Quand vous étiez encore un enfant, avez-vous eu la curiosité de le faire ?

— Pas tellement.

— Et un peu plus tard, pendant votre adolescence ?

— Ça ne m'a jamais attiré.

— Oui, je sais aussi : votre femme m'a expliqué – et elle a eu raison de me le confier – qu'avant de la connaître vous n'aviez pas eu de rapports avec d'autres femmes.

— Elle a même dit ça ?

— Ne lui en veuillez pas : étant donné nos projets, c'était de son devoir de tout me dire de vous... Donc, pas de masturbation régulière ou même épisodique dans votre vie... Notez bien que je préfère cet état de choses. Grâce à lui, vous êtes en pleine forme. Une habitude de masturbation fréquente, prise quand on est encore très jeune, risque

d'avoir des conséquences regrettables plus tard. Elle place automatiquement celui qui l'a pratiquée sans mesure dans une sorte d'état d'affaiblissement, dû à l'excitation permanente, qui ne peut qu'être préjudiciable à la saine procréation. Alors qu'au contraire, quand l'acte est contrôlé dans un but bien déterminé, il peut être bénéfique... Vous me comprenez ?

— Je crois, docteur.

— Monsieur Mardoux, avez-vous de l'imagination ?

— Dans mon travail, mes chefs d'atelier disent que je n'en manque pas...

— Vous travaillez dans le meuble, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est l'un des éléments essentiels de la décoration, donc de l'embellissement de la vie. En somme, vous êtes un artiste à votre manière ?

— Si l'on veut...

— Eh bien, il faudra l'être au moment où... Enfin, là aussi, vous me comprenez...

— Sincèrement, docteur, je ne sais pas si j'y arriverai.

— Vous ? Allons, monsieur Mardoux, ne vous sous-estimez pas ! Et votre femme, qui vous aime autant qu'elle m'est dévouée, m'a promis d'être là pour vous aider.

— Elle a promis ça ?

— C'est une chance inespérée qu'elle soit là ! Mais oui ! Je vous sens troublé par cette idée... Vous êtes un grand nerveux, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— Quand l'instant crucial viendra, votre femme saura avoir du calme pour deux. Vous avez une épouse extraordinaire, monsieur Mardoux !

— Je n'en doute pas.

— Maintenant que nous sommes d'accord sur le fond, il ne me reste plus qu'à vous demander de vous soumettre à quelques petits tests médicaux... Notez bien qu'il m'a suffi de parler pendant ces quelques instants avec vous et de vous observer pour acquérir la certitude que vous êtes très robuste.

— Pourtant, docteur, quand j'ai passé le conseil de révision, la commission médicale m'a réformé. Je suis, paraît-il, de constitution fragile...

— Ah, ces médecins militaires ! Eh bien, c'est une raison de plus pour moi d'être rassuré ! Mais vous allez quand même passer ce que les Anglo-Saxons appellent un *check up*... La seule petite difficulté vient de ce que vous travaillez et que, pour les analyses de sang et d'urine, il faut être à jeun.

— Je ne travaille pas le samedi.

— Alors, parfait ! Voici l'adresse d'un laboratoire que connaît bien votre épouse : c'est là que sont pratiquées toutes les analyses dont j'ai besoin pour mes clientes. Je vais dire à Adrienne de téléphoner et de prendre pour vous un rendez-vous samedi prochain à 9 heures. Je ne pense pas que vous ayez de l'albumine ou du diabète, mais il vaut mieux prendre toutes les précautions... Quant à votre sperme, inutile de l'analyser : il a fait ses preuves. Puis-je vous demander de vous mettre debout, de retirer votre veste et d'ouvrir votre chemise ?

Il m'appliqua sur la poitrine un stéthoscope.

— Voyons ce cœur... Parfait ! dit-il. Il est lent et solide : un vrai cœur de coureur de marathon. Jamais de palpitations, pas d'angoisses ?

— Jamais.

— Bien. Tournez-vous.

Le stéthoscope se promenait maintenant sur mon dos.

— Respirez... Ne respirez plus... Toussez !... Comptez 33...

— 33... 33... 33...

— Rien de ce côté-là non plus... Voyons maintenant la tension... Idéale : 14-8. Vous pouvez vous rhabiller.

Il sonna. Adrienne reparut, toujours souriante :

— Alors, patron ?

— Ma chère Adrienne, ce que vous m'avez toujours dit de votre époux est vrai : c'est un homme exceptionnel ! Samedi prochain, vous l'accompagnerez au laboratoire Vicart où il passera les tests essentiels. Nous aurons les résultats mardi au plus tard. Si tout est en règle – ce dont je suis à peu près certain –, nous pourrions très bien fixer au surlendemain, c'est-à-dire au jeudi, la première expérience... Je vais prévenir la cliente qui va être folle de joie ! Depuis le temps qu'elle espère cet événement !... Cher monsieur Mardoux, je vous libère ainsi que votre épouse. Vous allez pouvoir rentrer tous les deux chez vous. N'oubliez pas d'embrasser vos deux fillettes de ma part... les chères petites !

— Merci, docteur.

— Ce n'est pas à vous, cher ami, à me remercier ! Mais plutôt à moi pour la compréhension dont vous faites preuve. Je le fais donc en mon nom et en celui de ma cliente... Pour la question matérielle, votre femme vous a bien dit que je m'arrangerais avec elle ?

— Je lui fais entièrement confiance...

— Ah ! Un dernier point qui a son importance : votre épouse m'a dit que vous sortiez de votre travail à 17 heures. Alors je vous demande d'être là jeudi prochain à 18 heures comme ce soir. Je ne voudrais pas faire attendre trop longtemps la dame...

— « Nous serons là, docteur ! répondit Adrienne.

— Et ce sera un grand moment pour nous trois ! conclut le gynécologue. Nous dire que, grâce à notre collaboration, nous allons peut-être redonner à un couple qui s'adore, autant que vous vous chérissez l'un et l'autre, la possibilité d'atteindre enfin l'épanouissement ! Et vous verrez que, beaucoup plus tôt qu'on ne le pense, ce que nous allons tenter ici dans le secret de ce cabinet s'universalisera. Alors, des millions d'enfants viendront au monde dans les mêmes conditions. Déjà aux États-Unis, ils sont très avancés dans ce domaine. Aucune raison pour qu'il n'en soit pas de même en France où l'insémination artificielle sera non seulement tout ce qu'il y a de plus légale, mais même encouragée ! Un peu partout, nous verrons proliférer de véritables banques du sperme comme il y a des banques du sang... Évidemment, nous sommes encore contraints aujourd'hui de faire preuve d'une grande discrétion, mais bientôt tout cela sera étalé au grand jour. Est-ce que ce sera mieux pour celles qui veulent à tout prix être mères et pour tous ceux qui estiment que la seule raison d'être d'une union, c'est d'en assurer la continuité par la procréation ? Je me le demande avec une curiosité teintée d'une certaine angoisse... Mais, de toute façon, nous aurons été dans ce pays les précurseurs, nous aurons tracé la voie... De cela, vous et moi, monsieur Mardoux, nous pouvons, nous devons être fiers ! C'est pourquoi je vous serre la main en vous disant encore un grand merci ! À jeudi...

Les tests furent excellents : pas d'albumine, pas de diabète, pas de staphylocoques, pas de gonocoques. Tout allait bien... sauf le moral. Malgré les encouragements et les bonnes paroles d'Adrienne affirmant sans cesse que ce serait pour moi une simple formalité, j'avais du mal à me faire à « l'idée »... Aussi, la veille du jour J, n'hésitai-je plus à lui demander :

— Mais enfin, pourquoi m'as-tu désigné à ton patron plutôt qu'un autre qui aurait fait aussi bien l'affaire, et même beaucoup mieux que moi ?

— Tu es dans l'erreur la plus absolue, chéri. Personne ne pouvait mieux convenir que toi !

— Je ne suis pourtant pas beau ! Ne crois-tu pas que, pour ce genre de travail, il vaudrait mieux choisir un très bel homme, quelqu'un qui soit costaud comme Blaise ?

Elle suffoqua :

— Lui ? Mais tu n'y penses pas ! Il est tout juste bon à se taper n'importe quelle femme en parfait égoïste, tandis que toi tu es un altruiste ! Parce que tu es bon, tu sais penser aux autres avant de songer à toi ou à ton plaisir... Tu es sain aussi ! Ce dont je ne suis pas tellement sûre pour Blaise... S'il avait fallu qu'il subisse les mêmes

tests que toi, je suis presque certaine qu'on aurait eu de drôles de surprises.

— Peut-être, mais lui, au moins, n'aurait pas hésité. Alors que moi...

— Rien ne dit qu'il a de la pratique dans ce domaine.

— Blaise ? Il sait tout faire !

— Et puis, si j'ai voulu que ce soit toi, et pas un autre, c'est parce que je t'aime.

— Tu as une curieuse façon de me le prouver.

— Une façon logique : quand une femme idolâtre comme moi un mari qu'elle sait avoir un tempérament capable de satisfaire toutes les femmes, elle devient à moitié folle. Je t'ai dit que j'étais jalouse alors que toi tu as de la chance de ne pas savoir ce qu'est la jalousie. C'est terrible, Lucien ! Ça vous ronge... À un point tel qu'on est prête à tout permettre à son mari à l'exception d'une chose : qu'il vous trompe... Bien sûr, j'ai réussi à te tenir pendant les trois années qui viennent de s'écouler, mais la pensée que ça peut ne pas durer me hante.

— Mais je t'aime, moi aussi, Adrienne !

— Tu m'aimes ! Je le sais ! Malheureusement, tu es encore très jeune, vingt-cinq ans, et plein de sève... Rien ne me prouve que ça durera. C'est pourquoi je préfère que tu fasses ce que t'a demandé mon patron plutôt que de te voir aller avec une autre femme. Au moins, là je suis tranquille : la femme reste invisible. Il n'y a aucun contact de peau. C'est très dangereux, la peau ! On s'y attache et ça flanque un ménage par terre ! C'est pourquoi je ne serais pas fâchée, et même plutôt contente, si cette première expérience était une réussite... Ainsi, il y en aurait d'autres : elles offriraient le double avantage d'être fructueuses financièrement pour nous et de te donner une certaine habitude qui finirait par t'ôter radicalement l'envie d'aller vers la femme. Quand on peut se satisfaire soi-même, pourquoi courir après les autres ? Pour moi, ton travail supplémentaire deviendrait une sorte de sûreté...

— Et si ça me faisait passer le goût de te prendre, qu'est-ce que tu dirais ?

— Impossible, chéri ! Tu ne peux plus te passer de moi !

— Le fait est...

— Alors ne cherche pas de biais. Chaque fois que tu auras « opéré » pour le bien public, tu me reviendras encore plus amoureux ! Y a-t-il une fierté plus grande pour une épouse que de se savoir la seule « récréation » de son mari ?

— Je finis par croire que tu m'aimes, en effet, plus encore que je ne le pensais.

— Moi ? Je suis capable de tuer une femme qui oserait t'effleurer la peau !

— Sais-tu que c'est très beau ce que tu viens de dire ?... Dis-moi, Adrienne : ce que je vais faire demain soir chez ton patron, ça s'appelle comment ?

— L'acte lui-même ?

— Ça, je le sais... Non, je veux dire : comment définit-on cela médicalement ?

— Une saillie, mon amour...

Une nouvelle fois, je dormis très mal. Je me tournai et retournai dans mon lit en me répétant : « C'est pour demain... Pas croyable que j'en sois arrivé là pour faciliter l'existence de ma famille ! C'est tout ce que nous avons prouvé, ma femme et moi... Insensé ! » À un moment, me sentant devenir fou, je me ruai sur Adrienne qui ne dormait pas, elle non plus. Mais elle me dit dans le noir, avec sa voix très douce :

— Non, Lucien ! Pas ce soir... Le docteur me l'a bien dit : il faut que tu sois en pleine forme pour demain. Garde tes réserves, mon chéri : elles sont précieuses.

Le lendemain matin, au moment où je partais pour le *Temple du Meuble*, elle me dit, avec la même voix :

— Mon pauvre petit, tu as eu une nuit très agitée. J'ai dû te paraître un peu lointaine, mais il le fallait... dans l'intérêt de tout le monde ! Comme je te sens très nerveux, je viendrai te chercher avec la voiture à 17 heures au *Temple du Meuble*. Je t'attendrai devant la sortie du personnel.

Elle avait même prévu ça ! Avec son instinct infailible, elle avait subodoré qu'à la dernière minute je me déroberais peut-être et que je ne viendrais pas. Pourtant, j'avais appris, pendant ces trois années de vie commune, à la connaître. Je savais que, lorsqu'elle a décidé quelque chose, elle va jusqu'au bout. Elle ne me laisserait aucun répit avant que ce ne soit fait... Du répit ? J'ignorais, ce jour-là, qu'il était terminé pour moi et qu'il faudrait que je la pratique, la fameuse expérience, pendant vingt années...

Quand j'arrivai à l'atelier, je devais avoir triste mine puisque Blaise me demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien.

— Ça ne va pas avec Adrienne ? Vous vous êtes disputés ?

— Même pas ! Se disputer avec elle ? Tu sais bien que ça ne sert à rien puisqu'elle a toujours le dernier mot ! Non, tout va bien entre nous.

— Alors c'est ta santé ?

— Elle est florissante.
Je ne pouvais pas lui expliquer que les tests le prouvaient.
— Je vois ce que c'est : le moral... Ça flanche ?
— Je voudrais trouver un moyen normal d'avoir de l'augmentation...
— C'est notre rêve à tous, vieux ! Mais pourquoi « normal » ?
— Parce qu'on m'en propose actuellement un qui ne me plaît pas.
Il me regarda curieusement avant de demander à voix basse :
— Un casse ?
— Si seulement ça pouvait être ça !

Elle était là, dans sa voiture et devant la porte, à 17 heures.
— Monte vite, chéri ! Avec tous ces encombrements, nous arriverons juste à temps.

Nous ne parlâmes pas pendant la plus grande partie du trajet, jusqu'au moment où, approchant de l'immeuble du docteur, elle demanda :

— Comment te sens-tu ?
— Je pense que ça ira.
— Il faut que ça aille. Lucien ! Tout est d'ailleurs très bien organisé avec mon patron. Je ne te quitterai pratiquement pas.
— Ça va se passer dans son cabinet ?
— Pas pour toi. Je vais te conduire directement dans un petit salon...
— Un petit salon ?
— Très discret et bien meublé. Il te plaira sûrement, à toi qui es artiste... J'apporterai ce qu'il faut.
— Et la cliente ?
— Elle sera dans le cabinet ou, plus exactement, dans la salle de gynécologie attenante que tu n'as sans doute pas vue.
— Tu penses qu'elle est déjà là ?
— Certainement. Le docteur doit la mettre en condition.
— En condition ?
— Je t'expliquerai après...

Chez le D^r Lortet, Adrienne était chez elle. Elle avait même la clef de la porte d'entrée. Elle me fit passer rapidement du vestibule au petit salon. Nous ne rencontrâmes personne.

— Retire ton manteau et détends-toi, me dit-elle. Ne pense plus à rien. Je reviens dans cinq minutes.

Me détendre ! Facile à dire !

La décoration du salon était, en effet, de bon goût et les meubles de

qualité : aucun ne provenait du *Temple du Meuble*. Ce qui, pour moi, était une référence. Mais la pièce était minuscule : j'en eus vite fait le tour. Et pas le moindre journal ou magazine à lire. Quant à l'unique fenêtre, voilée de doubles rideaux, elle donnait sur une triste cour d'immeuble parisien. Il ne me restait plus qu'à me concentrer en moi-même tout en essayant de me défendre : un vrai travail d'artiste... Comme toujours, quand on se trouve dans un pareil état d'expectative, je consultai ma montre à trois reprises. Ce n'est pas cinq minutes que j'attendis, mais douze... Enfin Adrienne revint. Elle avait revêtu son uniforme blanc d'assistante médicale et avait caché ses anglaises sous le voile. Elle tenait à la main une éprouvette en verre.

— Maintenant vas-y, me dit-elle. Déboutonne ta braguette et caresse-toi... Il n'y a pas de temps à perdre : la cliente attend. Elle est déjà en position sur la table gynécologique... Il faut que tout soit fait rapidement, sinon le sperme perd de son efficacité : à l'air, les spermatozoïdes meurent très vite ! Tu es prêt ?

J'étais prêt.

— Commence doucement, chéri... Accélère ensuite progressivement le mouvement... Quand tu sentiras que ça vient, dis-le-moi ou crie au besoin, n'importe quoi ! Je comprendrai... Je te connais...

— Je ne peux pas, Adrienne !

— Comment tu ne peux pas ? Toi avec qui je n'ai pas voulu faire l'amour cette nuit pour que tu aies des réserves ? Ah, ça ! Est-ce que tu te moques de moi ? Tu n'as pas le droit de me faire ça, Lucien, ni à tes enfants qui ont besoin d'un bel appartement.

— Je sais... Je sais... Tu vois : je fais ce que tu me dis. Seulement, dans ce salon et devant toi, ça me gêne...

— Cochon ! Tu préférerais peut-être le faire devant une autre ?

— Oh, non !

— Alors pense à ta femme ! Ne pense même qu'à elle ! C'est pour ton Adrienne seule que tu fais cela...

— Pour Adrienne...

Son pouvoir était prodigieux. Que n'aurais-je pas fait pour elle ? Elle plaça l'éprouvette...

— Voilà ! Bravo, mon chéri ! Je vois que tu m'aimes. C'est beau, c'est magnifique, cette substance qui vient du plus profond de toi-même. C'est l'expression la plus exaltante de la vie et de la création ! Je t'adore, Lucien ! Maintenant ça suffit... Repose-toi. Je cours dans le cabinet. Pendant ce temps, remets-toi et rectifie ta toilette. Je ne serai pas de retour avant un quart d'heure.

Elle sortit en emportant l'éprouvette.

Tout en me reboutonnant, je me disais : « Ouf, ça y est enfin ! J'ai fait ma première expérience... » Je me sentais plus épuisé que si j'avais fait l'amour avec Adrienne pendant une heure ! Tout avait été

si rapide, tellement violent ! Moi qui ne fume jamais, j'aurais volontiers grillé une cigarette. Je me souvins d'une scène de film. Après avoir opéré et retiré son masque, un grand chirurgien disait à son infirmière assistante, d'ailleurs fort jolie :

« – Que fait-on après une opération délicate ? » La jeune femme répondait en lui mettant une cigarette dans la bouche :

« – On en grille une, patron ! »

Malheureusement, je n'avais pas de cigarette... Elle m'avait beaucoup aidé, Adrienne. Sans elle, ce jour-là, je n'y serais jamais arrivé... Elle avait tout mené, avec une incomparable maestria, depuis le soir où elle m'avait expliqué sa grande idée jusqu'à l'aboutissement de tout à l'heure. Quand je l'avais vue, m'attendant devant le *Temple du Meuble*, je m'étais presque fait l'effet d'un écolier que sa maman, ou sa gouvernante, vient chercher pour le conduire par la main là où il ne veut pas aller...

Quand elle revint, un peu plus tôt qu'elle ne l'avait dit, elle rayonnait :

— Chéri, tout s'est bien passé. Mon patron est enchanté ! Puisque tu es prêt, tu vas aller m'attendre au petit café juste en face. Je t'y rejoindrai le plus tôt possible... Je te trouve tout pâle, mon amour ! Tu te sens bien ?

— Oui et non...

— En m'attendant, tu devrais prendre un Porto-Flip. Rien de tel pour vous remonter ! Viens. Surtout ne parle pas en traversant le vestibule : la cliente est encore dans le cabinet de consultation.

Nous longeâmes le vestibule à pas feutrés. J'avais l'impression d'être un intrus dont on se débarrasse, ou un fantôme que seuls les initiés peuvent voir... Au moment de refermer la porte, Adrienne mit son doigt sur ma bouche : « Chut ! Pour tout le monde tu n'es jamais venu ici... »

Cette attente dans le petit café fut également un moment de mon existence qui je ne pourrai jamais oublier. Adrienne avait eu raison : le Porto-Flip me revigora. C'était la première fois que j'en buvais. Depuis, j'ai récidivé chaque fois que « l'expérience » – il y en eut tant par la suite ! – me laissait pantelant. Et toujours, après, je me sentais mieux : il faut croire que j'y avais pris goût.

Assis à une table, je voyais, à travers la grande vitre du café, l'immeuble où j'avais « opéré ». Là, une femme que je ne connaissais pas et qui ne me verrait jamais venait de se faire féconder grâce à la seringue qui avait récolté le sperme dans l'éprouvette... Une femme qui maintenant portait ma semence en elle ! Cela avait un aspect à la fois grandiose et burlesque. Il n'y avait plus qu'à laisser faire la nature

et à attendre le résultat dans quelques semaines... Et si ça ne donnait rien ? Ne serait-ce pas vexant pour moi ? Adrienne ne me le reprocherait-elle pas ? Ne serait-ce pas de ma part, une sorte d'escroquerie, du fait que j'aurais touché un cachet pour un résultat négatif ?

— Tu as meilleure mine ! constata Adrienne en entrant dans le café. Moi aussi, je prendrais bien un Porto-Flip avec un petit biscuit s'il y en a : les émotions, ça creuse...

— La cliente est contente ?

— Mon chéri, nous saurons cela plus tard. En tout cas, c'est une femme charmante : elle m'a glissé, en cachette de mon patron, cinq cents francs de pourboire. « C'est pour vous remercier de votre aide... » m'a-t-elle dit à voix basse. En réalité, cette aide s'est limitée à l'encourager à rester immobile pendant que mon patron faisait le nécessaire... Elle était très émue, cette jeune femme... Encore plus que toi.

— Elle est déjà partie ?

— Pas encore. Une femme, c'est long à se rhabiller, surtout lorsqu'elle est aussi élégante que celle-ci.

— Est-elle jolie ?

— Ce n'est pas ton type de femme – elle n'est pas assez grande –, mais enfin elle peut plaire.

— Tu ne m'en voudras pas de ce que je vais te dire ? J'aimerais la voir, comme ça, en cachette, quand elle sortira... D'ici on peut très bien observer l'entrée de la maison de ton patron.

— En voilà une idée ! Qu'est-ce qui te prend, Lucien ? Je t'ai expliqué que la première grande règle de l'insémination artificielle est que l'homme et la femme ne doivent jamais se rencontrer, ni se voir ! Sinon, cela créerait des situations impossibles... La plupart des clientes qui ont recours à ce procédé sont mariées et ne l'acceptent qu'avec l'autorisation formelle de leur époux. Mon patron m'a d'ailleurs dit qu'il refuserait de s'occuper d'une femme mariée s'il n'avait pas une autorisation écrite du mari.

— L'industriel lui en a donné une ?

— Le cas est différent ce monsieur n'étant pas encore l'époux de cette jeune femme n'a aucun droit légal. Pour le moment, il n'est que son amant.

— Donc, j'ai le droit de la voir.

— Tu n'as aucun droit parce que tu es mon époux à moi ! C'est compris ?

— Ce serait pourtant un précieux encouragement pour moi, si je devais recommencer.

— Écoute... Je veux bien, puisque c'est la première fois, que tu la voies de loin, c'est-à-dire d'ici à travers la vitre... Mais après, ce sera fini ! Tu n'en verras jamais une autre ! C'est promis ?

— Juré !

— Alors ne bouge pas... Voilà un taxi qui s'arrête devant la porte. C'est certainement elle qui l'a fait appeler par mon patron... Et surtout pas de remarques quand tu la verras ! Il y a du monde dans ce café... La voici !

Je la vis... Pas longtemps, bien sûr, mais suffisamment pour me faire une petite idée... Son visage était beau, encadré de blondeur ; elle avait, il me semble, les yeux bleus... Pas une seconde elle n'avait dû penser qu'on pourrait l'observer... Pourquoi l'aurait-on fait ? Qui, à l'exception d'Adrienne et de moi, se serait douté de ce qu'elle venait de faire ? Si elle avait craint la moindre indiscretion, elle aurait mis, me disais-je, des lunettes teintées... Eh bien, non, elle n'en portait pas. Elle avait un manteau et une toque de vison foncé. Adrienne n'avait pas exagéré : c'était une femme « chic », à la silhouette élégante.

Le taxi avait démarré.

— Ça suffit maintenant ! dit Adrienne. Tu restes le nez collé à la vitre comme un bambin qui regarderait passer une fée ! La seule fée de ta vie, c'est ta femme ! Et tu vois bien que le taxi est parti. Règle les Porto-Flip. Nous aussi, on rentre : les enfants nous attendent.

Pendant le retour, elle dit tout en conduisant :

— Pourquoi te tais-tu ?

— Parce que tu m'as interdit de faire des remarques.

— Nous ne sommes plus au café ici, mais dans notre voiture : donc chez nous... Alors ? Comment l'as-tu trouvée ?

— Pas mal...

— Elle peut plaire, mais pas à toi... Et puis, tu sais, je commence à la connaître depuis le temps qu'elle vient chez mon patron : elle n'est pas très intelligente. C'est le genre de femme qui a beaucoup de chance d'avoir rencontré un veuf riche et qui, au fond, ne le mérite pas.

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle l'aimait ?

— On finit toujours par aimer un homme qui a une grosse situation ! Et, même si on ne l'aime pas, on fait semblant... Pour elle, il y a l'usine du Nord au bout... C'est bien pourquoi elle a tenté l'expérience. Cette usine, si elle l'a un jour, ce sera grâce à toi, Lucien. Ça non plus, il ne faut pas l'oublier. C'est pourquoi je dirai à mon patron de « nous » payer.

— Vous vous êtes mis d'accord sur le prix ?

— Oui : dix mille francs. C'est un début... Avant de connaître le résultat, il m'a semblé difficile de demander plus.

Notre dîner fut morne. Ce qui s'était passé ne m'avait pas ouvert

l'appétit, alors que j'avais toujours faim quand je venais de faire l'amour avec Adrienne.

— Je te sens fatigué, dit-elle. C'est normal : tu as eu, entre ton travail au *Temple du Meuble* et « l'expérience », une dure journée. Va vite te coucher pendant que je débarrasse la table.

Je n'arrivai pas plus à m'endormir ce soir-là que la nuit précédente. Pourtant, quand Adrienne se glissa dans les draps, je simulai le sommeil et m'efforçai d'avoir la respiration la plus régulière possible. Je sentais que j'étais observé... Peut-être même mon épouse voulait-elle ?... Non ! Je ne pouvais pas ! Comment faire bien l'amour alors que je sortais à peine de « l'expérience » ? C'eût été une insulte à notre passion. Très vite d'ailleurs, ayant réalisé sans doute que toute tentative de sa part serait vouée à l'échec et croyant que j'étais plongé dans un sommeil réparateur, elle s'endormit. Elle reposait calmement, comme tous ceux dont la conscience est tranquille : sans doute savourait-elle la satisfaction d'avoir atteint victorieusement la première étape de l'étrange programme qu'elle avait élaboré pour nous sortir de nos difficultés. Un tel sommeil pouvait être envié et admiré...

Ensuite il n'y avait plus qu'à rouvrir les yeux dans le noir pour contempler en imagination le beau visage de celle que ma mémoire ne pouvait plus oublier... Oui, elle était vraiment très belle, la cliente. Une blonde pulpeuse, capiteuse, tout le contraire d'Adrienne... C'était assez fantastique, mais j'avais un peu l'impression que cette jeune femme, qui devait avoir mon âge et qui de toute façon était nettement plus jeune que ma compagne, s'était immiscée, telle une intruse, dans ma vie conjugale. Pourtant je ne l'avais qu'entrevue, quelques secondes à peine, entre un portail d'immeuble et une portière de taxi ! Et elle était à nouveau là devant moi, dans la nuit de notre chambre, me regardant, me souriant, semblant dire : « Lucien, je suis très heureuse de porter maintenant en moi ta sève... »

Je ne sais pas ce qui me prit alors... Je me mis à me caresser, doucement d'abord, puis plus fort... Et, sans qu'Adrienne – qui dormait toujours à ma droite – m'en eût donné l'ordre, je me laissai aller, persuadé d'être en train d'enlacer la cliente blonde. Ce fut l'extase... Mais brusquement la voix sèche de ma femme me ramena à la réalité de la vie conjugale :

— Tu ne dors pas ?

— Maintenant, je crois que je vais pouvoir m'endormir... Bonne nuit, chérie.

Je m'endormis en effet. C'est seulement le lendemain, à mon réveil, que je compris que, pendant cette nuit, pour la première fois de ma vie, j'avais trompé Adrienne... Et j'en eus honte !

Bien sûr, elle ne s'en est jamais doutée. Autrement, quelle histoire !

Se savoir trompée mentalement et même – il faut bien le dire – physiquement par la première cliente qu'elle me faisait féconder ! Jalouse comme elle l'est, cela aurait pu tourner au drame ! Peut-être aurait-elle tué la belle cliente. Ce qui eût été infiniment regrettable avant de connaître le résultat de l'expérience... et pour la pauvre Adrienne qu'on aurait jetée en prison, et pour nos finances. Car nous serions restés pauvres, tandis qu'aujourd'hui...

Aujourd'hui ? Eh bien, je vais peut-être paraître dur ou ingrat pour mon épouse, mais ne suis-je pas en droit de me demander, avec ces vingt années de recul, si ce n'est pas elle, et elle seule, qui – m'ayant incité à me masturber dans l'intérêt de la famille – a été la vraie responsable de ce premier coup de canif donné par moi dans notre contrat de fidélité ?

À 8 heures, j'étais à nouveau au *Temple du Meuble*. Mon travail me fit un peu oublier ce qui s'était passé la veille. Lorsque je retrouvai Adrienne le soir pour le dîner, elle me dit :

— Mon patron a payé le prix convenu. Cet argent, je vais le mettre dans une tirelire spéciale. Il y attendra que d'autres paies viennent le rejoindre en rémunération de tes efforts. Maintenant, nous n'avons plus qu'à patienter, tous tant que nous sommes : notre famille, le docteur, la cliente et son vieil amant.

Elle nous parut interminable, cette attente : six semaines...

Et, un soir, Adrienne revint – aussi exubérante que le jour où elle m'avait expliqué le grand projet – pour me dire avec un sourire épanoui et en m'embrassant :

— Chéri, tu es un as ! Ça y est ! Mon patron m'a confirmé qu'il n'y avait plus aucun doute possible. Elle est enceinte ! Je l'ai vue cet après-midi ! Elle est folle de joie ! Toute sa vie va être transformée... La nôtre également ! C'est pourquoi il n'y a plus un jour à perdre... Tu recommences demain.

— Déjà ?

— Il y a une autre femme qui attend, elle aussi, d'être mère depuis tellement longtemps...

— Pour se faire également épouser ?

— Pas du tout ! Pour elle, ce n'est pas une question de situation ou d'argent... C'est une femme dont les moyens d'existence sont même très modestes, mais elle rêve d'avoir un enfant... C'est une demoiselle prolongée : une institutrice. Elle a exactement mon âge.

— Donc elle peut très bien avoir un enfant !

— Certainement, mais elle ne veut pas d'homme !

— Comment cela ?

— Elle déteste les hommes... Il y a une foule de femmes comme ça,

Lucien. J'ai déjà parlé plusieurs fois avec elle... M^{lle} Augustine – c'est son prénom – prétend que les hommes sont des monstres et qu'il faudrait tous les stériliser. Selon elle, ce sont des égoïstes forcenés... Elle appartient au M.L.F.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Un nouveau parti politique ?

— Tu ne connais pas ? C'est pire qu'un parti politique parce que c'est beaucoup plus féroce : le *Mouvement de libération de la femme*.

— Et cette demoiselle veut quand même un enfant ?

— Elle a même précisé : une fille...

— Et si c'est un garçon ?

— Je préfère ne pas savoir ce qui se passera... D'ailleurs, ça ne te regardera plus. Toi, tu auras fait ton travail.

— Tu ne crois pas qu'elle est folle ? Elle souhaite qu'on stérilise les hommes et elle veut un enfant... Il faut quand même un homme pour l'ensemencer !

— C'est pourquoi elle accepte, à la rigueur, d'être fécondée artificiellement. Ce qui lui fait horreur, c'est l'idée d'avoir un contact direct avec l'homme et surtout avec son sexe.

— Et si je refusais de lui donner ma semence ? Ça la punirait de rêver qu'on nous mutile !

— Tu ne le feras pas, chéri ! Tu sais trop bien que nous avons besoin d'argent.

— Sans cette maudite, question matérielle, je te jure qu'elle pourrait aller à tous les diables, la demoiselle Augustine ! Ça me dégoûte de rendre service à une ennemie !

— Qu'est-ce que ça peut te faire puisque tu ne la verras pas ?

— Heureusement ! Car celle-là, je t'assure, ne m'intéresse pas.

— Cela signifierait-il que l'autre te plaisait ?

— L'autre... Pas le moins du monde ! Si j'ai demandé à la voir, c'est uniquement par curiosité.

— Je l'espère bien !

— Et puis elle doit être tellement moche, cette Augustine !

— Je reconnais que ce n'est pas une beauté. Elle a des lunettes...

— Toi aussi, tu en as.

— Moi, je sais les porter... Comme toi. Si, chez l'homme, les lunettes n'ont pas grande importance, chez la femme elles peuvent devenir un attrait supplémentaire.

— Tu as raison : les tiennes t'embellissent.

— Ce qui me plaît en toi, c'est que, même après trois années de mariage, tu sais encore me faire des compliments. Tu es vraiment la crème des maris ! Maintenant, pensons aux choses sérieuses : demain, en sortant de ton travail, tu iras directement chez mon patron.

— Tu ne viendras pas me chercher comme l'autre fois ?

— Ça te ferait plaisir ?

— Ça me donnerait du courage pour affronter la vieille fille... Enfin, je me comprends : pour lui faire mon cadeau...

— Eh bien, je serai là, dans la voiture, devant la sortie du personnel... Va vite dormir pour prendre des forces.

Alors que, pendant les six semaines d'attente, j'avais retrouvé mon sommeil, une nouvelle fois je ne parvins pas à m'endormir. Ce n'était pas tellement l'idée de féconder indirectement un monstre qui me tracassait, mais plutôt un flot de pensées assez diverses... La première fut pour la belle créature que je savais maintenant enceinte de moi : c'était à la fois fantastique et grisant de se dire qu'elle portait le fruit d'un amour que nous n'avions pas fait ensemble... Je réfléchissais aux conséquences heureuses que la venue de ce petit être allait déclencher dans la vie de cette femme : le mariage, la fortune, l'héritage.

Et je n'étais pas peu fier ! N'avais-je pas réussi du premier coup là où pendant des années, un autre homme avait échoué ? Si je continuais à me montrer aussi brillant dans les expériences suivantes, ne deviendrais-je pas un rouage indispensable de la société ? Une sorte de reproducteur chevronné ? Je serais tout aussi utile qu'un donneur de sang et, en tout cas, un personnage beaucoup plus rare parce que plus difficile à trouver. Oui, je risquais d'être bientôt quelqu'un...

Cette dernière pensée me ramena tout naturellement à Adrienne. Sans elle rien ne se serait passé. J'avais vraiment une épouse formidable que pouvaient m'envier tous les hommes !... Je finis par m'endormir en me répétant que, décidément, j'avais de la chance !

Pour la deuxième « expérience », si je fus moins impressionné, je fus aussi beaucoup moins excité. N'allais-je pas donner de ma substance à une créature qui haïssait l'homme ? Une pareille abnégation méritait d'être mieux récompensée que la première expérience où une femme n'avait cherché qu'à rendre heureux l'homme qu'elle aimait. Il y avait une énorme différence entre les deux comportements ! J'en fis part à Adrienne alors que nous roulions entre le *Temple du Meuble* et le cabinet du gynécologue. Avec son sens aigu des réalités, elle répondit :

— Tu as entièrement raison, chéri, sur la question de l'augmentation du tarif. J'en parlerai demain à mon patron.

Au moment crucial, dans le petit salon, j'eus un mal fou à me concentrer. Comme si l'horrible présence de la vieille fille ennemie, que je savais toute proche, se dressait dans mon imagination. Sans qu'Adrienne me l'eût exactement décrite, je la voyais très laide, ignorant le sourire ; puisque c'était une institutrice, elle ne devait être heureuse que lorsqu'elle distribuait des punitions...

— Ne pense pas à elle ! murmura Adrienne. Fais comme la première fois : pense à moi, à nos enfants, au futur appartement...

Ça non plus, je ne l'ai jamais dit à mon épouse : ce jour-là, je n'ai pensé ni à elle, ni aux enfants, ni à l'appartement, mais à la belle blonde aux yeux bleus qui était enceinte de moi. Ce fut le stimulant qui me permit d'aboutir...

Vingt minutes plus tard, Adrienne me rejoignait dans le petit café. Ce n'était pas un Porto-Flip qu'il m'avait fallu ingurgiter, mais deux, pour oublier définitivement M^{lle} Augustine.

— Je vais être très gentille... Cela t'amuserait-il de la voir quand elle sortira de l'immeuble ?

— À aucun prix ! Ça me donnerait plutôt des nausées ! Partons vite !

Le lendemain soir, pendant le dîner, ma femme m'annonça :

— Mon patron a payé, mais il n'a pas voulu donner plus de dix mille.

— Tu lui as pourtant expliqué que j'avais ressenti une réelle répugnance à l'idée de me sacrifier pour une femme pareille ?

— Comment aurais-je pu dire cela ? C'eût été avouer que j'avais trahi, par amour pour toi, le secret de l'expérience. Je ne devrais même pas te dire comment sont, ni qui sont celles que tu fécondes... Tu es censé ne rien savoir de cette vieille fille. Je n'aurais pas dû non plus te révéler son prénom. La prochaine fois, je me tairai et ce sera beaucoup mieux : ça t'évitera d'être bouleversé... Comme tous ceux qui sont artistes, tu es un grand sensible. Moi, je le reconnais, je suis plus pratique : c'est pourquoi tu dois me laisser gérer les fonds provenant de ta nouvelle activité. Ces dix mille francs ont été rejoindre les premiers dans la tirelire spéciale. Tu verras que, bientôt, il y aura beaucoup de dix mille francs ! Dix mille + dix mille... Je sais très bien que ton labeur mériterait plus, mais, là encore, attendons le résultat. Si la demoiselle est enceinte, je pourrai commencer à en discuter avec mon patron, mais, à mon avis, nous n'aurons gain de cause qu'après plusieurs expériences probantes. Malgré le grand succès que tu viens déjà d'obtenir, nous n'en sommes encore qu'au stade expérimental... Et il faut que toi aussi tu apprennes ton métier. Je l'ai bien vu cet après-midi : tu hésitais, tu tâtonnais, tu n'étais pas à l'aise. Si je n'avais pas été là pour t'encourager, ça n'aurait pas été brillant ! Comme dans toutes les professions, il faut de la pratique ! Quand tu l'auras acquise, tu n'auras plus besoin de moi à tes côtés pendant que tu opères. Ce jour-là seulement commencera le vrai rendement.

— Si tu ne m'avais pas dit que cette demoiselle haïssait l'homme, je serais certainement arrivé à me débrouiller seul.

— C'est bien pourquoi je ne te dirai plus rien ! Ce qui me fait

plaisir, c'est que, ce soir, tu me paraîs quand même moins fatigué que la première fois.

— C'est exact.

— Très bon signe, cela, chéri ! Un jour viendra où pour toi ce ne sera plus une corvée mais un simple jeu.

— Pendant que je t'attendais au petit café, il m'est venu une idée dont je n'ai pas osé te parler quand tu es arrivée.

— Tu as eu tort. Il faut me confier toutes tes idées, même si elles te paraissent saugrenues.

— Celle-là, je suis sûr que tu vas me dire qu'elle l'est ! Voilà... Je me demande si cette M^{lle} Augustine, dont je te promets d'oublier ensuite même le prénom, ne déteste pas les hommes parce qu'elle n'est qu'une femme à femmes ?

— Tu brûles, Lucien ! Oui, c'est une lesbienne... Sais-tu ce qu'elle a dit quand mon patron lui a appris qu'on allait tenter sur elle l'expérience ?... « Je souhaite de toute mon âme qu'elle réussisse, docteur, et « *ma* » fille sera très heureuse ! » Je t'ai dit qu'elle ne voulait pas de garçon. En mettre un au monde serait pour elle une hérésie et une trahison de ses principes qui exigent la suppression de l'espèce masculine. Elle est persuadée aussi que les temps sont proches où la gent féminine pourra se reproduire sans même avoir besoin de l'apport du mâle ! « Quand il n'y aura plus que des femmes dans le monde, ce sera le bonheur universel ! » ou encore : « Les peuples qui sont assez stupides pour créer des lois assurant la suprématie du patriarcat sont voués à la disparition ! C'est le matriarcat qui doit régner pour la raison essentielle que nul ne sait à coup sûr qui est son père alors qu'on est certain de sa mère ! »

— C'est une folle !

— Il y en a beaucoup aujourd'hui. J'en arrive à me demander si cette demoiselle ne m'a pas prise, moi aussi, pour une lesbienne lorsqu'elle m'a confié : « Quand j'aurai ma fille, je n'aurai absolument pas besoin de père pour l'élever. Voilà dix ans que je vis en ménage avec une femme forte qui saura le remplacer. »

— Adrienne, tu me donnes le vertige !

— C'est pourquoi tu vas aller dormir, mon amour... Ah ! j'oubliais ! Si mon patron n'a pas encore consenti à augmenter le prix de la saillie, il a décidé, en revanche, d'intensifier la cadence des expériences. Sa décision me paraît assez justifiée : ce n'est qu'en multipliant les fécondations que l'on pourra connaître tes véritables possibilités... Ce n'est pas moi, tu t'en doutes, qui irai contre un tel raisonnement : il ne peut qu'améliorer nos finances. Aussi ai-je donné mon accord pour que tu reviennes après-demain à 18 heures.

— Après-demain ?

— Ça te paraît trop rapproché ? Tu auras quand même eu quarante-

huit heures pour te reposer.

— Ce sera pour qui ?

— Ça ne te regarde plus.

— Adrienne !

— Va dormir...

Le jour de la troisième « expérience » était arrivé. Pendant qu'elle me conduisait du *Temple du Meuble* chez son patron, contrairement à ses habitudes de silence avant les grands moments, Adrienne se montra assez bavarde :

— Mon intention était de ne rien te dire de cette nouvelle cliente. Mais je dois tout de même t'expliquer pourquoi tu n'opéreras pas tout à l'heure dans le petit salon, mais dans la salle de bains du docteur...

— La salle de bains ? Et pourquoi pas dans le vestibule pendant que nous y sommes ?

— Ne fais pas d'esprit, Lucien ! Ça ne te va pas ! Il est très possible qu'un jour vienne – pour peu que la clientèle se mette à affluer – où tu t'exécuteras dans le vestibule ! Quelle importance d'ailleurs, si personne d'autre que moi ne s'y trouve ? Pour ce genre de travail, un vestibule joliment meublé, c'est tout aussi bien qu'un petit salon ou qu'une salle de bains dont la décoration manque parfois de chaleur inspiratrice... Mais revenons à ce qui va se passer aujourd'hui... Ce n'est pas une femme seule qui t'attend chez mon patron, mais un couple.

— Quoi ?

— Un couple tout ce qu'il y a de plus légal et de plus respectable... De très bons bourgeois dont le seul malheur est de ne pas pouvoir avoir d'enfant. Là, il ne s'agit pas d'intérêts à sauvegarder, comme pour l'amant de la jolie blonde, mais simplement d'assurer la descendance directe de braves gens qui s'aiment et sont mariés depuis sept années déjà. Bien que l'homme ne soit pas encore très âgé, il a été prouvé – par les tests et les analyses pratiqués sur l'instigation de mon patron – qu'il était irrémédiablement stérile.

— Il le sait ?

— Son épouse, qui l'adore, a estimé qu'il ne fallait pas le lui dire : cela le traumatiserait pour le restant de ses jours. C'est un homme très émotif. En apprenant sa déficience génitale, il ferait sûrement une dépression grave dont les conséquences pourraient être désastreuses. Mieux vaut qu'il ne sache rien et qu'il continue à croire qu'il est toujours capable de procréer.

— Et la femme ?

— Tout ce qu'il y a de plus normale. Les tests l'ont prouvé.

— Alors c'est un peu comme pour l'industriel et sa belle amie ?

— Si l'on veut, à cette différence près – qui a une très grande importance – que nous nous trouvons devant un couple marié... Après leur avoir fait passer les tests à tous les deux, et en plein accord avec la femme, mon patron a fait venir le mari et lui a expliqué qu'il était très surpris qu'ils n'aient pas encore d'enfant, car ils étaient, elle et lui, très bien équipés... Enfin tu me comprends ?

— Pas besoin de dessin.

— Il a ajouté qu'en tant que médecin-gynécologue, il avait l'impression – après avoir recueilli leurs confidences réciproques – que tout provenait du fait que, s'aimant et se désirant ardemment, ils mettaient trop de précipitation dans leurs rapports sexuels. La semence procréatrice ne pénétrait donc pas suffisamment dans l'utérus... Mais il ne saurait être question de les traiter par des calmants qui feraient tomber toute excitation... Le meilleur procédé, à son avis, était de les faire venir ensemble à son cabinet, après un bon déjeuner d'amoureux – ce qui a dû être le cas aujourd'hui – et de les séparer au moment de l'acte... Pendant que la femme attendrait sur la table gynécologique, le mari ferait dans une pièce voisine, c'est-à-dire dans le petit salon, ce que tu y fais toi-même quand tu viens chez mon patron. Dès que la semence serait recueillie, elle serait injectée, au moyen de la seringue, très profondément dans l'utérus. Et parce que tout aurait été fait avec calme, cela devrait donner d'excellents résultats.

— Ce bonhomme a cru tout ce que lui racontait ton patron ?

— Un homme désespéré de ne pas être père est prêt à tout. Peut-être encore plus qu'une femme. Toi qui t'es toujours montré plus amoureux que père – ce dont ta femme est ravie ! – tu ne peux pas te douter de la virulence de la fibre paternelle. À plus forte raison si celle-ci, comme c'est le cas pour ce brave homme, se trouve refoulée depuis des années.

— Tout ce que tu viens de me dire est tellement clair que je ne vois pas très bien pourquoi tu m'emmènes chez ton patron ce soir.

— Simplement parce que, quoi que fasse cet excellent homme, il ne pourra jamais procréer : son sperme n'a pas de spermatozoïdes. Il a du sperme, mais inutile ! La séance dans le petit salon va donc consister à lui donner l'illusion – qu'il a d'ailleurs toujours eue dans ses rapports intimes avec sa femme – de pouvoir procréer. Dès qu'il aura « opéré », tu en feras autant dans le cabinet de toilette... Seulement avec toi on peut être tranquille : ce sera de la bonne semence que l'on injectera à la femme.

— Elle sait donc que je serai là, quelque part, dans l'appartement ?

— Oui, mais pas son mari ! Ce serait épouvantable s'il s'en doutait !

— Qu'est-ce qu'on fera de son sperme à lui ?

— On le jettera puisqu'il n'a aucun pouvoir.

— Ce n'est pas très honnête à son égard.

— Pas honnête ? Ah ça, qu'est-ce qui te prend encore ? Et puis ton avis ne compte pas dans la question ! Puisque tu seras payé, tu n'auras qu'à faire ton travail... Le seul qui puisse juger de l'opportunité de cette expérience, c'est le patron ! Et je l'approuve d'agir ainsi. Grâce à lui, ces braves gens vont être heureux. Le bonheur, n'est-ce pas préférable à ce que tu appelles « l'honnêteté » ? Je t'assure que tu me déçois, Lucien ! J'espérais, après les deux premières expériences que tu viens de connaître, que tu saurais te montrer plus compréhensif et surtout plus évolué ! Tu veux donc me faire de la peine après tout le mal que je me suis donné pour organiser notre bonheur ?

— Mais non, chérie...

— Alors tais-toi ! Nous arrivons... Là-haut je vais te conduire directement dans la salle de bains.

J'eus un choc dans le vestibule. Au moment où nous le traversons rapidement, nous y croîsâmes une ravissante infirmière rousse à qui l'on ne pouvait faire qu'un reproche : celui d'être un peu trop maquillée. Elle nous fit un gracieux sourire qu'Adrienne sembla ne même pas remarquer.

Dès que nous fûmes dans le cabinet de toilette, je demandai :

— Qui est-ce ?

— Une assistante que l'on a fait venir spécialement pour l'expérience.

— Tu es sûre qu'elle ne va pas te remplacer ici ?

— Me remplacer, moi ? Dis-toi bien que, pour le patron, je suis irremplaçable ! Il me l'a dit cent fois et je suis au courant de toutes ses méthodes, de tous ses secrets... Cette fille ne reviendra pas demain... Mais, ce soir, il fallait bien que nous soyons deux puisque tout va se faire simultanément : elle s'occupera du client dans le petit salon, et moi je resterai ici avec toi. Je ne te lâche pas ! D'ailleurs, tu as besoin de moi ! Reste ici : je vais me mettre en tenue.

Il n'avait rien de très excitant, le cabinet de toilette... Je me dis que, le jour où nous aurions les moyens d'avoir un plus grand appartement, le nôtre serait beaucoup plus attrayant. Un cabinet de toilette, c'est peut-être la pièce la plus importante d'une demeure. On s'y précipite le matin, après s'être levé, pour reprendre figure humaine. On y revient le soir, avec joie, pour les dernières ablutions avant d'aller se coucher. Sincèrement, j'ai été très déçu par le cabinet de toilette du D^r Lortet... Et dire qu'il allait, falloir opérer là ! J'en arrivais à regretter le petit salon. Si j'insiste sur l'importance du décor dans lequel se déroulent « les expériences », c'est parce qu'une longue pratique m'a appris que l'on ne peut pas « faire ça » n'importe où. Il

faut une ambiance ! Et la plus douillette possible... Moi, par exemple, malgré la maîtrise à laquelle je suis parvenu avec le temps, il me serait impossible de me masturber sous la coupole du Panthéon ou dans le hall de la gare Saint-Lazare.

Adrienne revint, vêtue de blanc et portant l'éprouvette.

— Prépare-toi, mais attends ! dit-elle.

— Attendre quoi ?

— Que l'autre ait opéré... C'est logique : supposons qu'il soit tellement troublé qu'il n'y arrive pas. On ne pourrait tout de même pas injecter ta semence à sa femme. Quand elle le raconterait ensuite à son mari, il aurait de sérieux doutes. Il faut que tout soit bien synchronisé... Premier temps : il opère et on emporte son éprouvette que l'on vide en cachette. Deuxième temps : c'est toi qui opères et on garde ton éprouvette que l'on emporte dans la salle de gynécologie. Troisième temps : le patron ensemente la femme. Conclusion : le tour de passe-passe est réussi !

— Je maintiens que c'est une escroquerie morale !

— Physique, devrais-tu dire. Pour le moral, c'est la seule façon de le rehausser chez ce couple !

On venait de frapper deux petits coups discrets à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? fis-je en sursautant.

— Le signal...

— Quel signal ?

— Il vient de l'infirmière que tu as vue. Tout a été convenu d'avance. Ces deux petits coups, ça signifie que « l'opération » a réussi dans le petit salon.

— Et si ça n'avait pas marché ?

— Il n'y aurait pas eu de petits coups ! Bon ! À toi d'opérer maintenant...

— Écoute, c'est impossible ! Travailler dans des conditions pareilles, c'est de la démente !

— Oh ! Voilà monsieur qui fait son gandin !

— Je ne fais pas mon gandin, mais mets-toi à ma place...

— Il y a longtemps que j'y suis, crois-moi ! Et, si je pouvais te remplacer, ça faciliterait drôlement les choses ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces simagrées ?

— Adrienne, je t'en prie...

— Tu ne vas pas pleurer, non ?

— J'en ai presque envie quand je pense à ce pauvre homme.

— Oublie-le et pense à sa femme !

— Mais je ne la connais pas !

— Je vais te la décrire : elle n'est ni laide ni jolie. C'est ce qu'on appelle une femme « comme il faut ». Une vraie bourgeoise, je te l'ai dit... Commence doucement, Lucien... C'est bien. Je continue : elle

n'est ni grande ni petite. Disons : moyenne... Continue, chéri, ça va de mieux en mieux... Regarde-moi : nous nous aimons, toi et moi. Nous nous désirons plus que tous les autres couples du monde... Ça vient... Ça y est ! Ah, mon petit, tu es sublime ! Je porte vite ce bonheur futur chez le patron !

J'étais épuisé. Il me fallut trois Porto-Flip au petit café.

Quand Adrienne vint m'y rejoindre, je ne sais plus si j'étais anéanti ou saoul : les deux, je crois. Je n'avais même plus la force, ou le courage, de lui poser des questions comme les autres fois.

Nous mangeâmes en silence : ce fut l'un des dîners les plus tristes que j'aie connus. Je sentais qu'Adrienne était très ennuyée de me voir ainsi : je restais prostré.

Lorsque nous fûmes au lit, elle dit, avant d'éteindre la lampe de chevet :

— Sais-tu ce que nous allons faire dimanche prochain ? Inviter Blaise à déjeuner. Ensuite, nous irons tous les cinq, avec les enfants, faire une grande promenade en voiture. Qu'est-ce que tu dirais des bois de Marly ? L'air de la campagne te fera beaucoup de bien. On finit par s'atrophier dans cette puanteur des villes... Ça te plaît, mon idée ?

Ça me plaisait. Avec Blaise au moins qui était un rigolo, il n'y avait jamais de complications : il était toujours de bonne humeur. S'il avait su ce que ma femme m'obligeait à faire, il aurait éclaté de rire. Je l'entendais déjà :

« Non, mais c'est une blague ? Vous vous fichez de moi tous les deux ? De toute façon, je la trouve bien bonne ! »

L'idée de le voir rire me fit sourire.

— Tu vois bien que j'ai une excellente idée ! dit Adrienne qui continuait à m'observer. Et puisque tu as retrouvé la gaieté, je vais te dire autre chose qui va follement t'amuser. La petite infirmière que nous avons croisée dans le vestibule, ce n'est pas du tout une infirmière !

— Qu'est-ce que tu me racontes encore ?

— La vérité, Lucien ! Tu ne m'imagines tout de même pas donnant mon accord à mon patron pour qu'une pouliche de ce genre vienne me supplanter ? Tu as vu comment elle était fardée ? Eh bien, oui, c'est une poule...

— Quoi ?

— Une professionnelle, si tu préfères... C'est encore une idée de mon patron. Comme il était à peu près certain que le brave bourgeois n'arriverait à rien, il lui a choisi une assistante qualifiée... Lui et moi avons habillé la fille en infirmière et nous lui avons fait la leçon en lui

expliquant comment elle devrait s'y prendre pour recueillir quelque chose dans l'éprouvette, ne serait-ce que quelques gouttes... Comme elle connaissait bien son métier, elle y est arrivée.

— Comment, c'est elle ?

— Mais oui, chéri. Elle s'est substituée au client pour la manipulation. Elle était jolie, elle avait la main experte. Ça l'a ému... et voilà. Avoue que c'est encore la meilleure, celle-là ?

— La fille s'est fait payer ?

— Tu ne te figures pas que ce genre de créature travaille à l'œil ?

— Combien lui a-t-on donné ?

— Le patron m'a chargée de la régler. Il voulait que je lui donne dix mille. J'ai trouvé que c'était exagéré pour ce qu'elle avait fait, et inadmissible qu'elle touche les mêmes émoluments que toi ! Je ne lui en ai donné que huit et elle m'a paru très contente. J'ai gardé pour nous les deux autres : ça paiera l'essence dimanche.

— Tu es fantastique, Adrienne !

— Ça me fait plaisir que tu le reconnaises. Maintenant on dort.

Quand la lumière fut éteinte, je faillis lui dire que, tout de même, je trouvais sa dernière révélation plutôt sinistre. En tout cas, pas amusante. Mais je n'osai pas. Je me tus.

Le dimanche me fut bénéfique puisqu'il me fit tout oublier. Blaise était un tel boute-en-train. Et je commençais à adorer mes fillettes qui elles, au moins, étaient venues au monde comme tout le monde devrait y venir.

Le lendemain, à l'heure du dîner – c'est toujours à ce moment-là que ça se passait – Adrienne dit :

— Tu viens d'avoir quatre bonnes journées de repos. Je sens que tu as retrouvé la grande forme. Aussi ai-je dit à mon patron que ce serait d'accord pour mercredi.

— On remet ça ?

— Il y a déjà trente mille francs dans la tirelire. Ça en fera quarante jeudi.

— Ce sera à la même heure ?

— Toujours à ta sortie de l'atelier. Je serai là...

— Merci. Parce que, si tu ne m'attendais pas devant le *Temple du Meuble*, je crois que je n'aurais pas le courage d'aller chez ton docteur.

— Tu pourrais au moins dire « chez ton patron ».

— Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais je trouve que c'est un drôle de patron !

— Un grand patron, Lucien ! Et doublé d'un homme de cœur qui sait se pencher sur la misère morale de sa clientèle. C'est très rare actuellement dans le corps médical... Tu lui en veux donc ?

— Je n'ai pas encore digéré l'affaire du couple de la dernière fois.

— Tu as la mémoire tenace ! Sais-tu que ce n'est pas très joli, la rancune ?

— Je n'ai de rancune contre personne. Ton « patron » fait son boulot à sa manière, comme moi je fais le mien. Seulement, j'ai bien le droit de ne pas aimer la façon assez spéciale dont il s'y prend...

— Tu te révoltes ?

— Je constate, c'est tout.

— Eh bien, mon chéri, tu pourrais constater après-demain qu'il s'agit encore du problème d'un couple.

— Ce n'est pas vrai ?

— J'ai dit « tu pourrais », parce que tu ne verras pas plus ce couple que tu n'as vu le précédent.

— Je n'aurai droit qu'à la petite infirmière ?

— Je serai seule. Il n'y aura, chez le patron, ni l'infirmière bidon ni le mari. La femme sera seule : une très grande dame...

— Voyez-vous ça !

— Je n'aime pas du tout chez toi ce ton persifleur. Il ne te convient pas plus que les mots d'esprit... Si tu persistes à le conserver, j'arrête tout et nous continuerons à végéter dans la demi-misère, alors que nous sommes maintenant sur la voie de la réussite... Et, comme mon idée semble ne plus te convenir, tu vas être dans l'obligation d'en trouver une autre qui nous permettra de vivre, tes filles et moi, comme nous avons le droit de l'exiger ! Qu'est-ce que tu décides ?

— Moi, décider ? Cela ne m'est jamais arrivé depuis que nous nous sommes rencontrés !

— Si tu étais honnête, tu pourrais même dire : avant...

— Ça, je reconnais avoir toujours été un peu hésitant.

— Alors écoute-moi une fois de plus et tu t'apercevras que j'ai encore raison ! Je t'ai déjà dit que le secret professionnel m'interdisait de te confier quoi que ce soit sur la clientèle de mon patron, mais, comme je te sens bêtement braqué en ce moment, je vais quand même te faire quelques révélations qui te ramèneront au bon sens.

— J'écoute.

— Oh, que je n'aime pas ce ton, Lucien !... Le couple dont il s'agit cette fois est plus que malheureux : désespéré. Nous nous devons de lui venir en aide. Il appartient à cette catégorie de citoyens que beaucoup de gens médiocres jaloussent parce qu'ils ont encore des principes. Discutables peut-être, mais ayant au moins le mérite d'être sincères et d'avoir quelques siècles d'existence. Des principes qui ont fait la grandeur et la faiblesse des aristocrates. Oui, Lucien, ceux qui ont besoin de tes services aujourd'hui sont d'authentiques nobles. Ils viennent de cette Vendée où, dans les dernières gentilhommières restantes, la loi salique a encore toute sa vigueur.

— La loi salique ?

— Tu ne connais pas la loi salique ? Mais qu'est-ce qu'on t'a appris à la communale ? Eh bien, chez les rois de France la succession au trône ne pouvait être assurée que par les mâles : ce qui, à mon avis, était une erreur. La preuve en est que les deux trônes qui sont encore à peu près debout sont ceux d'Angleterre et de Hollande où peuvent régner les femmes.

— Ai-je discuté ton règne depuis que tu es devenue ma femme ?

— Non. Et tu as bien fait ! Sinon, où en serions-nous aujourd'hui ? Cette loi s'est étendue à la transmission des titres et des noms. La fille unique d'un duc qui tombe amoureuse de M. Dupont devient M^{me} Dupont quand elle l'épouse. Et ce ne sont pas nos cinq républiques qui ont arrangé les choses ! Pour elles, une femme – à moins d'être mère célibataire – c'est zéro pour la prolongation du nom... « Nos » nobles vendéens souffrent cruellement d'un tel état de fait : ils ont trois filles et pas de fils ! Te rends-tu compte du désastre familial que cela représente pour eux ? Ces filles se marieront avec un Dupont, un Durand ou un Dubois et ce sera l'extinction de la lignée. Le drame est d'autant plus grand que le vicomte a reçu, à la chasse, une balle malencontreuse qui lui a définitivement ôté toute possibilité de procréation. Ce qui l'a conduit au bord du suicide et son épouse dans le voisinage de la folie. Doit-on, en conscience, les laisser ainsi ? Réponds, Lucien !

— Je ne sais pas...

— Tu ne sais jamais ! Heureusement que ta femme pense pour deux ! C'est pourquoi, quand mon patron m'a consultée, j'ai pensé qu'il n'y avait qu'un être au monde capable de sauver la situation : toi ! Tu seras le père discret du futur vicomte...

— Et si je faisais une fille ?

— Il ne saurait en être question ! Quand deux époux de la qualité du vicomte et de la vicomtesse rêvent pendant des années d'avoir un fils, ils finissent par l'avoir ! S'ils n'avaient pas déjà trois filles, je serais moins affirmative... Mais, comme on dit « Jamais deux sans trois », j'ai tout lieu de penser que le mauvais cycle est terminé. Puisque ce futur enfant sera le quatrième, il faut tenter l'expérience. N'est-ce pas ton avis ?

— J'essaierai de faire de mon mieux.

— Quand un homme tel que toi veut, il peut !

— Ne crois-tu pas qu'il serait plus sage, avant de rendre service à ton vicomte et à ta vicomtesse, d'attendre le résultat des trois premières expériences ?

— Si je me suis donné la peine de t'expliquer chaque cas avant que tu n'opères, c'est pour que tu puisses, si j'ose m'exprimer ainsi, tailler sur mesure... Nous-mêmes ne voulions-nous pas des filles ? Eh bien,

nous les avons eues !

— Dis plutôt que c'est toi qui les voulais, parce que moi...

— Tu ne pensais qu'à faire l'amour ? C'était de ton âge.

— J'aurais bien aimé avoir un fils.

— Je t'ai dit que c'était terminé pour moi : deux enfants, ça suffit !

Nous ne savons même pas où les loger convenablement. Et il est très difficile de s'occuper de trois enfants à soi quand on en fait fabriquer peut-être des centaines pour les autres.

— Des centaines ? Tu veux ma mort ?

— Je veux « notre » bien-être ! Je suis à peu près certaine aussi que l'industriel et sa belle amie auront un fils. Je ne t'ai rien précisé au moment où tu travaillais pour eux, mais ton subconscient ne peut pas ne pas avoir compris qu'il leur fallait un fils qui, plus tard, dirigerait l'entreprise... Ce n'est pas la place d'une femme d'être à la tête d'une usine !

— Et la demoiselle lesbienne ?

— Elle aura la fille qu'elle souhaite.

— Comment peux-tu l'affirmer ? On ne sait même pas encore si elle est enceinte.

— Elle le sera ! Et tu as tellement hésité avant de t'abandonner que ce ne sera pas un être fort, c'est-à-dire un mâle.

— Tu as de ces raisonnements ! Et le couple où l'homme était stérile ?

— Ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient des jumeaux. Ce serait ton triomphe ! Si cela était, je demanderais à mon patron qu'il te paie rétroactivement le double du prix... Vingt mille au lieu des dix déjà reçus : ce serait équitable. Tu te souviens que, lorsque nous nous sommes rencontrés au Cours Malavoine, je t'ai dit que tu avais le tempérament artiste ? Eh bien, c'est maintenant que tu vas pouvoir devenir un très grand artiste sachant créer à la commande pour la satisfaction de toutes les clientèles... Le vicomte mutilé aura un fils !

— Oh, moi je veux bien !

— Alors, va te reposer. Tu as encore quarante-huit heures devant toi pour y penser : un petit aristocrate, ça mérite réflexion...

Le mercredi, les choses ne se passèrent pas trop mal. Il est vrai que j'en étais à ma quatrième expérience et que j'avais retrouvé le salon rouge. Je me sentais aussi moins gêné. Je savais que la vicomtesse était seule, ayant sans doute laissé son époux dans ses terres... Évidemment j'aurais pu faire un complexe, me sentir un peu emprunté – moi, un modeste fils du peuple, un roturier, comme on disait au temps de la monarchie – à la pensée d'être en train de semer comme ça, tout de go, le germe qui allait assurer la prolongation d'une

aussi noble lignée... Eh bien, il n'en fut rien !

Adrienne n'eut même pas besoin de m'encourager. Oui, je le reconnais, j'éprouvais un certain plaisir à venir au secours de personnes d'une telle qualité... Serais-je monarchiste ?

Quand mon épouse me rejoignit au petit café, une question – une seule – me brûlait la langue :

— Chérie, l'unique point qui me semble un peu épineux dans l'expérience que « nous » venons de tenter est que l'héritier ne sera pas complètement de sang bleu. Et j'ai toujours entendu dire que cette catégorie sociale y tenait absolument.

— Ces gens-là y tiennent en principe mais, dans la pratique, s'ils n'avaient compté que là-dessus pour se reproduire, il y a belle lurette que leur caste aurait disparu ! Le sang bleu, c'est admirable, mais c'est comme tout : s'il y en a trop, ça déborde ! Ce qui peut déclencher une révolution...

Quelques semaines passèrent sans que l'on fit appel à mes services. Comme je m'en inquiétais, Adrienne m'expliqua :

— Avant de procéder à d'autres inséminations, mon patron attend le résultat des quatre premières expériences. C'est la sagesse même.

— Pourtant, ne sommes-nous pas déjà fixés sur l'excellent score de la première ?

— Certainement, mais il va être très intéressant de savoir s'il en sera de même pour les trois autres pratiquées sur des terrains totalement différents : une vieille fille, une bourgeoise, une vicomtesse. Si elles sont toutes fécondées, ce sera la preuve irrémédiable et grandiose que tu es une sorte de donneur universel ! J'attends cela avec d'autant plus d'impatience que ça me permettra d'imposer à mon patron de nouvelles conditions financières pour ta participation. Et, s'il n'était pas d'accord, nous changerions de secteur.

— Ce qui veut dire ?

— Que, depuis le temps que je travaille avec le D^r Lortet, j'ai appris à connaître beaucoup de ses confrères. Ils ont une telle estime pour moi que plusieurs d'entre eux m'ont offert de devenir leur assistante moyennant des appointements très supérieurs à ceux que j'ai actuellement. Je connais aussi un certain nombre de propriétaires ou directeurs de cliniques qui seraient enchantés de m'avoir auprès d'eux. C'est plutôt du côté de ces hommes-là que je viserais en ce qui te concerne.

— Tu ne vas tout de même pas me faire entrer en clinique ?

— Qui sait ? Nous trouverions sûrement là le meilleur rendement pour ta spécialité. Si jamais l'éventualité de quitter Lortet se présentait, je t'expliquerais mon plan. Voilà déjà plusieurs semaines

que je le mûris.

— Mais dis-moi : ça ne te ferait pas un peu de peine de ne plus travailler avec un patron qui – tu me l’as souvent dit toi-même – s’est toujours montré compréhensif à ton égard ?

— Je crains que sa compréhension ait de sérieuses limites lorsqu’il s’agit d’augmenter quelqu’un... En affaires, c’est un véritable requin ! Sais-tu, par exemple, ce que j’ai appris l’autre jour ? Pour cette première expérience où toi tu n’as touché que dix mille francs, devine combien il a demandé à la belle blonde quand il a été prouvé qu’elle était enceinte. Dis un chiffre...

— Je ne sais pas, moi... Mettons le double ou même le triple : trente mille ?

— Trois cent mille, Lucien ! Pas un centime de moins ! Ah, ça ! On peut dire qu’en dix minutes – c’est à peu près le temps qu’a duré l’expérience, entre, le moment où tu as rempli l’éprouvette et celui où il a injecté ta semence à la cliente – il a réalisé le maximum de bénéfices, le patron ! C’est proprement scandaleux, cette exploitation du producteur par l’intermédiaire qui fausse les prix pour le malheureux consommateur ! L’ennui c’est que, dans ton nouveau job, on ne peut pas se passer de l’intermédiaire qui est le gynécologue avec sa seringue.

— Ce serait pourtant possible...

— Non, parce que les clientes ne veulent pas du contact direct, ni moi non plus d’ailleurs ! Tu ne me vois pas te laissant coucher avec toutes ces bonnes femmes ? D’abord tu ne pourrais pas : la plupart d’entre elles ne t’inspireraient pas !

Il y eut une avalanche de bonnes nouvelles : M^{lle} Augustine, la bourgeoise et la vicomtesse étaient enceintes ! Avec la première expérience, cela faisait donc une quadruple réussite.

— C’est admirable ce que tu as fait, chéri ! Mon patron, qui avait déjà une grande confiance dans tes possibilités, en est médusé. Il m’a dit tout à l’heure : « Même avec deux succès sur quatre, c’eût été déjà très bien, et cela aurait prouvé que les essais méritaient d’être tentés, mais cent pour cent c’est phénoménal ! Quand ça va se savoir dans les milieux médicaux, on s’arrachera votre époux ! » Entendant cela, je n’ai pas perdu une seconde et je suis partie à l’attaque : « Patron, avez-vous l’intention, maintenant que Lucien a fait ses preuves, de continuer et même d’intensifier les expériences comme vous me l’aviez laissé entendre ? » Devant sa réponse affirmative, j’ai aussitôt glissé : « Ne pensez-vous pas qu’il faudrait alors revoir la question des prix ?... » – « Vous avez raison, Adrienne : nous en parlerons dès demain, car j’ai beaucoup d’autres clientes qui attendent... Le plus

difficile était de trouver un bon donneur. Grâce à vous, nous l'avons ! Le reste ne sera plus que de la routine. »

— Combien as-tu l'intention de lui demander demain ?

— Quarante mille pas expérience pour qu'il nous en donne la moitié : vingt... C'est le meilleur des gynécologues, mais il faut savoir discuter avec lui comme avec un marchand de tapis... Vingt mille – si les expériences se multiplient – ce sera convenable.

Le lendemain soir, elle rentra furieuse à la maison. Je n'ai pas souvenance – elle qui sait tellement bien se contrôler – d'avoir vu ma femme dans une telle colère. Elle était blême de rage :

— Sais-tu ce qu'il m'a répondu, ce pignouf, quand j'ai demandé vingt mille ? Qu'il en offrait quinze et que, si cela ne nous convenait pas, nous pouvions aller chercher du travail ailleurs !

— Il a parlé comme cela, lui ordinairement si gentil ?

— Il a même ajouté que tu n'étais pas le seul à pouvoir être donneur sur la terre !

— Il a osé dire cela ?

— Oui, Lucien !

— Ce n'est pas très élégant de sa part, parce que, enfin, des donneurs comme moi, qui mettent dans le mille à tous les coups, ça ne doit pas courir les rues !

— Tu devrais même dire que c'est rarissime ! C'est pourquoi tu vaux vingt mille et pas quinze...

— Qu'as-tu répondu à son offre ?

— Qu'il aille, lui aussi, à tous les diables !

— Alors j'ai perdu ma situation ?

Moi aussi...

— Toi ?

— Parfaitement ! J'ai renoncé au D^r Lortet – que je me refuse à appeler désormais « mon patron » puisqu'il vient de se conduire en mauvais patron – que je le quitterais, jour pour jour, dans un mois ! Si je n'avais pas été contrainte de lui donner le préavis légal pour ne pas perdre le bénéfice de mes allocations et des congés payés, je serais partie tout de suite en claquant la porte. Le mufle ! Lui qui, chaque fois que tu lui remplis sa seringue, en touche trois cent mille !

— Qu'allons-nous devenir ?

— Ne t'inquiète surtout pas ! Dès demain, je commencerai à prendre des dispositions. J'ai déjà donné quelques coups de téléphone : on « nous » attend un peu partout...

— Partout ?

— On « nous » supplie de venir ! On se demande même pourquoi « nous » perdons notre temps chez un gynécologue aussi obscur.

— Ne m'as-tu pas dit que c'était l'un des meilleurs de Paris ?

— Parce que j'étais son assistante. Mais maintenant, fini ! Il sera le plus exécrable ! Et comme je connais sa clientèle – et tout particulièrement celle des postulantes à la maternité artificielle – il ne sera pas long avant d'être contraint de fermer ou de vendre son cabinet !

— Tu ne vas tout de même pas faire cela, Adrienne ? Un détournement de clientèle, ça peut être grave.

— J'agirai dans notre intérêt à nous ! Et je te jure que tu seras vengé pour l'affront qu'il vient de te faire ! Tu le sais : lorsque ta femme a des idées en tête, elles sont bénéfiques. Tu me fais confiance ?

— Il le faut...

— Laisse-moi quelques jours et je t'expliquerai ce que sera désormais notre existence : un rêve, mon chéri !

Huit jours plus tard, je connus le plan d'Adrienne : il était prestigieux ! Je n'ai pas besoin de raconter par écrit la soirée où elle me l'exposa... Comme celle où elle était revenue en m'annonçant triomphalement qu'elle avait trouvé pour moi un travail supplémentaire, c'est l'un de ces grands moments de mon existence qui restent si profondément gravés dans ma mémoire que je préfère les revivre...

*

— Une fois encore, Lucien, je te demande de m'écouter sans m'interrompre. Tes critiques, s'il y en a – ce qui m'étonnerait ! – viendront quand j'aurai parlé... Veux-tu un petit cognac ?

— Parce que tu penses que j'en aurai besoin ?

— Connaissant ta sensibilité, peut-être... Tiens : voilà la bouteille et un verre.

— Tu n'en prends pas, toi ?

— Oh, moi ! Je n'ai pas besoin d'être dopée ! Je commence... Apprends d'abord que j'ai pris, en ce qui me concerne personnellement, une décision très importante : quand je quitterai Lortet dans trois semaines et trois jours, ce ne sera pas pour aller travailler chez l'un de ses confrères, mais pour abandonner définitivement la profession d'assistante médicale. J'ai décidé de me consacrer désormais à un double but : la défense de tes intérêts, qui sont également les miens, et l'éducation de nos deux filles. Je ne veux pas que, plus tard, nos chères enfants puissent dire : « Parce qu'elle était trop accaparée par son travail, notre mère nous a délaissées. » Les enfants ont besoin de chaleur, et Dieu sait si j'en ai !

» Cette double décision ne veut pas dire que je resterai innocupée. Loin de là, au contraire, comme tu vas pouvoir t'en rendre compte... Toi, de ton côté, tout en continuant à travailler au *Temple du Meuble* où tu finiras bien un jour par devenir un cadre supérieur, tu vas pratiquement décupler – que dis-je ? centupler – ta seconde activité.

— Quoi ?

— Tais-toi et bois ! Je m'explique : au lieu de te rendre, à la sortie de ta première occupation, chez un gynécologue, tu iras – comme je te l'avais déjà laissé entendre – en clinique... Et pas dans une seule clinique : dans deux !

— Deux ?

— Mais oui ! Tous les accords sont pris. Je n'ai pas perdu de temps ! Les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, tu iras dans une clinique très élégante et très cotée du XVII^e arrondissement. L'horaire sera le même que chez Lortet : 18 heures précises... Tu opéreras vers 18 h 15. À 18 h 30, tu seras libéré et tu pourras rentrer à la maison. Le samedi, au contraire, jour où tu ne travailles pas au *Temple du Meuble*, tu iras le matin, à 11 h 45, dans une autre clinique – moins élégante, celle-là, mais tout aussi réputée – située à Boulogne. Après y avoir opéré, tu en repartiras à 12 h 15 pour déjeuner avec nous, c'est-à-dire avec tes filles et moi, à 12 h 30... J'ai choisi intentionnellement l'heure de ce rendez-vous hebdomadaire pour te permettre de faire, le samedi matin, cette grasse matinée que tu aimes tant et dont tu auras de plus en plus besoin pour maintenir ta forme. Ça te permettra aussi de conserver ton samedi après-midi et ton dimanche que tu consacreras à ta famille et plus particulièrement à ta femme.

— En somme j'opérerai tous les jours ?

— Jamais le dimanche !

— Te rends-tu compte, Adrienne, que ça va être pour moi un labeur écrasant ?

— Et alors ? Qui veut la fin prend les moyens ! Enfin, soyons justes : ce n'est pas pour toi un travail tellement désagréable.

— C'est toi qui le dis ! Je voudrais bien t'y voir, s'il fallait que tu fasses ça sur ordre et à heure fixe ! Passe encore si je pouvais opérer quand bon me semble, mais c'est loin d'être le cas !

— Ça ne servirait à rien. Ce serait du gâchis.

— Jamais je ne parviendrai à tenir cette cadence de six saillies par semaine que tu m'imposes.

— Tu peux toujours essayer. S'il est prouvé que c'est au-dessus de tes forces, en plein accord avec les patrons des cliniques, nous réduirons la dose... Pour te maintenir en bonne condition, je vais surveiller de très près ton alimentation : de la viande rouge trois fois par semaine, un steak tartare le samedi à déjeuner : ça te remontera après l'effort de la matinée, beaucoup de poivre. Ça stimule ! Et

surtout du bordeaux à chaque repas : c'est le vin des malades.

— Mais je ne suis pas malade !

— Tu pourrais l'être ! Tu boiras ton bordeaux à titre préventif. Il te faudra aussi tes huit heures de sommeil pour bien récupérer.

— Tout ça, c'est pour mon état physique, mais qu'est-ce que tu fais du moral ?

— Il ne pourra que s'améliorer au fur et à mesure que notre compte en banque augmentera... Et puis, comme ton moral c'est moi, ne te tracasse pas !

— C'est inouï ! Tu trouves une réponse à tout !

— C'est normal. Il faut de la tête quand on lance une entreprise.

— Parce que tu mets ça sur ce plan-là ?

— Qu'est-ce que c'est d'autre ? Ce n'est tout de même pas pour que tu t'offres tous les jours quelques sensations supplémentaires que j'ai monté toute cette affaire ! Car ça va être une grosse affaire. Tu toucheras, dans l'une et l'autre clinique, vingt mille par saillie : ce qui te fera gagner cent vingt mille par semaine... Bien entendu, tu ne te dérangeras, chaque fois, que pour une seule saillie. Deux à la file, ce serait trop et les résultats risqueraient d'être moins bons... Ces cent vingt mille par semaine te feront, si l'on compte une moyenne de quatre semaines par mois, quatre cent quatre-vingt mille francs. Et, si tout va bien, par an quatre cent quatre-vingt mille multipliés par onze, ça fait cinq millions deux cent quatre-vingt mille francs... Ça ne te dit rien ?

— Ça me dit beaucoup !

— Tu remarqueras que j'ai dit « multipliés par onze » et non pas par douze : je déduis ton mois de vacances. Malheureusement, comme ce sera pour toi une activité secondaire, non encore reconnue par la Sécurité sociale, tu ne pourras pas, à ce titre, bénéficier de congés payés. Il est vrai que ton travail au *Temple du Meuble* t'y donne déjà droit. Comme me l'a fait comprendre le directeur de l'une des cliniques, si tu touchais le mois de congés payés pour chacune de tes activités, ce serait ce qu'on appelle du cumul qui risquerait d'être sanctionné. Il ne faut jamais se mettre en marge de la loi ! Tu n'es pas un fraudeur, mais un donneur, c'est-à-dire le plus honnête des hommes.

— Alors, comme ça, tout est déjà organisé ?

— Tout !

— Comment as-tu pu y arriver ?

— Je connais depuis longtemps les patrons de ces cliniques avec qui Lortet était en rapport pour les accouchements. Je précise que ce sont deux polycliniques qui possèdent une section de gynécologie... Maintenant, tu as le droit de parler : qu'est-ce que tu penses de ce petit planning familial ?

— Je peux boire un autre cognac ?

— Bien sûr, puisque tu ne commenceras cette deuxième activité que dans quatre semaines, lorsque j'aurai moi-même quitté Lortet... Impossible avant, car il faudra bien que quelqu'un soit là, à notre domicile, pour prendre les rendez-vous et aussi en modifier les heures s'il le fallait. Comment veux-tu que les patrons de cliniques t'appellent au *Temple du Meuble* ? Ça pourrait paraître assez bizarre, tandis qu'ici c'est ta femme qui répondra...

— Tu viendras avec moi dans les deux cliniques quand j'y opérerai ?

— Mais non ; mon chéri ! Tu n'as plus besoin de moi maintenant que tu as fait tes preuves... Ma présence serait inutile et même déplacée. Elle s'est expliquée au début, chez Lortet, quand tu n'en étais encore qu'aux balbutiements, mais maintenant tu es un donneur aguerri. La preuve, c'est que tu n'as enregistré que des succès !

— Justement, ces succès m'inquiètent un peu.

— Pourquoi ?

— Ils ont été trop immédiats, presque trop rapides.

— Oh, tu sais, dans cette profession, si on lambine, ça ne va pas !

— Pour obtenir des cliniques le prix que tu voulais, tu as bien été obligée de parler de...

— Tes exploits ? Naturellement !

— Et qu'a dit Lortet ?

— Il a été très correct : il les a confirmés à ses confrères.

— Ça, c'est gentil.

— S'il n'était pas aussi radin, il serait parfait, cet homme ! Entre nous, je crois qu'il est très ennuyé de te perdre...

— Oh, moi ! C'est plutôt toi qu'il regrettera.

— Moi ? Je ne compte plus, Lucien. Des assistantes médicales, on en trouve à la pelle, mais de bons donneurs ! C'est toi qui es devenu la vedette ! Et tout est très bien ainsi. Personnellement je suis ravie : ça prouve que j'ai épousé un grand homme. Et ça ne me déplaît pas de rester désormais dans ton ombre pour m'occuper de toi, pour te remonter le moral s'il venait à flancher, pour inscrire les rendez-vous, pour placer nos économies... À ce propos : j'ai fait un petit calcul qui s'est révélé assez encourageant. Dès que le premier mois de clinique sera échu, nous pourrons changer d'appartement. Après le sixième, il sera complètement installé et même très agréablement meublé. Je viens de parcourir les annonces immobilières du *Figaro* : j'ai déjà repéré deux ou trois bonnes adresses.

— Mais toi, tu ne vas plus rien gagner ?

— Quelle importance puisque tu vas faire rentrer beaucoup d'argent ? C'est normal, ça aussi, mon chéri : n'est-ce pas l'homme qui doit travailler pour subvenir aux besoins de sa famille ? Le travail de

la femme est une chose immorale.

— Ça, tu as raison... Je reviens à la question du rendement de ce que tu appelles « mes exploits ». Qu'est-ce qui se passerait si, une fois que j'opérerai en clinique, celui-ci baissait ?

— Que veux-tu dire ?

— Je me comprends... Cela me paraît assez improbable que je puisse gagner à tous les coups. Pour moi, les quatre premières expériences tiennent du miracle.

— Tout vient de ton admirable constitution, mon amour ! C'est pourquoi je vais m'occuper de toi comme aucune femme ne l'a jamais fait avec son époux. Sais-tu que tu représentes à présent un fameux capital ? Eh bien, un capital, ça se conserve !... Tu as tort aussi de t'inquiéter sur les résultats de tes possibilités. Tu es encore très jeune : vingt-six ans. Les patrons des cliniques ont dit, comme Lortet, que même s'ils n'obtenaient que 50 % de résultats positifs, ce serait déjà très bien. Alors ? Moi, je suis certaine que, sur un long parcours, tu devrais pouvoir arriver – sans trop t'épuiser – à une moyenne de 75 %. Ce qui serait plus qu'honorable.

*

Ces paroles d'Adrienne clôturèrent notre entretien. Aujourd'hui, je suis bien obligé de reconnaître qu'elles ont été prophétiques. Oui, en vingt années de « travail » en clinique, je puis dire, non sans une certaine fierté, que les tests les plus rigoureux – faits par les plus grands spécialistes et par les biologistes les mieux qualifiés – ont prouvé qu'au cours de ma longue carrière de donneur je n'ai pas enregistré plus de 25 % de déchet... N'est-ce pas fantastique ?

Pour obtenir un tel résultat, il m'a fallu – je l'avoue – faire preuve de beaucoup d'obstination, de pas mal d'effacement et d'une certaine maîtrise. Je me suis astreint à mener une existence très régulière partagée entre le *Temple du Meuble* de 8 à 17 heures, la clinique du XVII^e de 18 heures à 18 h 30, celle de Boulogne le samedi, de 11 h 45 à 12 h 15, et la vie de famille du samedi 12 h 30 jusqu'au lundi matin. Et votre vie conjugale ; me dira-t-on, qu'est-ce qu'elle est devenue dans tout ce tourbillon organisé par votre épouse ? Ah, ça ! C'est une tout autre histoire...

Je me souviens très bien qu'après qu'Adrienne m'eut exposé son plan, une nouvelle fois je fus long à m'endormir. Je comprenais que je venais de quitter le stade de l'amateurisme pour devenir un professionnel. J'étais un peu comme ces champions du sport, de la scène, de l'écran ou de la chanson qui ne doivent pas hésiter à se sacrifier pour atteindre la grande forme, la seule qui compte. Ensuite, il ne leur reste plus qu'à écrire leurs souvenirs : ce que je fais en ce moment... Et, comme moi sans doute, ils doivent s'apercevoir, au fur

et à mesure que leur plume court sur le papier, que leur ascension n'a pas toujours été très facile, qu'ils ont connu tour à tour les plus hauts moments d'exaltation et les pires dépressions, que rien n'est facile ni gratuit dans cette chienne de vie et qu'ils ne seraient arrivés à rien si, avant de penser à leur réussite, ils n'avaient pas fait d'abord le don total d'eux-mêmes à leur métier, quel qu'il fût...

LE DON DE SOI

Et il a duré pendant vingt années, « le grand rendement » ! Quand j'y pense aujourd'hui où je savoure enfin dans mon foyer un repos bien gagné, j'en ai presque des nausées. Vingt années de masturbation régulière, six fois par semaine et à heure fixe, selon le planning établi par Adrienne... Certains de mes lecteurs pourraient croire que mon épouse s'est montrée démoniaque. Elle fut simplement précise. Adrienne a su être un véritable horloger de la procréation dirigée. Une fois de plus, c'est elle qui a eu raison.

Grâce à elle, nous avons pu louer d'abord, puis acheter le bel appartement dont nous rêvions, avec deux lignes téléphoniques qui se révélèrent très utiles : il est souvent arrivé que les deux cliniques où je travaillais m'appellent en même temps pour certains « cas d'urgence », dont le plus fréquent était un « ratage » à réparer par une expérience *bis*... Dans cet appartement, nous avons tout le confort dont le Français des temps modernes peut rêver : télévision couleur, machines à laver le linge et la vaisselle, etc.

Tous les ans aussi, nous avons pu changer de voiture en choisissant le dernier modèle et sans faire appel aux organismes de crédit. Dans notre quartier, qui pourrait en dire autant ? L'un des grands principes financiers d'Adrienne est que, pour avoir ce qu'il y a de mieux, il faut payer *cash*. C'est pourquoi elle a toujours exigé que les cliniques me règlent à chaque fois. En procréation, comme dans tout, le crédit est aléatoire.

Grâce à ce planning réglementant mon travail intensif, nous possédons également une charmante résidence secondaire – cet autre rêve des Français – dont nous profitons tous les quatre, nos filles et nous, et qui se trouve à cinquante kilomètres de Paris : la distance idéale. Qu'il fasse beau, qu'il pleuve ou qu'il vente, nous y allons à chaque week-end. Après une semaine passée entre la poussière du *Temple du Meuble* et l'odeur des cliniques, ce bain d'oxygène m'était devenu indispensable. Généralement, nous partions le samedi après le déjeuner – impossible plus tôt à cause de mes deux « séances » du vendredi soir à 18 h 15 dans la clinique élégante et du samedi matin à 11 h 30 dans la clinique pour bourses moyennes. Nous revenions le dimanche après dîner en rapportant presque toujours intactes, mais

rassies, les baguettes de pain que nous placions – comme tous les automobilistes français qui prennent la route – sur la plage arrière de la voiture. Fort heureusement, en plus de ses qualités administratives, Adrienne est le plus fin des cordons-bleus et connaît sur le bout des doigts l'art d'accommoder les restes. Le pain rassis sous l'effet du soleil, à travers une vitre arrière qui tient lieu de lentille, devient, grâce à elle, le plus succulent des « pains perdus ». Ce dessert a toujours fait mon régal. Notre fille aînée, qui ne manque pas d'esprit, a baptisé ces week-ends « la balade du pain perdu ».

Quand on gagne largement sa vie, l'élégance vestimentaire s'en ressent. Mais, si Hélène et Claudine sont coquettes, leur mère l'est beaucoup moins. Combien de fois lui ai-je suggéré, avec prudence, de renouveler sa garde-robe. En vain.

— Tu t'es habitué à m'aimer vêtue comme tu m'as connue, me répondait-elle, c'est-à-dire simplement. Si je modifiais quelque chose, tu pourrais être déçu. Et puis les fourrures, chapeaux excentriques ou chaussures impertinentes ne conviennent pas à mon type de femme ! Il me faut du classique et du sobre pour s'harmoniser avec mon visage et avec mes anglaises auxquelles je suis toujours restée fidèle pour te plaire... Je sais très bien d'ailleurs comment tu me préfères habillée... Avoue-le : en infirmière !

— C'est vrai.

— C'est pourquoi je remets ma blouse blanche et mon voile pour les grandes occasions : pour la nuit de la Saint-Sylvestre, pour ton anniversaire, pour ceux des enfants, pour le 14 juillet... Seulement, je ne peux le faire que dans l'intimité de « nos » demeures. Tu ne me vois tout de même pas, moi, Adrienne Mardoux, l'épouse d'un homme cosu et arrivé, portant cet uniforme pour aller faire mon marché ou conduire la voiture ! On finirait par croire que tu as une santé déplorable ; ce qui te ferait du tort dans le quartier.

Si, sur ce point, ma femme se montrait peu exigeante pour elle-même, il n'en était pas de même à mon égard. Dès que l'état de nos finances commença à se stabiliser grâce à mon labeur de forcené, elle me dit :

— Mon chéri, si tu veux que ta réussite soit complète, il faut que tu sois impeccablement habillé quand tu te rends à l'une ou l'autre des cliniques.

— Mais je suis toujours vêtu très correctement.

— Je le sais, Lucien. Seulement, entre ce qui est « correct » et ce qui est « élégant », il y a une nuance.

— Élégant ! Pour quoi faire ? Pour séduire des clientes que je ne connais pas et que je ne vois jamais ?

— Il ne s'agit pas de séduire qui que ce soit, mais il faut que le personnel de ces cliniques – médecins, assistantes, infirmiers s'il y en

a – puisse répondre aux clientes curieuses de savoir, sinon qui tu es, du moins comment tu es : « L'homme qui vous rend service ? Il est bien de sa personne et surtout très soigné... Il ne porte pas de col roulé, sa chemise est fine, sa cravate de bon ton, le pli de son pantalon impeccable et ses souliers de bon goût... » Tu n'as pas idée de l'importance qu'a ce genre de réponse pour remonter le moral des clientes encore un peu hésitantes... Elles se disent : « Eh bien ! au moins le père de mon futur enfant n'est pas n'importe qui ! » Il faut absolument que – tout en conservant cette modestie qui fait ton charme – tu arrives à susciter, après chacun de tes passages discrets dans les cliniques, une sorte de respect admiratif... C'est pourquoi, moi qui ai cependant le sens inné des économies, je suis décidée à ne pas lésiner pour ton habillement. Enfin, je ne te le cache pas, ça me flatterait assez de me dire : « Non seulement mon Lucien est beau, mais c'est un vrai dandy ! »

— Adrienne chérie, ce qui est merveilleux avec toi, c'est que, plus les années passent, plus je vais de surprise en surprise... Tu viens de me révéler une nouvelle facette de l'immense amour que tu me portes. Tu me veux élégant ! Eh bien, je te promets de le devenir !

— Je vais t'accompagner chez un bon tailleur et dans les magasins pour hommes. Il n'y a que ta femme à savoir ce qui te va...

Enfin, l'un des résultats du planning d'Adrienne auquel elle et moi avons été le plus sensibles fut d'avoir pu assurer à nos filles une éducation comme bien peu de jeunes filles actuelles en ont connu depuis la dernière guerre. Adrienne y tenait particulièrement, et surtout à l'éducation religieuse qui, disait-elle, « permettrait de faire d'elles d'excellentes mères de famille ».

Mais, pour obtenir tout cela, ce fut rude, très rude même...

D'abord – on doit bien s'en douter – il y avait des séances où ça allait tout seul et d'autres infiniment pénibles pour moi.

Les jours fastes, aucun problème : ce n'était plus, comme l'avait prévu Adrienne, qu'une question de métier. Les trois premiers jours de mes débuts en clinique, seul, livré à moi-même face à l'éprouvette, je compris combien la présence vivifiante de mon épouse m'avait été précieuse chez le D^r Lortet, mais, très vite, je finis par m'habituer à cette solitude. L'isolement n'est-il pas nécessaire à la plupart des créateurs ?

Les mauvais jours, il me fallut parfois avoir recours à certains stimulants... Mais que l'on ne se méprenne surtout pas ! Jamais – je le jure sur les têtes de l'imposante postérité à qui j'ai donné la vie – je n'ai fait usage de ces médicaments plus ou moins douteux, ni de ces dragées miraculeuses ayant la réputation de développer la virilité. Il

n'est pas un seul des médecins ayant fait appel à mes services qui ne me les ait formellement déconseillés :

« Pour un homme charpenté au bon endroit comme vous l'êtes, ce serait une véritable aberration ! Pire même : une sorte de suicide sexuel ! Même si vous obteniez un certain résultat sur le moment, tôt ou tard vous finiriez par ne plus pouvoir procréer. Laissez ces adjuvants aux hystériques ou aux impuissants qui ne recherchent que le plaisir. Vous, vous avez la sagesse de ne travailler que pour accumuler un capital qui assurera le bonheur de votre famille. »

Ces médecins étaient dans le vrai : je n'ai jamais éprouvé un réel plaisir à faire mon second métier. Je préférais de beaucoup les jours de récréation, c'est-à-dire les dimanches, passés dans les bras d'Adrienne.

Par « stimulants », j'entends les brochures dites « cochonnes » que mes employeurs n'omettaient jamais de placer à portée de ma main dans les lieux où je « travaillais ». Il est certain qu'une photo suggestive peut être très inspirante, particulièrement celles qui viennent du Danemark, de Suède ou d'Allemagne... Brochures obscènes ? Je ne le crois pas... Plutôt brochures encourageantes. À ce propos, il est indéniable – et aucun donneur professionnel ne me contredira – que les pays nordiques sont les plus forts dans ce genre de publications. Chez eux, il s'agit moins de pornographie que d'une forme de système éducatif. Il y a parfois une pudeur assez émouvante dans ces photographies ou gravures, alors que celles de provenance latine – principalement française et italienne – sont outrées. En tout, il faut de la mesure. Contempler un enchevêtrement trop poussé de sexes, de tétons, de cuisses et de fesses finit par être lassant ! Cela aurait même pu m'ôter le désir de travailler : ce qui eût été grave.

Un autre stimulant, plus discret celui-là et plus raffiné, était d'opérer sur un fond de musique douce. Quand je me sentais le souffle coupé, un petit air, judicieusement choisi par une assistante médicale un peu mélomane, m'aidait... Il y avait toujours des disques prêts à me charmer et ce n'était pas obligatoirement les derniers *tubes* à la mode ! Les valse viennoises, les slows et les tangos – ô souvenir des soirées langoureuses passées avec Adrienne au Cours Malavoine ! – me convenaient assez bien. Certaines sambas aussi... En revanche, je n'ai jamais pu procréer sur un *paso doble* ou sur un *jerk* : ce sont des rythmes trop frénétiques pour ma nature qui est foncièrement douce.

Cette musique salvatrice était diffusée par un haut-parleur caché derrière un assez joli bouquet de fleurs artificielles auxquelles on ne pouvait faire qu'un reproche : celui de ne pas être époussetées assez souvent. Les vraies fleurs se fanent, les fausses se ternissent. Les choses se passaient ainsi dans la clinique élégante, que je me permettrai d'appeler pour faciliter cette lecture et conserver l'anonymat de son

nom : la *clinique A*. Dans l'autre au contraire, la modeste, la *clinique B*, il n'y avait ni haut-parleur, ni fleurs artificielles, ni ambiance. C'est pourquoi je m'y sentais moins à mon aise. Il est vrai que je n'y allais que le samedi matin. Ce jour-là, ayant pu faire la grasse matinée, j'avais besoin de moins de soutien extérieur puisque j'étais reposé.

Dans la *clinique A*, c'était le rêve : on m'installait dans une sorte de boudoir, agréablement meublé et dont les murs étaient tapissés d'estampes japonaises assez évocatrices. Boudoir que l'on appelait « la salle de relaxation ». Oui, pour pouvoir exercer dans les meilleures conditions ce métier de donneur, il faut – bien que je n'aime pas beaucoup cette expression, trop vulgarisée actuellement – être *relaxe*... Le décor était peut-être plus impersonnel que celui du petit salon rouge du D^r Lortet, mais il ne manquait pas d'atmosphère. Et surtout on m'y laissait opérer en toute quiétude. Quand c'était fini, je n'avais qu'à sonner : une exquise infirmière venait chercher l'éprouvette en me gratifiant du plus gracieux des sourires... S'il n'en avait pas été ainsi, jamais je n'aurais pu revenir dans ce lieu cinq fois par semaine.

Quelquefois – mais ce fut assez rare – la cliente n'était pas arrivée ou pas encore installée sur la table gynécologique. La jolie infirmière avait alors la mission de me tenir compagnie. Nous parlions un peu de tout : de littérature, de musique – je me souviens que l'une d'elles avait, comme moi, fait partie d'une chorale – de cinéma aussi. C'était charmant. Nous babillions... Jamais je ne me suis permis de faire la moindre avance à cette jeune femme qui n'était pas toujours la même, car c'est une très grande maison, la *clinique A*. D'ailleurs, toutes avaient été prévenues par leur patron qu'Adrienne avait été, elle aussi, infirmière et qu'elle était la plus jalouse des épouses. Aussi, dans l'ensemble, surent-elles rester à leur stricte place de transporteuses d'éprouvettes. Mais il m'est arrivé de déceler dans leurs regards et dans leur attitude une secrète admiration... dont je me suis bien gardé de parler à Adrienne ! Pourquoi lui faire de la peine puisqu'il ne se passait rien ?

Dans la *clinique B*, je ne voyais jamais d'infirmière, mais un infirmier dont le sans-gêne me révoltait. Après m'avoir apporté l'éprouvette, il restait là, planté devant moi, disant :

— Allez-y ! Ne vous gênez pas ! Moi, votre travail ne me dérange pas !

Ou bien, après être sorti, il revenait brusquement sous prétexte de prendre un instrument chirurgical oublié dans la pièce alors que j'étais en train d'opérer.

— Alors, ça marche ? demandait-il.

De quoi vous couper net l'inspiration ! Ça ne marchait plus du tout ! D'autant que, dans cette maison de second ordre, on ne me

faisait pas travailler dans un boudoir ou dans une salle de relaxation, mais dans le bloc opératoire. Avoir sous les yeux le billard sur lequel des gens venaient d'être opérés, et respirer l'odeur exécrable des anesthésiants, ce n'était guère encourageant ! Au fond, je détestais cette clinique ; si, un jour, je devais passer sur le billard, je me promettais bien que ce ne serait pas sur celui-ci ! Apporter la vie là où d'autres meurent, ce n'est pas facile...

Quand les journaux polissons ne me suffisaient plus et lorsque la musique douce se révélait inopérante, il y avait une troisième façon de me stimuler : me faire entendre, à travers une porte discrètement entrouverte derrière une tenture, la voix de la cliente qui parlait avec le gynécologue dans « le cabinet d'attente » voisin. Le plus souvent cette dame était déjà allongée, détendue et confiante. Elle ne se doutait évidemment pas que je l'écoutais. Et elle posait parfois les questions les plus inattendues :

« – Que pensez-vous, docteur, de la dernière comédie de X ?

» Je vais peu au théâtre...

» C'est regrettable, car dans cette pièce très amusante l'une des héroïnes se trouve à peu près dans ma position...

» – Ce n'est pas possible ?

» – Il faut dire que c'est une femme mal aimée par son époux. Ce qui, heureusement, n'est pas le cas du mien, qui m'adore !

» – Il vous le prouve une fois de plus en acceptant que vous ayez recours à l'insémination artificielle.

» – C'est vrai, docteur. J'ai la chance d'avoir ce qu'on appelle un mari compréhensif.

» – Mais dans cette comédie, chère madame, on ne va tout de même pas jusqu'à montrer le donneur ?

» – Vous ne voudriez pas ! À ce propos, comment est-il *le mien* ?

» – Un homme bien sous tous les rapports.

» – Alors je suis une femme comblée ! Un bon mari et un donneur de qualité... Que peut demander de plus une femme ? »

Dans la comédie comme dans la vie on cachait le donneur. Je restais là, derrière la tenture et devant l'éprouvette, tel un travailleur de force ou un obscur. Mais la voix chaude de la cliente me faisait le plus grand bien. Elle m'excitait, comme des voix de standardistes qui font souvent rêver quand on les entend... J'ai toujours été très sensible au miracle de la voix... Et je parvenais à opérer. Mais, je tiens à le préciser pour la réputation de la clinique – c'était la *clinique A* –, jamais on ne m'y a fait voir une cliente ! Je ne l'ai d'ailleurs pas demandé. Je préférais me contenter de la voix.

Ce procédé, bien sûr, n'a jamais été utilisé dans la *clinique B* puisque la porte, qui était à double battant pour laisser passer les chariots du bloc opératoire, donnait sur un couloir ripoliné. Comment

le gynécologue aurait-il pu s'occuper de la cliente dans un tel lieu de passage ?

J'ai entendu dire enfin que, dans certaines cliniques moins sérieuses, le donneur s'installait dans une pièce pourvue, sur l'un des murs, d'une grande glace transparente. Celle-ci lui permettait d'observer tout ce qui se passait dans la pièce voisine où se trouvaient le médecin et la cliente. En revanche, cette dernière ne pouvait rien voir et ne se doutait pas que ce qu'elle prenait pour une simple glace n'en était pas une. Cet agencement très spécial permettait au donneur de jouer ainsi les voyeurs : ce qui l'inspirait.

N'ayant pas vérifié moi-même de tels fait, je les livre sous toute réserve et je tiens à préciser que jamais je ne me serais prêté à une telle duplicité. Je trouve cela ignoble ! N'est-ce pas la négation même de la règle sacrée de l'insémination artificielle qui est la discrétion à l'égard des deux parties : l'opérant et la fécondée ? Cela rappelle certains « trucs » utilisés dans ces maisons plus ou moins closes que la police tolère mais que la morale réprouve.

Ces divers procédés peuvent aider dans les cas extrêmes, quand le donneur se sent angoissé. Personnellement, je n'y ai eu qu'assez peu recours. Ce qui importait avant tout pour que ma tâche pût être remplie, c'était ce qui se passait en moi, dans mon psychique. Et ça, je crois que personne n'a osé le dire avec une complète sincérité, ni surtout l'écrire ! Pourtant, cette franchise n'est-elle pas nécessaire, si je veux faire comprendre au lecteur les états d'âme très divers que j'ai vécus lorsque j'opérais ?

Au début de « ma » grande période, j'ai d'abord ressenti une impression assez curieuse d'autosatisfaction... Mais oui ! N'étais-je pas en droit d'être fier de moi le jour où j'appris par Adrienne, qui avait rendu visite à son ancien patron pour un examen général de nos deux enfants, que les quatre premières expériences avaient abouti à un triomphe ! La belle amie blonde de l'industriel du Nord avait eu le fils espéré, la vieille demoiselle lesbienne une fille, le couple de bourgeois des jumeaux (un garçon et une fille), la vicomtesse enfin un petit vicomte ! N'était-ce pas un palmarès éblouissant ? Non seulement j'avais procréé, mais j'avais donné à la clientèle exactement ce qu'elle désirait... Je pouvais en être orgueilleux.

Sentiment qui s'atténua assez rapidement quand je me retrouvai en clinique où, le rythme étant plus accéléré, le travail devenait un peu moins précis. Enfin je n'avais plus à mes côtés une Adrienne me conseillant, me guidant, me répétant avec la même obstination que le vieux Caton :

« Fais un fils, Lucien !... Fais un fils ! »

Ou bien :

« Cette fois, il faut une fille, Lucien... Fais une fille ! »

Le soir, bien sûr, je la retrouvais à la maison, mais, connaissant ma pudeur, elle me posait rarement des questions. Et, s'il m'arrivait de lui confier que certaines clientes ou des couples avaient été un peu déçus parce qu'ils avaient eu une fille au lieu d'un garçon, ou le contraire, elle me disait avec cette superbe que j'admire tant :

« Si j'avais été là pour t'inspirer, ils auraient obtenu satisfaction ! Seulement je ne peux pas être partout, maintenant que nos enfants grandissent : à la maison, chez l'agent de change où je surveille nos placements et à côté de l'éprouvette ! »

À la sensation d'autosatisfaction succéda bientôt celle d'une réelle solitude morale. J'avais l'impression qu'Adrienne m'avait un peu abandonné – et pourtant il n'en était rien ! – le jour où elle m'avait laissé, si j'ose dire, voler de mes propres ailes. Une fois de plus, j'étais comme les poètes, les peintres, les musiciens qui sont, contraints de s'isoler pour œuvrer... En plus, la cadence de procréation était devenue telle que je me faisais l'effet d'un robot, d'un homme-machine, d'un fonctionnaire appointé de la masturbation. C'était d'autant plus pénible pour moi qu'au fond j'ai tout de l'indépendant. J'aime dépendre d'Adrienne, mais de personne d'autre et surtout pas de l'horrible infirmier de la *clinique B* !

La tristesse de cette solitude – qui s'est révélée remarquablement bénéfique pour mes efforts méthodiques de repopulation – n'a pu être surmontée que grâce à mon imagination. C'est elle qui m'a sauvé du marasme moral et je crois que nous touchons là à l'un des points les plus importants de cette profession... Il faut absolument que tous ceux qui, après m'avoir lu, sentiront naître en eux la vocation de donneur – ne serait-ce pas pour moi la meilleure des récompenses si cet ouvrage soulevait de tels élans ? – se disent qu'on ne peut pas embrasser cette profession si l'on n'a pas d'imagination !

J'ai tout imaginé, pendant ces vingt années, aux moments où j'opérais. Pour procréer, il faut une sorte de verve, sinon c'est le néant... Et la verve vient de l'imagination.

Pendant les premières semaines de clinique (A ou B), je travaillais un peu comme un automate qui répète mécaniquement les mêmes gestes. Ce serait très vite devenu lassant si je n'avais pas eu recours à mon imagination. Cela, Adrienne l'avait très bien compris. Cette imagination, qui devait être aussi spontanée et aussi fulgurante que l'acte de procréation lui-même, il était indispensable de la stimuler sans cesse, surtout en dehors des heures de travail. C'est pourquoi ma femme sut avoir l'intelligence – je dirai presque l'esprit de finesse – de tapisser notre chambre conjugale, dans notre bel appartement, de reproductions colorées de femmes célèbres capables d'inspirer un

homme. Cela allait de la Joconde et de son sourire – qui, je l'avoue, ne m'a jamais tellement ému – jusqu'aux lèvres de Brigitte Bardot en passant par le nez de Cléopâtre, la nuque de Gabrielle d'Estrées, le cou de la Pompadour, la langueur de M^{me} Récamier, la poitrine d'Hortense Schneider, le décolleté de l'impératrice Eugénie, le galbe de Sarah Bernhardt, les jambes de Mistinguett et l'insolence un peu canaille de Zizi Jeanmaire... Il y avait tout un éventail. Chaque fois que je me couchais, un peu épuisé par mon rendez-vous de 18, heures, je jetais un regard circulaire vers ces dames avant de m'endormir. Cela me revigorait. On objectera que j'aurais pu destiner ce dernier regard à celle qui partageait ma couche, Adrienne. Eh bien, non ! Je ne voulais pas me servir de mon épouse – pour qui je nourrissais des sentiments trop purs et trop profonds – comme inspiratrice de mes exploits à venir... Elle-même, d'ailleurs, n'y tenait pas et me disait :

— Regarde toutes ces beautés, mon chéri ! Emmagasine-les dans ta mémoire pour qu'elles puissent te servir lorsque tu connaîtras, dans ton travail, des moments critiques...

N'est-ce pas là, pour une épouse, faire preuve d'une réelle grandeur d'âme ?

Adrienne n'avait d'ailleurs pas manqué de placer entre deux beautés des portraits de femmes laides. Pour justifier ce choix qui aurait pu paraître étrange, elle m'avait expliqué :

— Dans le genre de métier que tu exerces, tu ne peux pas penser toujours à la beauté ! La laideur aussi peut t'inspirer : une jolie laide surclasse souvent, dans l'imagination, une dame de cœur...

Fort de ce soutien, je suis presque toujours arrivé, le moment venu, à me débrouiller à peu près...

C'est intentionnellement que je viens d'écrire « à peu près », car il arriva que ces visions de femmes ne me servirent pas au moment voulu. Mais le fait d'être devenu rapidement, pour les patrons de cliniques, une vedette dans ma spécialité me permettait de manifester quelques exigences. Si je n'ai pas demandé de nouvelle augmentation, cela sur les conseils d'Adrienne qui a toujours estimé que les vingt mille francs, devenus deux cents d'aujourd'hui, étaient équitables, en revanche, j'ai su faire comprendre à mes employeurs qu'au point de production où j'en étais, je finirais tôt ou tard par agir en être bestial au lieu de rester celui qui, ayant nettement conscience de ce qu'il fait, le fait à la perfection. Il était donc indispensable, quand je ne me sentais pas dans une forme parfaite, que l'on me décrivît – sous le sceau du secret bien entendu, et en cela on pouvait faire confiance à ma discrétion – le genre ou même « le type » de femme pour laquelle j'allais m'exécuter... Jamais, je le jure, on ne me révéla ni les noms ni

les prénoms. On ne me montra pas non plus la moindre photographie. Cela m'aurait d'ailleurs gêné... En voyant un visage ou une silhouette trop précis, je me serais presque sûrement imaginé des choses erronées sur la cliente. Inconsciemment, je l'aurais parée de qualités ou de défauts qu'elle n'avait peut-être pas.

Les descriptions préparatoires se limitèrent exclusivement à des phrases de ce genre dites par le médecin, l'assistante ou l'infirmier :

« Aujourd'hui, il s'agit d'une princesse irakienne ou iranienne qui doit absolument avoir un enfant, sinon elle sera répudiée par son époux. Elle est belle, avec d'admirables yeux noirs. Son teint est mat, sa peau très brune et ses cheveux d'un noir corbeau... Est-ce que cela vous suffit ? »

Ça me suffisait... Je l'imaginai telle une princesse des Mille et Une Nuits... Je me voyais sultan : elle était ma Schéhérazade, allongée à mes pieds pendant que je tirais béatement sur une longue pipe d'opium. Et elle me racontait une merveilleuse histoire qui, à travers les volutes de fumée bleutée, m'emportait bien au-delà des frontières de l'irréel ! Quand je suis dans l'extase, je procrée...

« Cette fois, nous avons pour cliente une femme de la campagne... Une solide fille blonde de Basse-Normandie qui a la peau très rose et dont les joues bien rondettes semblent avoir été frottées avec tous les savons du monde tellement elles brillent ! Une fille naturelle, sans fards, ignorant la coquetterie, s'habillant sur les marchés, solidement plantée et qui est déjà veuve. Son mari s'est tué accidentellement en tombant de son tracteur. Et comme la ferme est importante, elle veut avoir un enfant – un fils de préférence et tout blond, tout rose, tout jouflu comme elle – qui l'aidera plus tard en montant à son tour sur le tracteur... Vous voyez bien le cas ? »

J'étais en Normandie, entouré de vaches aux pis gonflés de lait et qui batifolaient dans l'herbe grasse à l'ombre des pommiers en fleur. Je buvais la bolée de cidre doux, j'écoutais tinter les Cloches de Corneville. Et, dès que j'entendais les cloches, ça marchait...

« Ce soir, monsieur Lucien, nous avons affaire à une gentille vendeuse dont le mari est garçon coiffeur. Un couple parisien très sympathique qui rêve d'avoir un enfant, garçon ou fille peu importe, mais qui ait le type « parigot »... Vous saisissez ? »

Je sus saisir... Je m'imaginai la charmante idylle de ce couple, commençant à la Zola pour aboutir dans une guinguette au bord de la Marne. Elle ne pouvait avoir qu'un nez retroussé, comme la petite blonde qui plaisait tant à Blaise au Cours Malavoine et qui, d'ailleurs, était coiffeuse... Son amoureux, c'était moi... j'étais garçon coiffeur pour dames dans un salon aussi pimpant que modeste : l'un de ces salons de quartier qui font des affaires d'or alors que « les grands », les célèbres, les illustres, ceux dont on parle dans les journaux, sont

écrasés par les charges sociales et par le snobisme. Je me sentais le vrai père de l'enfant à venir qui tiendrait à la fois de Gavroche et d'un Poulbot... Je l'ai fait sans effort, ce bambin.

« Monsieur Lucien, ce matin le cas est un peu différent. (C'était l'infirmier que je détestais qui me disait cela à la *clinique B.*) La cliente est une putain, une vraie, une sincère qui en a assez de la clientèle et des souteneurs. Elle veut reprendre sa liberté de femme et elle prétend que le seul moyen pour elle d'y arriver rapidement est de devenir mère célibataire. C'est pourquoi elle veut un enfant, fait par n'importe qui, mais qui sera à elle seule : un enfant-Capital quoi ! Vous qui êtes si humain, ça devrait vous intéresser ? »

Ça m'intéressa. Je sais que je fus même très brillant ! Ça m'excitait – moi un homme sage – cette idée de féconder une fille de trottoir sans que celle-ci me demandât un centime. Mieux : c'était elle qui payait la clinique... Ce que je vais dire est épouvantable, mais tant pis ! Quand j'ai opéré cette fois-là, je me suis senti la mentalité d'un souteneur. Par l'intermédiaire de l'hôtel – qui était la clinique – j'allais recevoir deux cents francs pour la passe amoureuse...

« Monsieur Lucien, ce soir nous nous trouvons devant une refoulée, trois fois divorcée parce que ses époux successifs l'ont abandonnée, et qui a acquis la certitude de ne pas pouvoir plaire aux hommes. Elle n'est pourtant pas laide. C'est simplement une créature insignifiante que les hommes doivent oublier assez vite après qu'ils l'ont eue dans leur lit. Elle n'est pas méchante, mais un peu bête. Il faut l'aider ! »

Je l'ai aidée. Ce fut pénible.

« Monsieur Lucien, demain ce sera une folle qui ne sait pas qu'elle l'est... Les psychiatres non plus puisqu'ils l'ont laissée en liberté. Elle a un époux qui, lui, l'a compris depuis longtemps car il se désintéresse d'elle physiquement. Depuis six années de mariage, elle ne cesse de lui répéter que, si elle a un enfant, ce sera l'Antéchrist... Alors, comme il ne souhaite pas assister à la fin du Monde, il préfère laisser le travail à un autre. Vous seul pouvez la satisfaire... »

Je le lui ai fait, « son » Antéchrist. Évidemment, je n'ai jamais su la tête qu'il avait ! Je n'y tenais pas d'ailleurs, car j'ai beaucoup souffert au moment crucial. Et, en regardant partir l'éprouvette emportée par l'infirmière, j'ai été pris d'une affreuse crise de conscience : « Si j'avais fait *un monstre* ? » J'étais si pâle en rentrant à la maison qu'Adrienne m'a demandé :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, chéri ?

— Il m'arrive que je me fais horreur et que je me demande si je ne devrais pas être stérilisé.

— Toi ! Mais tu es fou, mon amour !

— C'est « elle » qui l'était... On me l'a dit à la clinique.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Ne crois-tu pas que toutes celles

qui ont recours à tes services ne le sont pas un peu ? Il faut un sérieux grain de folie pour se faire féconder par un homme qu'on ne voit pas et qu'on ne connaîtra jamais !

— C'est toi, Adrienne, qui me dis cela après m'avoir quasiment obligé à faire ce métier ?

— Je te le dis parce que je veux que tu conserves ton magnifique courage.

— Ça ! Il m'en a fallu aujourd'hui...

— Tiens : mange ce steak tartare. Il te ramènera à des idées plus saines... Te stériliser, toi ? Mais ce serait tarir la source miraculeuse qui répand la joie dans les foyers, qui empêche les couples au bord du désespoir de se séparer, qui permet à toutes celles qui étouffent d'être seules de se sentir deux, qui nous permet surtout de mieux vivre ! Vois où nous en sommes maintenant : notre compte en banque est solide, cet appartement nous appartient, notre voiture est la plus belle du quartier, notre résidence secondaire s'embellit de jour en jour, nos filles passent leurs examens sans histoires, nous sommes enviés de tout le monde. On dit partout, autour de nous : « Les Mardoux, c'est quelqu'un ! » Ça ne te flatte pas ? Moi ça me ravit ! Même Blaise, ton meilleur ami, m'a demandé l'autre jour : « Mais comment diable faites-vous, tous les deux, pour tenir un tel standing ? Je sais très bien ce que gagne Lucien au *Temple du Meuble* puisqu'il a les mêmes appointements que moi... Et vous, Adrienne, vous ne travaillez pas... Alors ? »

Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Que tu faisais d'habiles placements et que tu n'étais pas, comme lui, un sauteur dilapidant avec les filles tout ce qu'il gagne...

— Tu ne lui as tout de même pas dit que les femmes me rapportaient ?

— Je ne suis pas allée jusque-là. D'ailleurs, il ne l'aurait pas cru ! Mais j'ai quand même ajouté que je te tenais pour un authentique génie en affaires.

— Il l'a cru ?

— Sans doute puisqu'il m'a répondu : « Si on m'avait dit cela quand Lucien et moi nous n'étions encore que des apprentis ! C'est drôle, quand même, de voir où le génie va se nicher ! »

— Ah, Adrienne ! Si je ne t'avais pas ! Il n'y a que toi à pouvoir me remonter ainsi le moral en quelques minutes... Il est excellent, ce steak tartare.

— Monsieur Lucien, c'est un grand jour pour vous ! (Ça se passait à la *clinique A.*) La cliente qui vous attend est une star !

— Une star ?

— Une authentique ! Peut-être l'une des plus grandes.

— Française ?

— Internationale... Vous ne connaissez qu'elle ! Le monde entier l'adore ! Mais elle est désespérée, elle aussi, en dépit de ses triomphes et de sa fortune : elle n'a pas d'enfant ! Et, à la longue, ça risque d'être catastrophique pour sa carrière. Une actrice sans enfant, pour le grand public familial, c'est un fruit sec. Si ses services de publicité annoncent au contraire qu'elle est enceinte, ça lui apporte un fantastique courant de sympathie. Et, lorsqu'elle accouche, c'est un événement mondial dont le retentissement est beaucoup plus grand qu'un tremblement de terre, malgré les milliers de victimes... Il lui faut maintenant, à cette gloire magnifiée par l'écran, les photos de presse qui la montreront, sur toutes les couvertures de magazines, en train de donner le sein à un enfant... C'est très beau, la maternité d'une star ! Vous ne trouvez pas ; monsieur Lucien ?

— N'en ayant jamais fréquenté, je ne sais pas...

— Mais ce sera quand même pour vous un honneur ?

— Bien caché... Il y a un mari ?

— Il y en a eu cinq ! Tous stériles ! C'est pourquoi elle n'en veut plus ; elle en est aux amants...

— Nombreux ?

— Elle n'arrive même plus à les compter ! Ce qui la ravit. Ça va lui permettre de faire dire dans la presse, quand l'enfant viendra au monde, qu'elle ne sait pas très bien de qui il est... Ça intensifiera encore le mystère fabriqué autour de sa vie ! Et le jour où elle cessera de tourner pour épouser un milliardaire, elle pourra dire en toute simplicité à ses admirateurs éplorés : « Oui, j'ai fait cela : je me suis remariée une sixième fois... Mon devoir n'était-il pas de trouver un père pour mon enfant ? »

— Ce sera une usurpation !

— Nous le savons, monsieur Lucien... Le vrai père, ce sera vous ! Cela ne vous ferait pas plaisir de voir votre enfant en première page de tous les journaux ?

— Encore faudrait-il que je sache qui est la mère.

— Nous ne vous le dirons jamais ! Ce sera beaucoup plus grandiose pour vous... Vous n'aurez qu'à surveiller les journaux dans neuf mois. Chaque fois qu'une star illustre accouchera, vous pourrez vous dire dans le secret de vos pensées : « C'est peut-être le fruit de mon travail. » Quel est l'homme qui pourra en dire autant ?

— Vous avez raison : personne... à part les amants de la star en question.

— Le bonheur d'un créateur, monsieur Lucien, c'est de rester dans le doute... Et maintenant, à vous d'opérer !

J'ai opéré... Je me suis vu tout de suite en jeune premier de l'écran. Non pas l'un de ces jeunes premiers d'aujourd'hui qui semblent ne plaire que parce qu'ils sont laids et font peu soignés. Non, j'étais un concentré de Valentino, d'Errol Flynn et de Robert Taylor. J'avais tout pour moi, quoi ! J'étais beau et téméraire. Je manquais peut-être d'esprit, mais à quoi cela m'aurait-il servi pour le travail que j'entreprenais ? Et, tout en me rapprochant progressivement, mais sûrement, de l'aboutissement procréateur, je la voyais... Elle avait le regard fascinant de Garbo, les bras laiteux de Marylin, la bouche démesurée de Joan Crawford... Formidable comme sensation ! Au moment du baiser final – ce baiser sans lequel, à mon humble avis de spectateur, il n'y a pas de film réussi – j'ai fait l'amour avec la star...

C'est ainsi que j'ai pu toutes me les imaginer, souvent très différentes mais toujours excitantes, chacune à sa manière. Sans cela je ne serais arrivé à rien ! Oui, je puis bien l'avouer aujourd'hui : d'après ce qu'on m'a décrit de ces femmes innombrables qui resteront toujours pour moi des inconnues, je sais que j'ai fécondé tous les genres de clientes : grandes, moyennes, petites, très petites même, fortes, décharnées, boiteuses, belles, laides, gentilles, méchantes, banales... Et toutes, à 25 % près selon mes résultats mathématiques, y ont trouvé leur compte... M. Lucien par-ci, M. Lucien par-là, c'était toujours le même homme auquel elles avaient recours ! Un homme d'apparence plutôt quelconque qui n'était ni beau, ni laid, ni génial, ni complètement idiot, mais qui avait la chance, lorsqu'il rentrait chez lui, d'y trouver son Adrienne qui l'attendait, toujours amoureuse...

« Et le plaisir ? dira-t-on. Avez-vous pris un réel plaisir physique à faire ce travail ? »

Ma réponse sera franche :

— Non !

Comment aurais-je pu en prendre quand l'acte – doublement commandé par ma volonté d'enrichir ma famille et par les mirages créés par mon imagination – n'était plus devenu, à la longue, qu'une habitude ? Je n'étais qu'un exécutant et non pas un participant... C'est là l'immense différence qui existe entre un *donneur* et un *baiseur* ! Le plaisir dans de telles conditions ? Fi !

C'était plutôt devenu chez moi une sorte de devoir. Puisque j'avais accepté d'assumer des responsabilités, il me fallait les tenir. C'est peut-être en cela – et je ne pense pas trop me vanter en l'écrivant – qu'à certains moments, j'ai su me montrer un surhomme dans ma spécialité...

« Et le dégoût ? demandera-t-on encore. Il ne vous est jamais arrivé,

quand vous vous retrouviez le soir chez vous ou au *Temple du Meuble* dans la journée, d'en avoir assez de cette seconde profession ? D'en être même écœuré ? »

Même pas ! Ça aussi, je l'avoue. Mes horaires étaient tellement bien calculés, ma vie était si remplie que je n'avais pas le temps de m'attendrir sur mon propre sort. Je n'étais plus à moi, mais à la société ! Le soir, à la maison, il y avait Adrienne et mes filles qui, elles, ignoraient tout, bien sûr, de ma deuxième activité. Trois femmes qui savaient se pencher avec sollicitude sur ma santé, sur mon confort, sur mon bien-être... Le jour, au *Temple du Meuble*, c'était moi qui me penchais sur des tables, des chaises, des buffets. Alors ? Où aurait pu, pendant ma grande période, se nicher le cafard ou le désespoir ?

Parlons plutôt du bilan... En me conformant strictement au nombre de saillies qui me furent imposées, à raison de six par semaine pendant onze mois de l'année – je déduis le mois de congés payés – cela a donné deux cent quatre-vingt-huit saillies par an. Si on multiplie ce chiffre par vingt années – on remarquera que je ne compte même pas les saillies d'essai pratiquées chez le D^r Lortet et qui donnèrent cependant toutes les quatre des résultats positifs – cela nous fait cinq mille sept cent soixante saillies... En déduisant de ce chiffre les 25 % de résultats négatifs établis par les tests en ce qui me concerne, il nous reste quatre mille trois cent vingt saillies positives... Autrement dit, en vingt années de pratique intensive et méthodique, j'ai réussi à faire quatre mille trois cent vingt enfants... Quelle a été là-dedans la proportion de garçons et de filles ? En fin de compte, elle s'est répartie assez équitablement, avec cependant un léger avantage pour les filles, disons 2 % : ce qui est conforme à l'accroissement mondial, reconnu par les démographes, du nombre des femmes par rapport à celui des hommes. Qu'il me soit arrivé, à plusieurs reprises, de faire un fils pour la femme qui en désirait un, ou l'inverse, cela tient, à mon avis, du miracle. Là, je suis en contradiction formelle avec Adrienne qui n'a jamais cessé de me répéter que, si je le voulais, je pourrais... Et pourtant ! Dieu sait si je me suis concentré – quand on m'avait exprimé le désir de la future mère ou des futurs parents – pour essayer de leur donner satisfaction ! Mais peu importe après tout ! Garçons ou filles, j'ai actuellement dans le monde – pourquoi ne pas espérer qu'ils soient tous vivants et en bonne santé ? – quatre mille trois cent vingt enfants... Ça, c'est l'essentiel ! Quatre mille trois cent vingt enfants qui – qu'on le veuille ou non et même si on le cache – sont demi-frères ou sœurs par le sang. Car je suis leur père ! Un père qui n'a pas pu les reconnaître... Franchement, quel est le père qui peut dire mieux ?

Normalement, étant donné les conditions dans lesquelles le travail était fait, cette multiplication de ma progéniture n'aurait dû m'apporter aucun désagrément. La règle de discrétion n'était-elle pas scrupuleusement observée ? Eh bien, il n'en fut rien, et cela uniquement par la faute des clientes !

Une fois de plus, l'éternel féminin a joué, avec son insatiable besoin de curiosité ! Deux ou trois années après le début de mon travail en grande série, mes employeurs de l'une et l'autre clinique me prévinrent que je devais prendre quelques précautions quand je venais opérer chez eux. En effet, certaines clientes – qui auraient dû cependant s'estimer comblées puisqu'elles avaient eu, grâce à mes bons offices, l'enfant dont elles rêvaient – se déclaraient insatisfaites... Cela commençait presque toujours de la même manière. Ces insatiables revenaient trouver le médecin qui avait fait et réussi sur elles l'insémination :

— Docteur, j'ai du vague à l'âme...

— Que vous arrive-t-il, chère madame ?

— Je ne sais pas... Ou plutôt si : je sais ! Vous devez penser que, maintenant que je suis maman, j'ai tout pour être heureuse. N'ai-je pas en plus un très bon mari puisqu'il a poussé l'amour jusqu'à accepter qu'un inconnu se substitue à lui pour me féconder... C'est là d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je continuerai à aimer mon époux... Malheureusement, il ne me suffit plus !

— Que voulez-vous dire ? Vous continuez cependant à avoir des rapports avec lui ?

— Évidemment. Je n'ai pas le droit de l'en priver, surtout après la compréhension dont il a fait preuve... Seulement voilà : depuis le jour où je me suis sentie enceinte d'un autre, ces rapports conjugaux n'ont plus été les mêmes pour moi, alors que pour mon mari rien n'était changé... Vous me comprenez, docteur ?

— Je crois que je vais y arriver... En somme, vous avez l'impression de ne plus être complètement la femme de votre mari ?

— C'est un peu cela... Mais « impression » n'est pas un mot assez fort : c'est maintenant une certitude. Au début, pendant les mois d'enfantement, je pensais surtout à l'enfant que je portais. Au moment de la naissance, j'étais toute à la joie de l'événement qui changeait complètement ma vie. Certes, j'avais un garçon alors que j'aurais préféré une fille, mais cela n'était pas grave : l'important c'était d'être enfin mère. J'étais, heureuse aussi en constatant à quel point mon mari était lui-même heureux... Ensuite, notre enfant a grandi : il vient d'avoir trois ans, docteur ! Grâce à vos conseils éclairés et à vos soins, il est superbe et ne nous apporte aucun souci. Il a un excellent caractère, il est câlin et docile : c'est un petit ange... Et, chose curieuse, par moments il lui arrive d'avoir une certaine ressemblance

avec mon époux... Est-ce dû au phénomène de mimétisme ? À force de vivre dans un milieu déterminé, sous un même climat et avec des gens que l'on voit tout le temps, finit-on par leur ressembler ? C'est possible... Nombreux sont nos amis qui nous disent : « C'est tout le portrait de son père !... » Un compliment qui me gêne, docteur...

— Vraiment, madame, il n'y a pas de quoi ! Votre mari, si je me souviens bien, est bel homme ?

— Il n'est pas mal, mais enfin il n'est pas le vrai père !

— Où voulez-vous en venir ?

— À ceci... Depuis plus d'une année, déjà, j'ai essayé de me contrôler et de me raisonner en me disant : « C'est stupide, voyons, ce à quoi tu penses ! Tu as un mari, tu as un fils qui porte son nom, tout va bien ! » Malheureusement ça n'a servi à rien ! De mois en mois, de jour en jour même, un désir secret, un besoin caché m'obsède... Je n'en dors plus ! Je n'en vis plus ! Je deviens odieuse avec mon mari qui ne peut pas comprendre ce qui se passe... Notez bien que ce n'est pas par envie de le tromper... Mais il faut, docteur, que je connaisse le père de mon enfant ! Voilà, j'ai tout dit !

— Je vous en prie, madame, calmez-vous... J'ose espérer que vous n'avez pas fait part de ce désir intime à votre époux ?

— Certainement pas ! Vous êtes la seule personne au monde à qui je puis le confier... Aidez-moi, docteur, je vous en supplie ! Je sens que je deviens folle ! Plusieurs fois par jour, et plus particulièrement chaque fois que je regarde mon fils, je me dis : « Comment est son vrai père ? Quel visage a-t-il ? Est-il brun comme lui ou blond ? Est-il grand ? Est-il intelligent ? » Et je me forge dans ma tête mille et un visages de l'homme qui m'a fécondée... C'est terrible, docteur ! Qu'est-ce que je peux faire ?

— Oublier définitivement ce personnage imaginaire pour ne penser qu'à votre mari.

— Ce n'est plus possible ! Je veux voir cet homme...

— Vous ne le connaissez pas ! D'ailleurs, il n'est plus en France.

— C'était un étranger ?

— Je ne peux rien vous dire.

— C'est bon, docteur. Je ne reviendrai plus vous voir, mais sachez que je tiens pour des criminels – et je ne suis pas la seule femme ayant été fécondée dans les mêmes conditions à le penser – ceux qui, tels que vous, jouent les intermédiaires entre deux êtres qui devraient normalement se connaître et cela uniquement pour toucher une grosse somme d'argent !

— Excusez-moi, madame, mais vous devenez insultante. C'est vous qui, avec l'accord écrit de votre mari, m'avez supplié de pratiquer cette insémination. Alors de quoi pouvez-vous vous plaindre ?

— Vous ne comprenez donc pas que je suis amoureuse ? Amoureuse

éperdue de celui avec qui j'ai donné la vie à un enfant et dont je ne connais pas la silhouette ? Puisque vous ne voulez pas m'aider à le retrouver, je le ferai seule, dussé-je aller au bout du monde ! Je me renseignerai, je saurai, je le trouverai...

Des dialogues de ce genre, il y en eut des dizaines entre les médecins et leurs clientes pendant ces vingt années.

On m'invita donc à faire preuve de la plus grande prudence : il fallait éviter d'être repéré par l'une de ces mères hystériques. J'arrivais le plus discrètement possible dans chacune des cliniques, en utilisant le plus souvent la porte de service réservée aux employés. Une fois à l'intérieur, je passais vite, très vite, en longeant les couloirs, aussi bien à l'aller qu'au retour, et en m'efforçant de ne regarder personne. Volontairement je conservais le regard fixe : un regard de donneur qui doit rester anonyme... Souvent, il m'est arrivé, alors que je traversais l'un de ces couloirs, de voir une femme qui attendait, assise sur une banquette avec un enfant de trois ou quatre ans à côté d'elle. En détournant la tête, je me disais :

« C'est peut-être l'un de ceux que j'ai faits ! » C'était une pensée à la fois émouvante et irritante.

Oui, j'ai été ainsi poursuivi, traqué même par des clientes déchaînées. Encore, quand il s'agissait de femmes mariées, ça finissait généralement par s'arranger à la suite d'une conversation avec le médecin : elles revenaient à la raison. Mais ce fut loin d'être aussi facile avec les mères célibataires et tout spécialement avec les ex-vieilles demoiselles du genre de la fameuse Augustine qui avait servi de cobaye pour ma deuxième séance d'essai chez Lortet... Celles-là étaient des furies ! Après avoir proclamé à cor et à cri, avant d'être enceintes, qu'elles haïssaient l'homme avec qui elles se refusaient à avoir le moindre contact direct, elles revenaient quelques années plus tard chez le gynécologue en hurlant :

— Il me faut cet homme qui m'a ensemencée ! Je veux faire l'amour avec lui !

— Mais enfin, mademoiselle, vous avez donc changé d'avis sur les hommes ?

— Oui, docteur ! Je croyais que l'on pouvait vivre sans eux, mais ce n'est pas vrai ! On nous a trompées, nous les solitaires ! Je ne peux plus me passer de ce sexe qui a transformé mon corps. Retrouvez-le, docteur ! Je paierai ce qu'il faudra... Et, quand je serai auprès de lui, je le gâterai, je ferai ses quatre volontés, je serai son esclave, je serai aimante... Il ne pourra pas ne pas m'adorer, lui aussi ! Et nous ferons un deuxième enfant, mais celui-là directement, corps à corps !

L'une de ces démentes vint même un soir troubler l'harmonie de mon paisible foyer... Le médecin de la *clinique B* avait refusé de lui révéler mon identité, mais elle s'entêta, jurant comme toutes les autres

qu'elle me retrouverait !

Je ne sais comment elle s'y est prise : je la soupçonne encore, après tant d'années, d'avoir soudoyé – le mot n'est pas trop fort – cet infirmier pour lequel je n'avais que peu d'estime. Quel qu'ait été le stratagème employé, un soir où – nos fillettes étant déjà couchées dans leur jolie chambre du fond de notre bel appartement – Adrienne et moi étions en train de dîner, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Tu attends quelqu'un ? demandai-je.

— À cette heure-ci ? Personne ! Ce doit être une erreur.

Mais, comme on insistait, je finis par me lever de table pour aller ouvrir. Et je me trouvai devant une mégère déchaînée, une sorte de fantastique apparition à laquelle il m'était difficile de donner un âge.

Après m'avoir longuement fixé en silence, elle cria :

— Toi ! C'est toi ! Enfin je te tiens !

Ce qui suivit ne peut être transcrit. Il faut le revivre. Car ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu quand cette intruse s'est brusquement trouvée en présence d'Adrienne dépasse les limites de l'entendement ! C'est une scène inoubliable : face à la visiteuse, Adrienne se dressant, superbe, et volant au secours de son époux... Mais je m'efface pour laisser parler les faits.

*

— Qu'est-ce que vous faites chez nous ? demanda Adrienne de sa voix sèche, coupante.

— Chez vous ? Il n'y a pas de « chez vous » ! Je viens chercher cet homme qui est le père de mon enfant, c'est seulement quand je l'aurai ramené au bercail qu'il y aura un « chez nous »... Mais ce sera le nôtre, n'est-ce pas, Lucien ?

— Lucien ! Vous osez appeler mon mari par son prénom ?

— Il n'est pas plus votre mari que le mien puisqu'il m'a fait un fils !

— Et à moi deux filles !

— Madame, je vous en prie, risquai-je, ne nous perdons pas dans une telle comptabilité...

— Tais-toi, Lucien !

Elles l'avaient dit toutes les deux en même temps. N'ayant plus le droit d'ouvrir la bouche, il ne me restait qu'à les écouter. Alors, les répliques voltigèrent.

— D'abord qui êtes-vous ?

— Une cliente de Lucien. Et vous ?

— Son épouse légale !

— Légale ! Laissez-moi rire ! Comme si un homme pareil, qui a des milliers d'épouses, éparpillées un peu partout, pouvait avoir une épouse privilégiée ! Ah, ça, ma bonne femme, vous vous croyez peut-être encore au temps des harems ? C'est fini, les favorites sous la V^e !

Toutes les femmes sont égales et encore plus quand leurs enfants sont du même homme ! Lucien n'est pas qu'à vous... C'est « notre » reproducteur ! Et nous avons le droit de nous l'approprier tout autant que vous !

— Qu'est-ce que vous faites de la mairie et de l'église ?

— Rien ! À notre époque ce sont des formalités... La seule chose qui compte, c'est l'Amour !

— L'Amour ?

— Parfaitement ! Vous prétendez être son épouse alors que vous ne l'aimez pas plus que nous !...

— Tu entends ça, Lucien ? Dire que quelqu'un peut t'aimer plus que moi ?

— Oui, Adrienne, j'ai entendu...

— Alors défends ta femme !

Je m'étais déjà interposé entre elles, mais chacune me tirait par un bras en hurlant :

— Viens !... Reste !... Viens ! Reste !...

C'était affreux ! J'étais un écartelé d'amour.

— Vous êtes furieuse parce que j'ai enfin découvert ce repaire où vous cachez Lucien entre ses heures de travail ! Vous n'êtes qu'une horrible femme qui le loue, qui vit des services qu'il nous rend, qui l'exploite... Une vraie maquerelle pour les hommes !

— Moi, une maquerelle ! Lucien, j'étouffe ! La police... Vite !

— C'est ça, Adrienne, je vais appeler la police...

— Non ! Ne fais pas ça, imbécile ! Ça casserait ta carrière !

— Sa carrière ! Monsieur fait sa carrière en engrossant les femmes, moyennant finances ! Mais qu'est-ce que nous avons bien pu faire au ciel, nous les sincères, nous qui aimons les enfants, pour vivre à un siècle pareil ? Et puis ça suffit... Viens Lucien !

— Lucien, reste ici ! Vous n'aurez jamais mon mari, vous m'entendez !

— Son mari ! Ton maquereau, devrais-tu dire.

— Mon Lucien, un maquereau ! Lui si bon, si honnête, tellement fidèle... Honteux ! Honteux ! Tu as entendu ce qu'elle vient de dire de toi ?

— J'ai entendu, chérie...

— Alors réponds ! Tu es un homme, oui ou non ?

— Je suis un homme...

Ce défi lancé par mon Adrienne m'avait électrisé. Je bondis sur la folle et la tirai par les cheveux jusque sur le palier. Et là – oui, je le confesse – je l'envoyai bouler dans l'escalier d'un coup de pied aux fesses ! C'est tout ce qu'elle méritait !

Je l'entendis dévaler les marches en hurlant :

— Les salauds ! C'est une mafia ! Exploiteurs de femmes seules ! Je

me plaindrai au M.L.F. !

Je refermai précipitamment la porte, verrouillai les serrures, mis la chaîne de sûreté... Quand je revins dans la salle à manger, j'y trouvai mon Adrienne exsangue. Elle murmura dans un râle :

— Lucien verse-moi un cognac...

*

Nous n'avons plus jamais entendu parler de cette femme. Mais quelle alerte !

Le lendemain matin, mon épouse me dit :

— Je suis la fautive, mon amour. Jamais je n'aurais dû te laisser aller seul à un travail où tu cours autant de risques. Désormais, je t'accompagnerai en voiture et je t'attendrai devant la porte en faisant le guet.

— Mais tu vas t'ennuyer, chérie ?

— Mais non ! Je sais que maintenant avec toi ça va vite ! Et puis je mettrai la radio... Oh ! Mais c'est que j'y tiens, moi, à mon petit homme !

Chère Adrienne ! Puisque le cours des événements vient de la ramener au premier plan, je me dois maintenant d'expliquer sa position, aussi délicate qu'essentielle, d'épouse de donneur. Car ce n'est pas une mince affaire que d'être cette femme-là ! Je me demande combien d'épouses de donneurs, s'il y en a d'autres qu'elle, sont capables d'aider leur mari comme elle a su le faire.

Quelle a été sa vie à dater du jour où elle, m'a orienté vers le grand rendement ? Si elle avait estimé que sa présence à mes côtés aux moments « psychologiques » ne se justifiait plus, c'est qu'elle avait très bien compris qu'elle serait beaucoup plus utile dans l'administration des fonds. Comme ces sommes n'étaient pas déclarées – la Sécurité sociale n'admettant pas l'exercice légal de ma deuxième profession –, Adrienne a réussi à monter, avec le concours d'un homme d'affaires avisé, une S.A.R.L en Suisse dont le nom résume à lui tout seul mon activité : la S.R.U. ou *Société de Reproduction Universelle*... Elle voulait d'abord appeler cette société *Germe-Export*, mais elle a craint que cela ne choque un peu la pudeur helvétique et que les administrateurs suisses ne s'imaginent qu'il s'agissait d'un organisme destiné à intensifier l'insémination artificielle chez les bovidés. En France – je l'ai déjà dit – nos économies sont toutes converties en emprunt Pinay : ce qui permettra à nos filles d'hériter sans trop de douleurs fiscales du patrimoine créé par leur père.

Aussi je crois le moment venu de répondre aux questions que beaucoup de lecteurs se sont certainement posées qui est Adrienne et

que pensez-vous d'elle, vous, son époux, avec le recul du temps ?

En toute objectivité, je ne pense d'elle que du bien. Pour moi, Adrienne a toujours été une maîtresse femme doublée d'une vraie maîtresse ce qui n'est pas courant. Je la tiens même pour une sainte, puisque, délibérément, elle m'a laissé embrasser une profession qui risquait d'être très dangereuse pour la stabilité de notre union. S'est-elle rendu compte qu'à force de se masturber régulièrement, son mari pouvait prendre certaines habitudes assez déplorables ? À moins qu'avec son intuition elle ne l'ait compris, très vite, dès le départ de ma surprenante aventure ? Dans ce cas, elle n'a pas été seulement une sainte, mais une héroïne... Je connais aussi sa jalousie. Ce sentiment n'a-t-il pas été l'élément moteur ? Ayant pris conscience de ma vitalité de mâle, n'a-t-elle pas préféré me contraindre à remplir, dans le plus strict anonymat, éprouvette sur éprouvette plutôt que de me voir, moi qui ai dix années de moins qu'elle, butiner de femme en femme ? S'il en a été ainsi, son calcul s'est révélé juste : je défie n'importe quel mâle de courir la prétentaine quand il donne administrativement le meilleur de lui-même six fois par semaine à heure fixe » ! Il y a là de quoi vous dégoûter à jamais de l'acte d'amour ! Et pourtant, Adrienne a réussi à m'inspirer au point que j'ai continué à faire l'amour avec elle. Adrienne serait-elle un démon ? C'est possible... Mais le diable n'est-il pas désirable ?

Si nos rapports sexuels, vivifiants, ne sont jamais interrompus le dimanche – seul jour où j'étais exempté de travail en clinique – ce n'est pas seulement parce que je ne pouvais pas me passer de ma femme, mais aussi parce qu'elle m'adorait. Pour elle, j'étais plus qu'un héros : un surhomme doublé d'un bienfaiteur de l'humanité. Et pourquoi pas un genre d'apôtre puisqu'elle était pour moi une sorte de sainte ? J'étais, à ses yeux, le plus beau de tous les hommes, alors que la modestie la plus élémentaire me contraindait à répéter que j'ai toujours eu un physique banal. En comparaison de Blaise par exemple, je n'étais qu'une caricature de mâle.

Si je reparle de Blaise, c'est que, pendant ces vingt années, il a eu l'immense mérite de rester le plus fidèle des amis... Et comme il n'a jamais voulu se marier, il est devenu le vieux garçon qui fait partie de la famille. Combien de fois n'a-t-il pas eu la délicatesse, lorsque nous quitions ensemble le *Temple du Meuble*, de me proposer, alors que je courais vers la *clinique A* :

— Je vais tenir compagnie à ta femme jusqu'à ton retour... Sais-tu qu'elle est très triste quand tu es absent ? Je fais de mon mieux pour la reconforter. Je lui dis : « Il sera là dans une heure ou deux tout au plus... Vous savez bien qu'il travaille comme un damné pour améliorer vos moyens d'existence... Et vous-même, chère Adrienne, vous ne pouvez que reconnaître qu'il y réussit merveilleusement !

Sacré Lucien ! Un as en affaires ! » Mais dis-moi, vieux, qu'est-ce que tu fais exactement entre 17 et 19 heures ?

Cette question, que j'appréhendais tant, je l'ai peut-être entendue dix fois par an. Adrienne aussi l'entendait pendant qu'il lui tenait compagnie... Aussi avions-nous tous les deux très vite accordé nos violons pour faire la même réponse à notre plus cher, notre seul ami. C'était Adrienne qui avait eu l'idée de ma pseudo-profession :

— Lucien ? Il travaille chez un agent de change où il boursicote...

— À cette heure-là ? Mais la Bourse est fermée !

— C'est exact, cher Blaise, seulement ce n'est pas quand la Bourse est ouverte qu'on gagne le plus d'argent... C'est après sa fermeture : on prend des positions pour le lendemain, on suppute, on prévoit dans le calme et pas dans l'agitation autour de la corbeille.

— Il ne pourrait pas s'occuper un peu de mes affaires pour m'apporter quelques bons coups ?

— Mais vous n'avez jamais d'argent, mon pauvre Blaise ! Tout ce que vous gagnez, vous le refilez aux filles ! Ça coûte, la vie de garçon !

Et Blaise me prenait pour un excellent financier.

Cette admiration tenace de mon épouse à mon égard n'était pas sans me laisser quelques inquiétudes... Que se passerait-il si, brusquement – soit pour raison de santé, soit parce que mes employeurs ne voudraient plus de mes services en clinique –, ma deuxième activité cessait ? L'admiration d'Adrienne ne faiblirait-elle pas ? Combien de fois ne m'avait-elle pas dit :

« Toute fortune qui n'augmente pas diminue ! »

Alors ? Si j'arrêtais, mon capital se stabiliserait d'une façon inquiétante.

Mes craintes étaient justifiées. Un soir, je revins à la maison plus désespéré encore qu'à l'époque où je ne parvenais pas à trouver une seconde situation rémunératrice. Adrienne remarqua tout de suite mon angoisse :

— Qu'est-ce qu'il y a, chéri ? Peut-être n'as-tu pas été très brillant tout à l'heure ? Ce sont des choses qui arrivent, tu sais... Tu vas prendre un remontant avant le dîner.

— Ce n'est pas cela. Je crois au contraire que j'ai été très bien : c'était pour une femme du monde...

— Alors ?

— Alors ? C'est fini, Adrienne !

Je m'effondrai en larmes. Aujourd'hui, je sens combien j'ai été ridicule, mais alors je ne pouvais pas me contenir : le chagrin m'étouffait...

— Qu'est-ce qu'il a, mon petit Lucien ? fit-elle, retrouvant la voix câline qui me revigorait... On ne t'a pas fait des misères au moins ?

— Si ! De très grosses misères ! On m'a remercié à la *Clinique A* en

me disant que ce ne serait plus la peine d'y revenir demain...

— Quoi ? Et la *clinique B* ?

— Je ne sais pas encore puisque je n'irai que samedi. Mais j'ai bien peur que ce ne soit pareil. Le patron de la *clinique A* m'a dit qu'il n'avait pris cette décision qu'en plein accord avec celui de la *clinique B*.

— Mais c'est un complot !

— J'en ai bien peur.

— Et sous quel prétexte ?

— Que je suis trop vieux.

— Toi !

— Moi... Il paraît que l'âge limite admis pour un donneur, c'est quarante ans et comme j'en ai quarante-cinq...

— Et pendant ces cinq années supplémentaires, tu n'as donc pas continué à en faire, des enfants, et des beaux ?

— Peut-être pas tous quand même...

— Tu ne peux pas en avoir fait de laids, chéri ! Si cela était, ça se saurait et il y a belle lurette qu'ils t'auraient flanqué à la porte... Les misérables ! Oser faire ça à mon homme qui est en pleine vigueur et au maximum de ses possibilités ! C'est inconcevable ! Il y a du louche là-dessous... Je suis sûre qu'on a sapé ta réputation...

— Je n'ai jamais eu pourtant que d'excellentes notes ! Toujours au-dessus de la moyenne...

— Alors quelqu'un veut prendre ta place.

— C'est vrai : « le nouveau » commence demain.

— Le nouveau ? Ils ont trouvé un autre donneur ?

— Oui.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-cinq ans.

— Ils les prennent au berceau maintenant !

— Souviens-toi : c'est l'âge où tu m'as fait débiter.

— Toi, c'était autre chose ! Tu étais Lucien Mardoux ! D'ailleurs, l'important dans ce métier, ce n'est pas de commencer, mais de tenir ! Et tu l'as fait victorieusement, triomphalement même, sans faire de tam-tam ! Évidemment, tout le monde peut essayer, mais après ? Je serais très curieuse de savoir ce qu'il va donner, ce successeur.

— Du sperme.

— Il y a sperme et sperme ! Le tien, c'est celui d'un créateur de génie... Celui des autres ne pourra être qu'un produit de remplacement ! Oh ! Mais ça ne va pas se passer comme ça ! Demain, c'est moi qui irai à la clinique à ta place et ils verront de quel bois se chauffe M^{me} Adrienne !

— Ça ne servirait à rien : l'autre sera déjà là.

— L'autre ! Je lui dirai deux mots à ce freluquet !

— Qu'est-ce que tu lui diras ?

— Qu'on n'a pas le droit d'ôter à un honnête travailleur le pain de ses vieux jours ! Est-ce qu'ils t'ont payé au moins pour aujourd'hui ?

— Oui.

— Donne-moi ta paye.

Elle prit les billets, les palpa nerveusement.

— C'est effrayant de penser, dit-elle, que c'est peut-être là le dernier apport à l'édifice financier que « nous » avons eu tant de mal à bâtir !

— Oui...

— Tu te souviens de la tirelire où j'avais placé les premiers dix mille ?

— C'était le bon temps... Nous étions pleins d'espoir.

— Rien n'est perdu. Je vais me remettre en campagne. Il n'y a pas que ces deux cliniques misérables...

— La *clinique A* n'était pas mal...

— Vieillot elle aussi. Et puis il arrive toujours un moment où il faut savoir changer d'établissement. À force de travailler pour une même firme, on finit par ne plus y être du tout considéré. Exactement comme au *Temple du Meuble*.

— J'y suis pourtant devenu directeur de la fabrication.

— À trois mille francs par mois ! Ton bâton de maréchal, mon pauvre Lucien !

— Peut-être, mais celui-là je le garderai jusqu'à la soixantaine.

— Je l'espère bien ! Tu ne voudrais tout de même pas leur faire cadeau de ta retraite des cadres ?

— Avec les millions que nous avons déjà mis de côté et que tu as si bien administrés, ça pourra quand même aller.

— Et qu'est-ce que tu fais de tous ceux que tu pourrais encore gagner ? Figure-toi que moi, ta femme, j'ai encore des envies !

— Des envies ?

— Mais oui ! Certes, nous sommes déjà propriétaires de cet appartement, nous possédons notre résidence secondaire à cinquante kilomètres de Paris, mais nous n'avons pas ce dont je rêve, comme tous les Français aujourd'hui : une villa sur la Costa Brava...

— Qu'en ferions-nous ? Quand irions-nous ? Avec tout mon travail !...

— Et au mois d'août ? Nous sommes absolument ridicules aux yeux de certains de nos voisins. Rien que dans cet immeuble il y en a quatre qui sont loin d'avoir notre situation et nos économies, mais qui ont pourtant leur villa en Espagne. Ça manque à notre standing... Eh bien, cette villa, c'est toi, Lucien, qui l'offriras à ta femme avec les gains que tu vas réaliser encore pendant quatre années grâce à ton grand talent... Je veux bien que tu cesses définitivement à cinquante ans, mais pas avant ! Nous sommes d'accord ?

— Je ne demande pas mieux, si c'est possible...

— Dès demain soir, je t'exposerai un nouveau planning.

— Déjà ?

— La vie est courte, chéri. Il faut en profiter ! Tu vois que j'avais raison quand j'ai fait apprendre l'espagnol à nos filles : là-bas, ça leur servira... Qui sait ? Les vacances, les bains de mer, le soleil, ça peut leur procurer un mari.

— Elles ont l'âge...

— Dis-moi : quand le patron de la *clinique A* et toi vous vous êtes quittés tout à l'heure, comment ça s'est passé ?

— Après m'avoir payé, il m'a tendu la main en disant : « Ne faites pas cette figure-là, monsieur Mardoux. Il n'y a rien de triste. Vous devriez, au contraire, être joyeux. Vous allez pouvoir enfin vivre votre vie. »

— L'odieux bonhomme !

— Il a ajouté : « Si je peux me permettre une comparaison que je trouve plutôt flatteuse, vous allez être maintenant comme ces magnifiques étalons qui – après d'admirables saillies ayant permis à leur nombreuse descendance de triompher sur tous les hippodromes – ont droit à terminer leurs jours dans de verts pâturages. »

— Autrement dit, il t'a envoyé paître ! Naturellement, il ne lui est pas venu à l'idée de te délivrer un certificat ?

— Qu'est-ce qu'il aurait pu y mettre ?

— Mais tout, Lucien !... Qu'il te voyait partir avec regret parce que tu avais été pendant vingt ans le plus loyal, le plus sûr, le plus agréable de tous les donneurs. Que seule une limite d'âge stupide l'empêchait de te garder, mais qu'il te recommandait chaudement à d'autres confrères... Lortet, lui, n'avait pas hésité à le faire.

— Je n'avais que vingt-six ans...

— Et le geste ? Il n'a pas eu le petit geste ?

— Quel geste ?

— Celui qui montre que l'on a un peu de peine de voir partir un collaborateur d'une telle envergure... Je ne parle même pas, avec ce margoulin, d'une gratification de départ, mais simplement du verre de champagne qu'on offre à la vedette... Tu ne crois pas qu'il aurait quand même pu te dire : « Je serais ravi de vous avoir un soir à dîner chez moi avec M^{me} Mardoux, votre épouse. » Parce que moi, naturellement, je ne compte pas pour ces épiciers de l'insémination ! Je n'ai jamais compté. Je ne suis rien ! Et pourtant quel travail de fourmi attentive a été le mien pour te maintenir en pleine forme et soutenir ton moral quand tu étais prêt à défaillir...

— Ah, ça ! Je reconnais...

— Il n'a rien fait ! Quel muflé ! Après t'avoir donné ta paye, il t'a liquidé comme on liquide un balayeur ou une fille de salle. C'est

fantastique, l'ingratitude des autres ! Pas étonnant que la médecine en soit là où elle en est aujourd'hui ! Ton renvoi, Lucien, ce n'est pas un complot, c'est pire ! C'est un attentat contre la société qui a encore besoin de tes services et pour moi, ta compagne fidèle qui a tout orchestré, c'est une gifle ! Sers-nous un cognac.

— Tu crois qu'avant le repas ?...

— Tu as raison : je vais préparer des Porto-Flip.

Le lendemain à 17 heures, je quittai comme d'habitude le *Temple du Meuble*. Mais, pour la première fois depuis vingt années, je n'avais pas à me rendre à la clinique. Je n'avais pas non plus très envie de rentrer chez moi : j'avais le pressentiment que ce ne serait pas une soirée gaie. Je flânai donc au hasard des rues, obsédé par la phrase du médecin : « *Vous avez cinq ans de trop...* » Cela voulait dire que ma vitalité sexuelle ne serait pas longue à mourir. Sans être véritablement un vieux, je me rapprochais des inutiles. Malgré les paroles rassurantes d'Adrienne, malgré ses efforts pour me redonner confiance en mes possibilités, je ne me faisais guère d'illusions. On m'avait mis sur la voie de garage : je n'étais plus bon pour le service... Si Adrienne ne parvenait pas à me trouver de nouveaux employeurs, ne serait-ce pas la faillite complète de notre grand amour ? Ne me mépriseraient-elle pas ?... Il y avait de quoi être inquiet.

Le pressentiment était justifié. À peine eussé-je refermé la porte de notre appartement qu'Adrienne me demanda :

— Pourquoi n'es-tu pas rentré tout de suite en sortant du *Temple du Meuble* ?

— J'avais besoin de prendre l'air et de marcher.

— Tu n'as pas été dans un bar avec Blaise, j'espère ?

— Chérie ! Comment peux-tu me poser une question pareille ? Si tu crois que j'ai envie d'aller dans un bar après la douche qui m'est tombée hier sur la tête !

— Et ce n'est pas fini ! Lis ça...

Elle me tendit une lettre, signée par le patron de la *clinique B*. Il m'y était expliqué, en termes très succincts et tout juste courtois, que je n'aurais pas à me présenter samedi prochain à 11 heures, ni les samedis suivants comme je l'avais fait depuis vingt ans. C'était la lettre type de congédiement. Le prétexte de mon âge n'était même pas invoqué.

— Quand je te disais que c'était un complot ! rugit Adrienne. Et le pire, c'est que nous ne pouvons même pas leur réclamer des indemnités de congédiement puisque tu as toujours été payé en

liquide et que tu ne peux pas profiter chez eux de la protection de la Sécurité sociale ! Ils le savent bien, les bougres !

— Oui, mais, en contrepartie, nous n'avons jamais eu à déclarer ce que l'une et l'autre cliniques m'ont versé pendant ces vingt ans. Le bénéfice pour nous a été net, exonéré de tout impôt. C'est grâce à cela que nous sommes riches...

— Riches ! Dis plutôt que nous ne sommes plus dans la gêne. On voit bien que tu n'as aucune idée, mon pauvre Lucien, de ce qu'est la vraie richesse. Mais cela encore ne serait rien si j'avais réussi à te trouver des emplois de remplacement dans d'autres cliniques où même du travail artisanal, chez des gynécologues.

— Ça n'a pas marché ?

— Un désastre ! Dieu sait pourtant si j'en ai fait une tournée ! C'est bien simple : je n'ai pas arrêté depuis ce matin... Je n'ai même pas pris le temps de déjeuner !

— Tu dois mourir de faim ?

— Non. Et toi ?

— Moi non plus.

— Eh bien, nous ne dînerons pas ce soir. Ça fera des économies. Car il va falloir y penser maintenant ! D'ailleurs, c'est normal : qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger... Tu as déjeuné à la cantine du *Temple du Meuble* ?

— Pas de très bon appétit.

— Ça t'a quand même fait un repas : c'est suffisant. À partir de la quarantaine, si l'on n'est pas astreint à une grande dépense physique – ce qui était ton cas hier encore –, il faut savoir se modérer.

— Je prendrais bien quand même un petit whisky.

— Un, mais pas deux ! Sers-toi.

— Et toi, tu n'en veux pas ?

— Non. J'ai trop de soucis... Comme je viens de te le dire, c'est le fiasco total. Je suis cependant allée dans dix cliniques et chez trois gynécologues que je connaissais au temps où je travaillais chez Lortet. Partout, quand j'ai dit ton âge – en trichant d'ailleurs un peu puisque j'ai affirmé que tu venais tout juste d'atteindre la quarantaine – on m'a fait la même réponse : « Trop vieux ! » Tu te rends compte ? Il leur faut des jeunes ! Aujourd'hui, un homme de ton âge n'est plus bon à rien en France ! Il n'a même plus le droit de procréer ! Comment veux-tu, dans ces conditions, que je puisse établir un nouveau planning ?

— Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Nous végéterons comme tant d'autres, en espérant que nos filles feront des mariages riches ! Quant à ma belle villa en Espagne, je peux lui dire adieu !

— Ma pauvre chérie...

— Je n'ai pas besoin de ta pitié ! Je ne suis pas comme toi : j'ai du

ressort, moi ! Je vais me mettre à travailler.

— Comme assistante médicale ?

— Ça, jamais ! Maintenant que j'ai appris à manier des capitaux, je préfère me lancer dans les affaires. L'immobilier ne me déplairait pas...

— Peut-être pourrais-je t'aider ?

— Toi ? Tu n'es bon qu'à faire un donneur ! Et, puisqu'on ne veut plus de toi dans ce métier, tu te contenteras du *Temple du Meuble*.

— Ma vie va devenir épouvantable ! Je vais me faire l'effet d'un désœuvré... Et puis je ne veux pas que tu travailles, Adrienne ! Ne m'as-tu pas dit toi-même que le travail de la femme était immoral et qu'un homme, digne de ce nom, devait être capable d'assurer la subsistance et le bien-être de sa famille ? Laisse-moi réfléchir : je suis sûr de trouver une bonne situation !

— Si ça se passe comme la première fois, tes filles et moi nous pourrions attendre longtemps ! N'oublie pas non plus que tu as vingt ans de plus ! Les gens ne vont pas se bousculer pour t'offrir cette situation de rêve... Tu l'as bien vu : on ne court plus du tout après toi !

— Chérie ! Ne me retourne pas le fer dans la plaie... Je vais dormir. On dit que la nuit porte conseil.

— On dit tant de choses, Lucien ! Bonne nuit quand même.

Une fois de plus, je fis semblant de dormir. Comment aurais-je trouvé le repos alors que j'avais l'esprit à la torture ? Que pouvais-je faire en effet ? Comment dénicher un autre travail aussi rémunérateur ? Car il fallait également qu'il fût exonéré d'impôts si je voulais réaliser des gains appréciables. En plus, comment échapper à l'évidence ? Si, d'ici à un mois au maximum, je ne trouvais rien, je deviendrais aux yeux de ma compagne un déchet, un « pauvre type », un mort-vivant...

Il arrive – quand on se sent crouler et que l'on est au bord de la désespérance – qu'une idée jaillisse brusquement et remette tout en question. Ce fut exactement ce qui se passa pour moi cette nuit-là... Une idée qui me parut lumineuse ! Face au poison, il n'existe qu'un remède : le contrepoison. Quel pouvait être le contrepoison du métier de donneur ? Je n'en voyais qu'un : devenir un baiseur... C'est-à-dire un homme qui abandonne délibérément ses habitudes d'éprouvette pour pénétrer dans la femme en la fécondant sans intermédiaire. Adieu à tous les gynécologues avec leurs seringues !

Désormais j'opérerais sur des femmes en chair, des femmes qui respireraient, qui parleraient, qui soupireraient, qui halèteraient, qui auraient des spasmes, qui gueuleraient pour exprimer leur satisfaction. Ah, j'étais « trop vieux » pour répandre ma semence ! Eh bien, on allait voir ce qu'on allait voir ! Ce serait ma vengeance de mâle de

quarante-cinq ans : répondre du tac au tac à l'affront qu'on venait de me faire en sous-estimant mes possibilités.

Agir ainsi, serait-ce une trahison à l'égard de celle qui partageait ma couche ? Je ne le pensais pas... Bien sûr, si je me mettais à faire l'amour avec beaucoup de femmes, Adrienne deviendrait ce qu'on appelle, dans la nouvelle profession que j'envisageais, « ma régulière ». Et pourquoi pas, puisqu'elle ne se douterait de rien ? Je prendrais soin de respecter les horaires qui lui étaient familiers. J'opérerais les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi de 17 à 19 heures en sortant du *Temple du Meuble*. Je ferais ce qu'on appelle des 5 à 7... Ensuite je rentrerais bien sagement à la maison. Et le samedi matin ? Non. De 11 heures à 12 heures, c'est une très mauvaise heure. D'ailleurs, je n'aimais pas mon travail à la *clinique B*. Ce serait donc le meilleur moyen de l'oublier. Je resterais tranquillement chez moi ou même je retournerais à la chorale : c'était toujours à cette heure-là, le samedi matin, qu'avaient lieu les répétitions... Je pourrais même y emmener mes filles... Pourquoi ne trouveraient-elles pas d'excellents maris dans une chorale ?

Enfin, il faut bien le reconnaître, après vingt-trois années de vie conjugale et vingt années de masturbation intense, la flamme sexuelle commençait à vaciller. Bien sûr, tous les dimanches je ne manquais pas de remplir mes devoirs à l'égard d'Adrienne, mais, sans le montrer, je sentais bien que là aussi ce n'était plus que de la routine. N'était-ce pas prévisible, d'ailleurs ? L'imprésario, le manager de Lucien Mardoux ne l'avait-il pas toujours emporté sur l'épouse ? À se demander même si, pendant ces vingt années, cette femme qui savait tellement bien accumuler les capitaux n'était pas un peu aussi mon souteneur et si elle n'avait pas fini par trouver dans ce rôle ses plus grandes satisfactions. Ne plus lui rapporter d'argent, ne serait-ce pas lui retirer son vrai plaisir, lui ôter sa meilleure raison de vivre ? Je n'en avais pas le droit. Donc, à mon tour de jouer les souteneurs avec les autres femmes – car j'étais bien décidé à ne pas les combler à l'œil ! Je leur prendrais l'argent que je continuerais à rapporter chaque soir à Adrienne. Ainsi j'arriverais à lui payer la belle villa espagnole dont elle rêvait...

Mon tarif ? À chaque femme je demanderais deux cents francs. À quarante-six ans, il est difficile de demander plus... Et n'était-il pas sage de me cantonner dans des prix modérés : seule façon de conserver longtemps ma clientèle ?... Mais où la trouver, cette clientèle ?... Dans une boîte de nuit ou dans un « club » ? D'abord je ne suis pas un homme de la nuit, ensuite Adrienne ne me laisserait pas sortir, enfin les femmes qui fréquentent ce genre d'établissements seraient plutôt pour moi des concurrentes... Dans un dancing, pendant un 5 à 7, au cours d'un slow ou d'un tango ? Il reste très peu de

dancings et, dans les rares qui sont encore ouverts, j'aurais du mal, à mon âge, à rivaliser avec des spécialistes beaucoup plus jeunes de la galanterie organisée... Sur les Grands Boulevards ou les Champs-Élysées ? Les femmes dites « honnêtes » y sont trop pressées pour regarder les hommes : elles sont au volant de leur voiture... Aux Bois de Boulogne ou de Vincennes ? Clientèle sylvestre et de passage qui n'aime que les aventures sans lendemain et qui n'a même pas deux cents francs en poche... Dans le hall d'un palace ? On n'y rencontre plus qu'une clientèle de *charters* dont la devise est : *Tout est compris dans le prix*... Dans un grand restaurant ? À cause d'Adrienne je ne pourrais m'y rendre qu'à la pause de midi, au lieu d'aller à la cantine... Je serais obligé de faire très vite et Blaise risquerait de dire à mon épouse que je négligeais l'ordinaire de la cuisine du *Temple du Meuble*... Où diable trouver alors ces femmes rémunératrices ?

Mon Dieu, que j'étais bête ! Il n'y avait qu'un endroit... Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Dans une clinique, parbleu ! L'une de celles où je venais d'opérer pendant vingt ans et dont je connaissais à fond les lieux... Pas la *clinique B* ! Elle était trop sinistre et la clientèle n'en était pas cossue... Alors que la *clinique A* offrait pour moi l'immense avantage – comme chaque maison de qualité – d'être à peu près déserte les samedis parce que tout le monde, depuis les médecins jusqu'aux clientes en passant par le petit personnel, y partait en week-end. Jamais je n'y avais travaillé le samedi pour la bonne raison que ces dames n'aimaient pas du tout être fécondées artificiellement en fin de semaine. Sans doute, comme moi avec Adrienne, réservaient-elles les week-ends à leur mari ou à leur amant...

Le samedi, il ne devait rester dans cette clinique qu'un vague concierge à l'entrée, une infirmière chargée des soins courants, deux ou trois filles de salle et peut-être une standardiste. M'y introduire par la porte de service, m'y rendre invisible pendant le trajet entre cette porte et le cabinet directorial : un jeu d'enfant !... Une fois dans ce cabinet, aller directement jusqu'à un petit secrétaire métallique – que je connaissais bien et dont la serrure m'avait toujours paru des plus douteuses –, y consulter les fiches de toutes les clientes qui avaient été fécondées grâce à moi : rien de bien sorcier là non plus, surtout pour un spécialiste du meuble... Je ne perdrais pas de temps. Je limiterais mon choix aux fiches des clientes dont les enfants avaient entre trois et quatre ans, c'est-à-dire des femmes encore jeunes qui – comme toutes celles dont j'ai déjà parlé – devaient commencer à ressentir ce « vague à l'âme » précédant les récriminations, pour exploser dans ce désir violent formulé devant le médecin : « Je veux connaître le père de mon enfant ! »

Eh bien, elles allaient le connaître ! Elles m'avaient assez embêté pendant que je travaillais ! Je noterais leurs noms et adresses – j'en

prendrais une bonne centaine –, puis je remettrais tout en place dans le classeur. Je repartirais avec cette discrétion de donneur docile que l'on m'avait toujours imposée. Personne ne se douterait de mon passage.

Ensuite ? J'irais les trouver, ces femelles, une par une... À chacun son tour ! Et elles le verraient enfin, en chair et en os, ce « père » tant désiré ! Je choiserais évidemment un moment où elles seraient seules, sans leur mâle officiel. Bien étonnant que, dans le lot, il n'y en eût pas une bonne trentaine à s'accrocher à moi, en acceptant tout ! Trente, multiplié par deux cents francs, ça fait six mille francs par mois, soit une moyenne d'une femme par jour... Voilà que je me mets à compter, moi aussi, comme Adrienne ! Ce que c'est que d'avoir été à bonne école ! Mais je respecterais la loi du repos dominical, et même du sacro-saint week-end, ainsi que celle du mois de congés payés.

Je ne prendrais donc que cinq fois par semaine les femmes payantes, Adrienne conservant son dimanche. Et je ferais cela pendant quatre années, jusqu'à ma cinquantaine, suivant en cela les conseils de mon épouse. Elle avait raison : je pouvais être encore très comestible pendant quatre ans. Je devais pouvoir conserver mon cheptel de trente femmes en leur donnant satisfaction à chacune – mais alors une pleine satisfaction pour qu'elles s'en souviennent ! – approximativement tous les mois. Un amant, ce n'est pas comme un mari : ça doit savoir se montrer éblouissant, mais se faire rare, alors qu'un époux peut très bien être médiocre puisqu'il est toujours présent.

Si l'on veut se donner la peine de reprendre les chiffres, cinq aventures galantes par semaine à raison de deux cents francs l'aventure, cela nous donne mille francs hebdomadaires. En une année, déduction faite du mois de vacances, nous obtenons quarante-huit mille francs et, en quatre années, cent quatre-vingt-douze mille francs. À ce prix-là, ce n'est pas une villa qu'on peut s'offrir, mais un château d'époque qu'un Grand d'Espagne ne peut plus entretenir.

Le seul point à résoudre encore était de justifier vis-à-vis d'Adrienne mon absence de 5 à 7. Méfiante comme elle l'était, il fallait un alibi plausible... Pourquoi ne pas lui dire, après tout, qu'ayant été odieusement soupçonné de n'avoir plus tout à fait « la voix » suffisante pour procréer, j'avais pris la décision de la tonifier, cette voix, en prenant cinq fois par semaine – après mon travail au *Temple du Meuble* – des leçons de bel canto ? Mon amour de la musique était la seule de mes passions que mon épouse n'avait jamais contrecarrée. Je lui dirais que mon organe avait pris une telle ampleur que j'étais très demandé, et même rémunéré, dans des concerts privés. À chaque fois, comme par le passé, je lui remettrais les deux cents francs... Je la connaissais : la seule vue de nouveaux billets, tombant régulièrement dans ses mains, serait suffisante pour lui faire tout admettre. Comme

elle détestait la musique, aucun risque qu'elle vînt m'écouter !

Je pouvais m'endormir tranquille. Samedi prochain, je me rendrais, vers 11 heures, à la *clinique A*. Ensuite, nanti de mes noms et adresses, je rentrerais déjeuner en famille avant le départ en week-end pour notre résidence secondaire. Là, j'aurais le temps de préparer avec soin ma première tournée de prospection auprès de mes ex-clientes : tournée qui commencerait dès lundi, à 17 heures. Et tout cela ne serait fait, bien sûr, que pour l'amour d'Adrienne...

LE DON DES AUTRES

Quand je rentrai à la maison, le samedi à 12 h 30, Adrienne me demanda :

— D'où viens-tu ? Ça fait trois heures que tu es parti. Tu as donc renoncé à ta grasse matinée ?

— Elle ne m'est plus nécessaire puisque je ne suis pas dans l'obligation de me rendre à la *clinique B*... C'est pourquoi je me suis levé plus tôt : j'avais besoin de prendre l'air.

— Encore ? Si je comprends bien, maintenant qu'on t'a remercié, tu éprouves le besoin de prendre l'air aux heures où, autrefois, tu te rendais à chacune des cliniques.

— Voilà, c'est ça !... Sais-tu que c'est très déprimant d'être mis à la porte ?

Comprenant mon désarroi, elle n'insista pas.

Dans la réalité, ma « promenade » avait été fructueuse. Tout s'était admirablement passé à la *clinique A* : j'avais noté sur un petit carnet une centaine de noms de clientes ainsi que leur adresse et leur numéro de téléphone. J'aurais de quoi m'occuper pendant le week-end... Sans doute fut-ce cette perspective qui me fit siffloter un air à la mode dans la voiture qui nous emmenait à notre résidence champêtre.

— Et tu siffles maintenant ? Il faut croire que tu es moins déprimé que tout à l'heure ! dit Adrienne, qui conduisait.

— C'est l'effet du repas qui était excellent : j'ai beaucoup apprécié ton rôti de veau aux épinards.

Dès que nous fûmes à destination, j'allai – comme je le faisais chaque fois – m'enfermer dans la petite cabane que j'avais aménagée au fond du jardin et qui me servait d'atelier où je bricolais. C'était mon royaume. Ni ma femme ni mes filles ne se seraient permis de venir m'y déranger. Une fois pour toutes, Adrienne avait dit à Hélène et à Claudine :

— C'est le seul moment de la semaine où votre cher papa trouve une vraie détente : laissez-le faire joujou avec son établi et ses outils.

Ce jour-là, je fis joujou avec le petit carnet dont la lecture attentive me laissa très vite perplexe... Tous les noms notés étaient ceux

d'inconnues pour moi : ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas de grands noms. Je fus même surpris de constater à quel point la clientèle de la *clinique A* était huppée. Des noms très célèbres de la Finance voisinaient avec ceux d'épouses ou égéries d'hommes politiques. Il y avait aussi une proportion assez surprenante d'actrices. À se demander si tous leurs partenaires n'étaient pas des homosexuels. Pourquoi des créatures aussi séduisantes et aussi désirables avaient-elles éprouvé le besoin de faire appel aux bons offices d'un donneur ? Mystère...

Pas question de m'adresser à ces femmes très connues. Elles m'enverraient promener. Il était beaucoup plus judicieux de prospecter dans l'élément bourgeois : celui où foisonnaient les insatisfaites. La plus grande difficulté résidait dans le fait qu'il m'était impossible de mettre un visage sous l'un ou l'autre de ces noms puisque je n'avais vu aucune de ces femmes ! En réalité j'en avais aperçu une grâce à la complicité d'Adrienne et à travers la vitre d'un petit café : c'était la toute première, la belle maîtresse blonde de l'industriel du Nord, Malheureusement, son nom ne se trouvait pas sur la liste recopiée à la *clinique A* pour la bonne raison qu'elle avait été inséminée par le D^r Lortet... Cela me donna une nouvelle idée. Pourquoi ne pas rendre une visite discrète à l'ex-patron d'Adrienne et lui demander de me révéler, après vingt et une années, la personnalité de la jeune femme ?... Jeune, c'était peut-être beaucoup dire aujourd'hui ! Elle ne devait plus être très jeune et son fils avait largement atteint sa majorité... Ah, comme le temps coule vite !

Comment décider Lortet à parler ? En lui disant tout simplement que, n'étant plus maintenant un donneur patenté, cela m'amuserait de savoir – oh, simple curiosité – si cette dame vivait toujours, si elle avait réussi à épouser son commanditaire et si son héritier avait été placé à la tête de l'usine. De là à connaître le nom ou l'adresse... Lortet me demanderait sûrement :

« — Pourquoi cherchez-vous ces renseignements ?

» — Parce que je pense que, si j'ai puissamment contribué à modifier du tout au tout l'existence de cette dame, elle aussi m'a porté bonheur. Si cela n'avait pas réussi avec elle, ni avec les trois autres qui ont suivi, je n'aurais pas persisté dans l'exercice de ma nouvelle activité... Je sais très bien, docteur, que le secret médical est aussi absolu que celui de la confession, mais enfin, mettez-vous à ma place : n'ayant eu d'Adrienne que deux filles, j'aimerais connaître le nom de mon premier fils... N'est-ce pas là une légitime ambition pour un père de famille nombreuse ? Et puis, vous avez pu, à l'époque où je travaillais pour vous, juger de ma discrétion. Vous savez bien que jamais cette révélation ne sortira de ce cabinet.

» — Votre épouse connaissait cette cliente ainsi que le nom de son amant. Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé ?

» — Adrienne ? Mais, docteur, c'est un tombeau, mon Adrienne ! Ne m'ayant jamais rien confié au temps où j'opérais, ce n'est certainement pas aujourd'hui qu'elle va commencer !

» — Ça, j'en suis persuadé, monsieur Mardoux. Des assistantes médicales de la classe de votre femme, on n'en fait plus... »

Cette conversation avec le D^r Lortet, je l'avais imaginée dans mon atelier, mais, quand je me présentai le surlendemain au domicile du gynécologue, j'appris par la concierge qu'il avait fermé son cabinet depuis dix-neuf ans et qu'il était parti sans laisser d'adresse. Je fus très déçu et plus qu'émerveillé, une fois de plus, de l'intuition d'Adrienne. Je l'entendais encore me dire, vingt années plus tôt, alors que son patron m'avait refusé de l'augmentation : *« Lortet était le meilleur gynécologue de Paris parce que j'étais son assistante. Mais maintenant que je le quitte, il sera le plus exécration ! Comme je connais sa clientèle – et tout particulièrement celle des postulantes à la maternité artificielle – il ne sera pas long avant d'être contraint de fermer ou de vendre, son cabinet. »* Quel flair elle avait eu ! Si « nous » étions restés chez Lortet, peut-être n'aurions-nous aujourd'hui ni l'appartement parisien, ni notre résidence secondaire, ni nos Pinay, ni notre S.A.R.L. à Genève, ni nos filles très savantes. Il ne « nous » resterait que le *Temple du Meuble*, qui n'était pas à nous...

Lortet disparu, je n'avais plus qu'à rouvrir le petit carnet au hasard, à cocher un nom et à me faire connaître, avec prudence, de l'ancienne cliente, en choisissant de préférence l'une de ces heures de la journée où le mari devait être à son bureau.

Le téléphone me parut plus sûr :

— Allô ! Je suis bien chez M. et M^{me} X ? Monsieur est sorti ? Et madame ? Pourrais-je parler à madame ?

— C'est moi. De la part de qui ?

— Excusez-moi, madame, mais je crains que mon nom ne vous dise pas grand-chose... Vous êtes bien M^{me} Jeanne X et la maman d'un petit garçon de quatre ans ?

— Mais naturellement ! Quelle question ! Que désirez-vous, monsieur ?

— Simplement vous rencontrer pendant quelques instants, là où vous voudrez bien me fixer rendez-vous et à l'heure qui vous conviendra...

— En voilà des manières !

— Je vous en supplie, madame, ne raccrochez pas. J'ai quelque chose de très important à vous dire...

— Eh bien, vous n'avez qu'à le faire par téléphone ! Sachez que je n'ai aucun secret !

— Vraiment ?... C'est vous qui l'aurez voulu... Voilà, madame, je suis le père de votre fils...

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— La stricte vérité. Souvenez-vous, madame... Auriez-vous oublié les conditions qui ont permis à votre enfant de venir au monde ?

Il y eut un silence, puis la voix féminine répondit, beaucoup moins arrogante :

— Que voulez-vous dire ?

— L'insémination artificielle... C'est le vrai père qui vous parle...

— Oh !

Silence encore plus long. La voix, enfin, reprit :

— D'abord je n'en crois rien, et qui vous a permis ?...

— Moi-même, madame. Vous avez tort de ne pas vous fier à ce que je vous dis : je peux vous donner toutes les précisions nécessaires et celles-ci entre autres : cela s'est passé le 23 septembre 19... à 18 h 15 à la clinique Y. C'est le Dr Z qui a servi d'intermédiaire. Vous me croyez maintenant, madame ?

— Mais c'est abominable, monsieur, ce que vous faites là ! C'est du chantage !

— Absolument pas, madame ! J'aimerais seulement connaître la maman de l'enfant dont je suis le père. N'est-ce pas normal ? Vous-même, n'avez-vous jamais été prise de ce même désir ?

Il y eut un troisième silence, mais elle ne raccrocha pas l'appareil. J'insistai avec douceur :

— Je suis loin, madame, d'être un maître chanteur. Je ne vends pas mon silence, car il n'est pas question que je révèle à vos amis ou connaissances une vérité qui, dans votre propre intérêt et surtout dans celui de l'enfant, doit rester ignorée de tous... Je ne suis qu'un pauvre homme qui, après ces quatre années, est hanté par le besoin de vous connaître... Je ne demande même pas à voir l'enfant : c'est vous seule qui m'intéressez... Et moi, je ne vous intrigue pas ?

— Non, monsieur.

— Si je comprends bien, vous ne vous êtes jamais posé la moindre question à mon sujet ?

— Pas la moindre ! Vous avez été payé, n'est-ce pas ? Ça doit vous suffire.

— Non, madame, cela ne me suffit pas ! Je vous répète qu'il n'est pas question d'argent... Il s'agit simplement de nous rencontrer une seule fois dans notre vie pour savoir comment nous sommes faits l'un et l'autre. Ça ne vous tente pas ?

— Cela me répugne ! Vous êtes un personnage aussi malfaisant que malsain. Et qu'est-ce qui me prouve que vous êtes le père ? Vous pouvez très bien n'être qu'un employé de la clinique qui a justement été mis à la porte pour avoir commis des indiscrétions de ce genre !

— Je n'ai rien d'un employé, je suis le plus honnête des pères... Et puis réfléchissez, madame... Si vous consentez à me rencontrer, il y

aura peut-être une autre preuve, flagrante, celle-là : ma ressemblance avec l'enfant...

— Mon fils ressemble à mon mari.

— C'est toujours ce qu'on dit, mais, là, permettez-moi d'en douter.

— Non seulement vous êtes ignoble, mais vous êtes un mufle ! Vous avez de la chance que mon mari ne soit pas là.

— Ce n'est pas de la chance, mais une précaution que j'ai su prendre avant de vous téléphoner. Et, en admettant même qu'il soit là, que pourrait-il dire ? Que c'est faux ?

— Il appellerait immédiatement la clinique et la police. Ce qu'il ne manquera pas de faire en rentrant.

— Que pourraient-elles faire l'une et l'autre ? Rien... Mais rassurez-vous : puisque vous le prenez sur ce ton, madame, je raccroche. Et soyez assurée que je ne vous importunerai plus... Dommage ! J'ai la conviction que nous aurions pu très bien nous entendre.

— Ah, ça ! vous êtes complètement fou ?

— De vous, madame, peut-être... Et sans vous connaître ! Il est vrai que j'ai maintenant le plaisir d'avoir entendu votre voix : elle est charmante... Vous aussi vous n'ignorez plus la mienne... Elle ne vous plaît pas ?... Même s'il en est ainsi, je suis persuadé qu'à l'avenir vous ne pourrez plus l'oublier puisqu'elle est celle de l'authentique père de votre enfant... Je m'en veux de vous avoir dérangée. Per-mettez-moi de vous présenter quand même mes hommages.

J'avais appelé d'une cabine publique. En raccrochant, je ne me sentais pas tellement fier... Ça n'avait pas marché. Elle m'avait pris pour un infâme individu, alors que je n'avais qu'un désir : la satisfaire totalement, moyennant un prix dérisoire qui n'aurait pas été celui d'un chantage, mais la juste rétribution d'un amour fait à la loyale.

Et si ça se passait de la même façon avec toutes celles à qui je téléphonerais ? Ce serait la catastrophe... Si elles, ou leurs époux, se mettaient à avertir la clinique que « le donneur » les avait appelées ? N'y aurait-il pas une enquête qui risquait d'être très dangereuse pour l'honnête homme que j'étais ? Je me demandai à cet instant si j'avais les qualités requises pour faire un bon souteneur... Il ne le semblait pas, Dorénavant, si je récidivais, je ne m'adresserais qu'à des mères célibataires : c'étaient elles qui devaient avoir le plus besoin de moi.

Ce fut à l'une de ces femmes – qui n'était ni demoiselle ni épouse – que je téléphonai :

— Allô, madame Y ?

— C'est moi.

Je replaçai ma petite tirade. J'expliquai que mon nom ne lui dirait rien, mais que j'aimerais la rencontrer dans les plus brefs délais puisqu'elle était la maman d'une petite fille de trois ans et que j'étais le père anonyme de cet enfant... Aussitôt il y eut, au bout du fil, une

explosion de joie :

— Ce n'est pas possible ! Enfin ! Depuis le temps que je cherche à vous connaître ! Vous n'avez pas idée comme ils ont été odieux à la clinique ! Ils n'ont jamais rien voulu me dire sur vous, sauf que vous étiez un homme très bien « sous tous les rapports »... Quand pouvons-nous nous voir ? Pour moi, le plus tôt serait le mieux puisque je suis dans l'attente depuis plus d'une année déjà...

— Voulez-vous cet-après-midi entre 17 et 18 heures ?

— Vous ne pouvez pas un peu plus tôt ?

— Non, parce que je travaille jusqu'à 17 heures.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous raconterai ça... Et vous ?

— Rien ! J'ai une fortune personnelle héritée de mes parents qui sont décédés. J'étais fille unique. C'est d'ailleurs la principale raison qui m'a fait désirer un enfant : je ne voulais plus être seule au monde...

— Avant l'enfant, vous auriez peut-être pu trouver un mari ou, à défaut, un amant ?

— L'homme m'a toujours fait très peur... Le ciel m'a comblée : je rêvais d'avoir une petite fille et j'en ai une grâce à vous ! C'est pourquoi je voudrais vous connaître.

— Vous n'avez plus peur ?

— Moi aussi, je vous dirai cela quand je vous verrai... Où nous retrouvons-nous à 17 heures ?

— Je ne sais pas, moi... Voulez-vous au parc Montsouris ?

— C'est un peu vaste ! Je préférerais un endroit plus intime. Un café pas trop grand, par exemple... Ou une brasserie... Que diriez-vous de *Lipp* ? À cette heure-là, il n'y aura pas trop de monde.

— Où est-ce ?

— Comment ? Vous ne connaissez pas *Lipp* ? Vous n'êtes donc pas parisien ?

Je le suis, mais un Parisien qui ne sort pas souvent...

— Alors rendez-vous chez *Lipp*, boulevard Saint-Germain, à dix mètres de la place Saint-Germain-des-Prés... Comme cela, même si elle ne devait avoir aucune suite, notre entrevue offrira pour vous l'avantage de vous avoir fait découvrir l'un des rares lieux de Paris où l'on se sente chez soi... Un détail : comment serez-vous vêtu ?

— Comme tout le monde... Ah si ! Je porte une cravate bleu marine. Et j'ai une chemise blanche qui est vraiment blanche... J'ai la réputation d'être un homme propre...

— Alors je suis sûre de vous reconnaître !

— Et vous ? Comment serez-vous habillée ?

— Je ne sais pas encore, parce que je veux me faire très belle. Ce sera pour vous une surprise... Vous rendez-vous compte de ce que

c'est pour moi que de faire la connaissance du père de ma fille ? Je vous signale qu'elle s'appelle Emmanuelle...

— Un nom divin. Vous n'allez tout de même pas l'amener avec vous ?

— Pas encore ! Ce sera pour plus tard... Sa nurse la gardera.

— Et vous n'avez aucun homme dans votre vie ?

— Maintenant, j'aurai... vous ?

— Ce que vous venez de dire est charmant... Seulement ayez quand même la gentillesse de vous décrire un peu pour que je ne commette pas d'erreur chez *Lipp*.

— Vous y tenez absolument ? Apprenez donc que, tout en n'étant pas très grande, je crois ne pas manquer d'une certaine allure... Je suis blonde avec un nez légèrement retroussé qui fait l'envie de toutes mes amies.

— Blonde avec un nez retroussé ? Je connais ce type de femme.

— Vous aimez ?

— Pourquoi pas ? Mon meilleur ami, qui s'appelle Blaise, adore ce genre-là.

— Alors vous lui ferez de la concurrence ! Vous ne tenez quand même pas à me présenter déjà à lui ?

— Oh non... C'est un terrible coureur ! Si nous nous entendons, je vous garderai pour moi tout seul.

— Seriez-vous jaloux ?

— Qui sait ?

— Votre prénom... Je ne vous demande pas votre nom, mais seulement votre prénom ?

— Adolphe...

— Ah ?

— Ça n'a pas l'air de vous enthousiasmer ?

— C'est-à-dire qu'il faut s'y habituer...

— Et le vôtre ?

— Hortense...

— C'est vrai ?

— Aussi vrai que le vôtre... À tout à l'heure !

Cette fois, l'affaire paraissait mieux embarquée. Elle n'avait pas d'homme, elle bouillait de faire ma connaissance, elle avait de l'argent puisqu'elle employait une nurse pour sa fille, elle avait le nez en trompette... Cette conversation téléphonique effaçait la mauvaise impression que m'avait laissée la précédente. Finalement, mon plan de bataille n'était peut-être pas tellement mauvais...

À 17 h 15, j'arrivai chez *Lipp*. Ayant constaté que ma future conquête n'était pas encore là, je m'installai à gauche de la porte-

tambour. C'était le meilleur poste d'observation pour examiner tous ceux qui pénétreraient dans l'établissement. Je commandai un demi : il faut savoir faire quelques dépenses si l'on veut avoir une certaine allure. Je ne la regrettai pas, d'ailleurs : jamais je n'ai bu une bière plus exquise. Je le dis pour les gens qui, – comme moi, n'auraient jamais été chez *Lipp*...

17 h 30... 17 h 45, personne ! Un tel retard prouvait, en tout cas, qu'elle était femme... J'avoue qu'une pareille attente ne manquait pas de piquant pour moi qui avais toujours été attendu par des clientes en position inconfortable dans les cliniques... Et si elle m'avait posé un lapin, cette Hortense. Ce serait le comble !

À 17 h 48, je vis tourbillonner la porte-tambour sous l'effet d'une force impétueuse. Tourbillon d'où sorti une créature dont la seule vision me glaça d'épouvante... Non ! Impossible que ce fût elle, ou alors c'était la preuve irréfutable qu'une femme est incapable de se connaître elle-même ! Et pourtant... Il y avait, sous une blondeur décolorée, le nez retroussé... Tellement retroussé qu'il n'en était plus impertinent mais ridicule : un nez dans lequel il pouvait pleuvoir... Jeune ? Âgée ? Elle avait une telle couche de fond de teint sur le visage que c'était impossible à dire... Mettons : entre deux âges... La bouche, déjà démesurée, était encore agrandie par les méfaits du bâton de rouge, qui d'ailleurs n'était pas rouge mais d'une couleur ecclésiastique : violet... La taille ? Ah ça ! Si c'était elle, cette Hortense n'avait pas menti : en comptant les talons compensés, elle ne devait pas dépasser un mètre cinquante-cinq... Mais ce qu'elle avait complètement omis de décrire au téléphone, c'était son énormité ! Petite et grosse... Quant à l'habillement ! un tailleur vert pomme où on la sentait boudinée à en éclater. Les jambes : courtaudes et arquées comme le tunnel du mont Blanc. Les bras ? Ceux d'un catcheur... Les mains : des battoirs...

Après le premier effet de stupeur, son entrée avait soulevé un murmure de réprobation de la part des vieux habitués de l'établissement, Monstrueuse comme elle l'était, je ne pouvais pas croire que ce fût elle. Blotti dans mon coin, je restai pétrifié. Dire que je n'avais même pas la chance d'avoir un journal. J'aurais pu me dissimuler derrière ou, au moins, cacher ma cravate bleu marine et ma chemise blanche.

Elle traversa d'abord la salle, telle une tornade, dévisageant chaque occupant des tables, puis elle fit demi-tour et revint vers moi. Elle fonça. Je me sentis perdu,...

— Monsieur Adolphe ? Je suis ravie de vous connaître !

Avant même que j'aie eu le temps de me lever dans un geste de pure politesse, elle s'était déjà assise à ma gauche, sur la banquette.

— Vous êtes exactement comme je vous imaginai ! dit-elle.

Alors elle ne cessa plus de parler, de cette voix horripilante qu'ont toutes les femmes bavardes.

— On a dû souvent vous dire que vous êtes plutôt bel homme ? Si, si ! Et je m'y connais ! Ce n'est pas parce que je ne touche pas aux hommes que je ne les jauge pas ! J'aime beaucoup votre regard : il a la limpidité de la timidité... J'ai d'ailleurs très bien compris, au bout du fil, que vous étiez un timide... Votre voix m'a charmée : elle est tendre... Et moi, comment me trouvez-vous ?

— Mais...

— Oui, je sais ! Au premier abord je surprends toujours, mais après, vous verrez : on s'y fait ! Toutes mes amies me le disent... Ah ! j'ai une petite surprise pour vous.

Encore une surprise ? Celle de son apparition était déjà tellement colossale que je me demandais comment elle pourrait la surclasser !

Elle fouilla dans son sac, en crocodile vert pomme lui aussi, et en exhiba une photographie :

— Voici notre fille, Emmanuelle. N'est-elle pas ravissante avec ses petites bouclettes brunes ?

Elle se lança dans des comparaisons entre la photo et moi :

— Savez-vous qu'elle vous ressemble ?

— Vous trouvez ?

— C'est frappant ! Ce sont vos yeux, vos cheveux noirs.

— Je n'en ai plus beaucoup.

— Ça ne fait rien ! Je les imagine. J'adore les fronts dégarnis ! Ils expriment l'intelligence... J'étais certaine que cela vous ferait plaisir de voir votre enfant. La prochaine fois que nous nous verrons, je vous la présenterai. Comme ça, toute la famille sera réunie ! N'est-ce pas émouvant après neuf mois et trois années ?... Moi aussi, j'ai envie de bière ! Garçon, un « sérieux ».

— Un « sérieux » ?

— Oui, c'est la ration double. J'adore la bière ! Êtes-vous gourmand, monsieur Adolphe ?

— Pas tellement.

— Il faudra l'être ! C'est une qualité chez un homme. Je vous rendrai gourmand ! Quand vous viendrez chez moi, je vous mijoterai de ces plats ! Ma spécialité est le bœuf miroton. C'est bien simple : quand je le prépare, tout mon immeuble le sait. Et mes voisins me disent, envieux : « Oh, mademoiselle Hortense » ça doit être rudement bon ce que vous allez manger ! »

Dès qu'elle avait ouvert la bouche, je m'étais rendu compte qu'elle puait l'oignon.

Après s'être ruée sur son « sérieux », elle continua la bouche cerclée de mousse :

— Ah ! Que ça fait du bien ! Maintenant je me sens mieux. C'est

vrai : j'étais très émue en arrivant. Je me disais : « Comment va-t-il être ? Est-ce un pignouf ou un charmeur ? » Vous avez gagné, monsieur Adolphe ! Qu'est-ce que nous faisons ?

— Comment cela ?

— Eh bien, oui : nous restons ici ou nous partons ?

— Je... Je ne sais pas...

— Voulez-vous que nous allions chez vous ?

— Oh ! Chez moi, c'est très modeste...

— Ça ne fait rien ! J'aime la simplicité. Qu'est-ce que vous faites exactement dans l'existence ?

— Je suis... ingénieur.

— Tant mieux ! J'adore les savants !

— Un très petit ingénieur... appointé...

— C'est déjà très bien et puis, je peux vous le confier puisque vous êtes le papa d'Emmanuelle, j'ai assez d'argent pour deux ! Préférez-vous que nous allions chez moi ?

C'était sûr : elle cherchait à précipiter les choses... Mais moi, j'étais beaucoup moins enthousiaste :

— C'est-à-dire qu'il est déjà tard et que, ce soir, j'ai promis d'aller à un dîner...

— Je comprends très bien : les obligations mondaines... Alors ce sera pour demain ?

— C'est cela : pour demain.

— À quelle heure ?

— Peut-être pourrai-je vous téléphoner, comme aujourd'hui, vers midi ?

— Parfait ! Nous prendrons rendez-vous pour 19 heures... Pas plus tard, parce que je voudrais vous présenter la petite avant que sa nurse ne l'ait couchée... Ensuite nous ferons la dînette en tête à tête et aux chandelles... Ça vous plaît ?

— Ce sera fastueux !

— Qu'est-ce que je vais vous préparer comme menu ? Voyons... Et puis non ! Vous ne le saurez pas ! Ce sera une nouvelle surprise...

J'avais hélé le garçon pour payer le demi et le « sérieux ». J'avais hâte de partir. Mais, au moment où nous allions nous lever, elle parla encore :

— Il y a une petite chose qui m'intrigue. Comment avez-vous réussi à me trouver ? Ce n'est tout de même pas à la clinique qu'ils vous ont donné mon numéro de téléphone ? Quand j'ai demandé le vôtre, ou votre adresse, il y a plusieurs mois de cela, ils n'ont rien voulu savoir...

— La clinique ne m'a rien révélé : elle est beaucoup trop discrète ! Disons que je me suis fié à mon flair.

— C'est merveilleux ! Comment avez-vous fait ?

— Je vous raconterai ça demain pendant notre dînette.

— Ce sera passionnant ! Non seulement vous avez du charme, mais vous êtes aussi une sorte de fakir ! C'est fantastique !

Elle se leva enfin. Et nous tourbillonnâmes ensemble dans la portetambour.

Devant la brasserie, sur le trottoir, elle me prit les mains dans ses deux battoirs et dit en me serrant les doigts, jusqu'à les faire craquer :

— C'est fou ce que je suis heureuse ! J'ai enfin « mon » homme et c'est un vrai ! Adolphe, j'ai envie de vous embrasser.

— Ici, dans la rue ?

— Vous avez raison : ça ne se fait pas. Et puis il faut bien que nous gardions quelque chose pour demain ! Voulez-vous que je vous ramène chez vous ? Ma voiture est là, dans le parking.

— Non. Vous êtes trop aimable.

— J'ai une très jolie voiture : la nouvelle *Porsche*.

— Hé, hé ! C'est un bolide !

— J'adore la vitesse.

— J'ai compris que vous aimiez aller très vite.

— Il le faut, Adolphe ! Nous sommes en 1973. Ce goût-là aussi, je vous le donnerai... À demain ?

— À demain...

Elle s'engouffra dans l'escalier conduisant au parking après avoir esquissé, de son battoir droit, le geste tendre du baiser...

Resté seul sur le boulevard, je me sentis plus épuisé qu'après une semaine de saillies ! Revoir une créature pareille était au-dessus de mes forces. Je ne lui téléphonerais pas et, comme elle ne connaissait ni mon nom, ni mon adresse, ni mon téléphone, je pouvais heureusement tirer un trait sur cette idylle. Ouf ! C'était bien ma chance : au moment où j'en trouvais une qui était prête à tout, moi je n'étais prêt à rien ! Je ne toucherais pas encore mes deux cents francs !

Cette Hortense, vraie ou fausse, était effrayante. Je pus mesurer l'abîme qui séparait la profession de donneur de celle de baiseur. Devant l'éprouvette, l'imagination pouvait tout sauver alors qu'en présence de la partenaire, impossible de s'exécuter si elle ne vous inspirait pas ! Je commençais à regretter mon beau métier...

Entre les menaces de la première et les avances de la seconde, je trouvais que ma première journée de prospection avait été suffisamment remplie. Je n'avais plus qu'à rentrer à la maison auprès d'Adrienne. Mais, chose curieuse, je n'étais pas complètement découragé. Je consulterais à nouveau ma liste. Ce serait bien le diable si je ne trouvais pas dans le lot une cliente, ou même plusieurs, qui

représenteraient pour moi ce que je considérais comme « le juste milieu », c'est-à-dire des femmes qui ne seraient ni trop fidèles à leurs époux ni des hystériques tardives cherchant à mettre les bouchées doubles pour rattraper les années qu'elles avaient perdues en négligeant les charmes de l'homme. Dans toute « entreprise » – et je reprends là un mot cher à mon épouse – il faut savoir éliminer ce qui paralyse le rendement. Mes futures commanditaires devraient avoir certaines qualités : la beauté ou, à son défaut, le charme... la richesse ou, tout au moins, le bien-être... la sensualité ou, à la rigueur, le désir de connaître d'autres hommes que le leur... Et, par dessus tout, le besoin irraisonné de faire réellement l'amour avec celui qui avait réussi à les mettre enceintes grâce au miracle de l'insémination !

Aussi incroyable que cela puisse paraître, cette femme idéale, je la trouvai dès le lendemain... Une fois de plus, j'avais parcouru mon petit carnet et j'y avais repéré le nom, l'adresse et le numéro de téléphone d'une cliente dont le prénom seul faisait déjà rêver au soleil de minuit : *Ingaline*... Le nom patronymique avait, lui aussi, une résonance nordique, mais la discrétion m'interdit de le révéler. Le tout me fascina à un tel point que je formai – à 12 h 30, moment de la pause-déjeuner – le numéro sur le cadran de la même cabine publique, située à proximité du *Temple du Meuble*. Ce fut une voix gutturale et languissante qui répondit :

— J'écoute...

— Madame *Ingaline V*... ?

— C'est moi. Que désirez-vous ?

— Vous voir, madame. Et le plus tôt possible !

— Qui êtes-vous ?

— L'un de vos plus fervents admirateurs.

— Vous me connaissez donc ?

— Je vous imagine, ce qui est beaucoup mieux. Et cela depuis cinq années déjà ! Vous avez bien une ravissante petite fille âgée de quatre ans et quatre-vingt-dix jours ?

— C'est exact. Quelle précision !

— Je vous ai imaginée neuf mois avant sa naissance.

— C'est incroyable ! Vous m'intriguez... Monsieur comment ?

À une *Ingaline* je ne pouvais pas répondre que je me prénommais Adolphe, ça ne pouvait pas s'accorder. Il fallait trouver un prénom beaucoup plus poétique qui s'harmonisât comme un Pelléas avec une Mélisande... Je ne sais si le nom de Pelléas m'inspira, mais, pressé par les circonstances, je répondis :

— Ménélas... Je suis M. Ménélas.

— Vous êtes grec ?

D'origine lointaine...

— J'adore la Grèce ! Alors, comme ça, vous m'imaginez depuis

longtemps sans m'avoir vue... Pourquoi ?

— Parce que vous êtes belle, madame ! Quand on a une voix telle que la vôtre, on ne peut qu'être une splendeur !

— Vous ne manquez pas de toupet, mais je dois dire que vous m'amusez... Et ils sont très rares, les hommes qui m'amusent ! Je ne vois que des gens très ennuyeux...

— Hélas ! N'est-ce pas le revers de la beauté qui attire automatiquement les flatteurs.

— De mieux en mieux ! Savez-vous que vous êtes drôle, du moins au téléphone.

— Toutes mes conquêtes m'ont dit que je l'étais encore plus dans la réalité.

— Vos conquêtes ? Il y en a eu beaucoup ?

— Quelques milliers, madame.

— Simplement ? Auriez-vous de l'esprit ?

— Chaque fois que je suis amoureux...

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— L'amour, madame.

— Et à part cela ?

— Encore l'amour... Toujours l'amour !

— Êtes-vous beau, au moins ?

— Beau ?

J'avais répété le mot parce qu'il m'embarrassait... Mais, après tout, il y a des miracles : pourquoi ne me trouverait-elle pas beau ? J'avais bien plu à Adrienne dès qu'elle m'avait vu ! Et la beauté chez un homme n'est-elle pas très relative ? Ne prend-elle pas tous les visages et toutes les formes ? Certains hommes plaisent parce qu'ils portent des lunettes, ou qu'ils sont chauves. Ce qui était mon double cas.

— Si je vous ai fait un peu attendre, madame, avant de répondre à une question aussi délicate, c'est uniquement par modestie. Un homme vraiment beau n'a pas besoin de le dire : ça se voit tout de suite...

— Sincèrement, vous voulez me voir ?

— J'en meurs d'envie, madame !

— Alors, venez.

— Maintenant ?

— Je vous attends.

— Mais il est 12 h 15.

— Pour moi c'est la meilleure des heures : je viens de me réveiller... Vous avez mon adresse ?

— Avenue Foch...

— Mes félicitations ! Vous êtes bien renseigné... Deuxième étage à droite en sortant de l'ascenseur... À tout de suite !

Cette fois, ça s'annonçait bien. Il était vrai que j'avais pris les

choses tout à fait autrement au bout du fil. Ce serait une opération de charme... *Ingaline* ! Je sautai dans un taxi.

L'immeuble était impressionnant de somptuosité ; le hall d'entrée et l'escalier revêtu de marbre auraient fait rêver Adrienne. Dès que j'eus sonné au deuxième étage, une femme de chambre stylée – qui n'avait rien d'une Espagnole – vint m'ouvrir. Le vestibule avait des dimensions de cathédrale. Me précédant, la soubrette me fit traverser un immense salon avant de m'introduire dans un exquis boudoir auprès duquel celui du D^r Lortet ou la salle de relaxation de la *clinique A* faisaient figure de pièces de débarras. Après que la domestique se fut retirée sans dire un mot et surtout sans m'avoir adressé le moindre sourire – ce qui était la preuve de la qualité du service – je pus détailler le mobilier Louis XVI qui était d'une qualité exceptionnelle. Du vrai Louis XVI, pas du fabriqué au *Temple du Meuble* ! Les tableaux étaient sûrement des œuvres de maîtres, mais, comme je ne suis pas très calé sur ce qui est authentique, je me contentai de les admirer avec conviction. Il y avait des fleurs un peu partout – des vraies elles aussi – disposées en merveilleux bouquets répandus dans des vases qui, s'ils n'étaient pas de Chine, auraient mérité de l'être. Et un parfum très subtil, mais pénétrant – un parfum qui montait à la tête – flottait dans la pièce. Ça sentait la présence d'une femme, d'une vraie...

Je m'étais assis avec respect sur le bord de l'un des fauteuils Louis XVI par crainte de l'abîmer. C'était d'ailleurs un crime de laisser n'importe quel visiteur – n'en étais-je pas un ? – poser son postérieur anonyme sur de pareilles merveilles... Tout ce luxe, tout ce raffinement, le silence même impressionnaient. Je ne me sentais pas très à l'aise. Ce qui n'empêchait pas ma pensée de galoper. Ah ! me disais-je, si les patrons des cliniques avaient eu l'intelligence de m'environner d'un décor pareil, je me serais certainement montré plus brillant encore !

Quand même, ma situation était insensée : ainsi, il avait suffi d'un appel téléphonique de ma part, lancé au hasard d'une cabine pour prolétaires, pour que je me trouve en pareil lieu !... Comment était cette *Ingaline*, mère célibataire comme tant d'autres ? Tout ce que je savais d'elle était qu'elle avait été fécondée mille sept cent trente-cinq jours plus tôt à la *clinique A* et que, deux cent soixante-dix jours plus tard, était née sa fille. Le reste était du domaine de l'hypothèse : le plus incertain de tous. Était-elle grande, petite, moyenne ? blonde, rousse ou brune ? enjôleuse, moqueuse, tyrannique ? coléreuse, méchante ; tendre ?... J'opinais plutôt pour la douceur... Car sa voix, à l'accent étranger, était attirante. Je n'avais pas menti quand je le lui avais dit au téléphone. Les paumes de mes mains commençaient à devenir moites... Est-ce que je plaindrais ?...

Elle apparut enfin. Je me levai et resté cloué sur place : c'était une splendeur ! Je n'ai pas souvenance – je l'affirme encore aujourd'hui – d'avoir jamais vu une femme aussi belle. La première, celle qui m'avait ébloui le jour de mes débuts chez Lortet, n'était rien en comparaison. Cette *Ingaline* portait sur elle toute la finesse et toute la délicatesse du monde ! J'étais ébloui... Et ce déshabillé rose, transparent, qui laissait deviner la perfection de ses formes, jamais je ne pourrais l'oublier.

Elle était blonde, mais d'une blondeur vénitienne qui n'avait rien d'agressif, une blondeur de bon ton ! Les yeux bleus – d'un bleu très léger rappelant les ciels d'Île-de-France – étaient en forme d'amande. L'arête du nez, rectiligne, avait la pureté de la statuaire antique... Une statue ? Non. Une statue, c'est froid, alors que cette femme rayonnait de chaleur et de vie... Les mains aux doigts menus et fins, les pieds, emprisonnés dans des mules roses, étaient racés... Elle n'était ni trop grande ni trop petite : la taille de rêve !

Pendant un long moment, elle me regarda avec surprise, puis elle demanda avec cette voix qui m'avait déjà séduit :

— Vous êtes M. Ménélas ?

— Je suis M. Méléneas.

— Ce nom ne vous va pas... Asseyez-vous, je vous en prie.

J'obéis, mais elle resta debout, me dominant et continuant à me dévisager.

— Ça vous arrive souvent de monter ces petites plaisanteries ? reprit-elle enfin, de sa voix languissante.

— Quelle plaisanterie, madame ?

— Vous faire recevoir ainsi par des dames ?

— Mais, madame... J'ai une excellente raison pour cela en ce qui vous concerne...

— Je sais : vous m'avez déjà imaginée... Vous êtes déçu ?

— Pas le moins du monde !

— Alors vous êtes ravi ! Vous avez plutôt l'impression d'être comblé, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Eh bien, pas moi !

— Comment, madame ?

— Vous vous moquez du monde ?

— Jamais je ne me permettrais...

Je m'étais levé, interloqué. Mais il ne me servait à rien d'être debout : il y avait en elle quelque chose de plus grand que moi, qui me dépassait...

— Quand je pense, monsieur Ménélas, que vous avez eu l'affront de me faire croire que vous étiez beau ! Mais vous êtes minable !

— Moi ?

— Savez-vous de quoi vous avez l'air ? D'une fausse couche... Ce n'est même pas que vous soyez laid : vous n'êtes rien ! Un petit bonhomme grotesque ! Étant donné le toupet que vous avez montré, je m'attendais à voir apparaître un Apollon ! Un garçon qui n'était sûr de lui que parce qu'il avait au moins certains atouts physiques. Vous, vous n'en avez aucun !

— Pardon, madame, j'en ai un... et de poids !

— Vraiment ! Un charme secret sans doute ?

— Il va même vous surprendre... Je suis le père de votre fille !

— Quoi ?

— Oui, madame.

— Ce n'est pas vrai !

— Tout ce qu'il y a de plus exact. Je puis vous donner toutes les preuves : la date exacte où vous avez été fécondée par l'intermédiaire de la seringue, celle de la naissance de l'enfant et, bien entendu, le nom de la clinique...

La belle avait pâli. Elle recula comme pour me fuir, s'adossa contre un guéridon, de peur, semblait-il, de s'effondrer, passa ses mains de porcelaine sur son visage en répétant :

— Ce n'est pas vrai ! C'est un cauchemar !

— Mais enfin, madame, c'est vous qui l'avez voulu en demandant à votre gynécologue de pratiquer cette insémination.

— Je l'ai voulu... Oui, je l'ai voulu, mais pas avec un bonhomme comme vous ! C'est horrible ! Jamais, vous m'entendez, je n'aurais accepté si je vous avais vu ou si l'on m'avait seulement montré votre photographie !

C'était le pire affront de toute ma carrière, celui que je n'avais pas prévu ! Moi aussi, à cet instant, je dus devenir livide.

Maintenant c'était avec haine qu'elle me détaillait. La douceur du regard avait disparu ainsi que la langueur de la voix. Celle-ci avait retrouvé son accent guttural pour m'assener les coups que je n'aurais jamais voulu recevoir :

— Oser me déranger à mon réveil pour vous montrer à moi avec votre face de mi-carême et votre silhouette ridicule ! Je comprends maintenant pourquoi ma fille sera laide : elle vous ressemble déjà ! Elle est l'enfant de M. Ménélas ! Si ce n'était pas aussi sinistre, ce serait à éclater de rire !

Son rire éclata, en effet, mais il avait une résonance tragique.

— Oh ! Rassurez-vous : je ne rirai pas longtemps ! Je vais immédiatement appeler mon médecin pour lui dire que vous vous êtes permis de me rendre visite. Mais qu'est-ce que vous attendiez de moi ? Que je m'extasie sur votre beauté mâle ? Que je tombe dans vos bras ? Que je vous supplie de m'épouser ? Que je vous entretienne peut-être ?

— Oh, non, madame ! Pas ça !

— Je n'en suis pas si sûre ! Et savez-vous ce que je vais faire de ma fille maintenant que je connais son père ? La cacher ! Je ne veux plus la voir, ni vous ! Sortez !

Elle avait sonné. Quand la femme de chambre entra, elle retrouva son calme.

— Reconduisez ce monsieur, ordonna-t-elle d'une voix neutre.

— Mes hommages, madame...

— Vos hommages ? Il ne manquait plus que ça ! Figurez-vous que je les ai déjà reçus, il y a mille sept cent trente-cinq jours comme vous me l'avez odieusement précisé, par personne interposée... Guignol !

Je quittai rapidement le fabuleux appartement et le somptueux immeuble. J'étais bien décidé à ne plus jamais mettre les pieds dans ce quartier où l'on se montrait incapable de comprendre ma détresse...

Elle m'avait traité de guignol ! Si Adrienne avait entendu ça ! Une fois de plus, c'était le fiasco... Et elle avait même subodoré mon intention de lui demander quelques subsides... Deux cents francs, pourtant, qu'est-ce que cela aurait été pour elle ? Rien ! Une paille dans son budget de femme de luxe ! Et moi, ça m'aurait bien aidé ! Mais, bon sang ! allais-je les trouver enfin, ces deux cents francs quotidiens, pour le château d'Adrienne ? Il me fallait une revanche ! La réception que je venais de connaître l'exigeait... Sur elle ? Non ! Plutôt sur une autre... Sur elle ce pourrait être dangereux ; aussitôt après mon départ, elle avait sûrement téléphoné à son gynécologue et à la clinique. Heureusement que M. Ménélas n'existait pas, pas plus que M. Adolphe ou un autre... Ça sert de prendre des précautions !

Mais quelle autre ? Une femme qui serait belle sans le savoir, ou plutôt qui ne se préoccuperait pas tellement de sa beauté... Je finirais bien par trouver !

Quand même, elle n'était pas mal du tout, cette *Ingaline*... Ça n'aurait pas été désagréable ! Suédoise ? Danoise ? Norvégienne ? Finlandaise ? Allemande peut-être à cause de l'accent guttural ? De toute manière, elle venait de l'un de ces pays qui inondent le monde de leurs brochures érotiques... Les brochures ? Sur celles que j'avais regardées des centaines de fois dans le salon de relaxation de la *clinique A*, on voyait des femmes et des hommes, dans toutes les positions, et qui faisaient tout ! Eh bien, ces hommes tout nus n'étaient pas plus beaux que moi ! Comme l'aurait dit Adrienne, elle avait été très injuste, *Ingaline*...

J'avais connu de telles déceptions, la veille, que je décidai de m'octroyer un jour de repos dans ma prospection : et je profitai de ce mercredi uniquement consacré au *Temple du Meuble* pour parcourir

une énième fois mon petit carnet, tout en ayant l'air de savourer le détestable café de la cantine, après un déjeuner non moins exécrationnel. Cela peut paraître un peu bête, mais je sentais que mon destin dépendait désormais du petit carnet...

Déjà, au cours des lectures précédentes, j'avais été vivement frappé par les références d'une cliente que je n'avais pas manqué de relever sur le fichier secret de la clinique... Elle se nommait Madeleine R... et elle aussi, elle était mère célibataire. Elle avait un garçon, âgé maintenant de deux ans. Tout cela était normal. Ce qui l'était moins, me semblait-il, était la profession qu'avait indiquée la jeune femme et que – je ne sais trop pourquoi – le gynécologue avait soulignée : *strip-teaseuse*. Peut-être avait-il eu, à cette époque, l'intention d'aller l'applaudir ?

Pourquoi une strip-teaseuse, qui ne devait pas manquer d'admirateurs et – par voie de conséquence – de mâles capables de la satisfaire, avait-elle voulu devenir mère dans de semblables conditions ? Et, puisqu'il en était ainsi, n'était-elle pas celle que je recherchais : la femme qui, utilisant ses charmes pour les exhiber en public, n'avait pas besoin de satisfaction charnelle ? Connaissant mes moyens, j'en soupçonnais les limites... Autant je pouvais être expert devant une éprouvette autant je me sentais peu sûr de moi en présence d'une autre femme qu'Adrienne. Ce n'était pas ma faute : ainsi le voulait la nature.

La strip-teaseuse serait enchantée, me disais-je, de connaître enfin le père de son petit garçon, sans pour cela le désirer bibliquement. Parfait ! Mais, objectera-t-on, pourquoi voudriez-vous alors qu'elle vous fît cadeau, chaque fois que vous la retrouverez, de ces deux cents francs représentant la valeur de votre présence ? Eh bien, j'avais quand même bon espoir : ne sont-elles pas légion les femmes, de tous âges et de toutes conditions, qui sont prêtes à payer la présence épisodique d'un brave homme dans leur vie, même si celui-ci n'est pas un Apollon – comme le souhaitait la belle étrangère –, même s'il ne leur donne pas le grand frisson ?

Une présence masculine, pour une femme très seule malgré ses succès, ça devient une amitié. Et qui ne sait pas que l'amitié se paye souvent très cher ? Pourquoi une telle créature, qui n'avait sans doute qu'à se baisser ou à s'allonger pour ramasser les sensations charnelles, n'éprouverait-elle pas le besoin de récompenser en numéraire ma très respectueuse admiration ? L'expérience valait d'être tentée... Et, si elle réussissait, elle m'apporterait l'immense consolation de ne pas tromper mon épouse adorée avec une fille qui s'exposait à tous les vents !

Contrairement aux fiches des autres clientes, son adresse personnelle n'était pas mentionnée sur la sienne. Elle était remplacée par celle d'un cabaret voisin des Champs-Élysées ; il était spécifié que

l'on ne pouvait l'y joindre que de 23 heures à 2 heures du matin. Sans doute avait-elle tenu à conserver l'incognito de sa vie privée, même à l'égard de son gynécologue. Il y avait aussi sur cette fiche, placé entre parenthèses, après le nom réel de Madeleine R... un autre nom : *Mado-la-Gaillarde*. Sûrement son pseudonyme d'artiste. Je n'avais donc plus qu'à me rendre un soir au cabaret et à me débrouiller pour entrer en contact avec *Mado-la-Gaillarde*... Un fameux nom, d'ailleurs, pour une strip-teaseuse ! Ça faisait solide : ce devait être une femme bien charpentée...

La retrouver ne serait donc pas une difficulté. En revanche, obtenir d'Adrienne qu'elle me laissât sortir en m'accordant ce que l'on appelle dans les casernes « la permission de spectacle » s'annonçait beaucoup moins facile. Jamais je ne m'étais promené sans elle la nuit... Que lui raconter ? Que j'avais besoin de respirer l'air à la belle étoile ? Ça ne prendrait pas... Que j'allais assister à la réunion des anciens de mon régiment ? Je n'appartenais à aucun régiment, n'ayant pas fait mon service militaire... Que j'avais décidé de faire une java avec Blaise pour oublier mon marasme actuel ? Je risquais la paire de claques... Que j'étais convoqué par un employeur éventuel en vue d'un travail supplémentaire nocturne ? Un patron qui vous convoque à 23 heures, ça ne fait pas sérieux... Quoi alors ? Et pourquoi ne pas lui dire que l'on m'avait téléphoné au *Temple du Meuble* pour me supplier de remplacer au pied levé l'un de mes confrères de la chorale pour un concert de charité qui aurait lieu le lendemain soir, jeudi ? Ça, ce n'était pas bête... Puisqu'elle avait toujours admis la chorale dans ma vie, Adrienne pouvait difficilement m'interdire de rendre service...

Le soir même, à la fin du dîner familial, je fis mon petit mensonge en poussant même la malignité jusqu'à dire :

— Ça ne te plairait pas de venir m'entendre avec Hélène et Claudine ?

— Oh, moi, la chorale ! Et j'ai horreur des fêtes de charité : c'est toujours raté ! Quant à nos filles, pas question : tu sais très bien qu'elles ont, l'une et l'autre, des examens très importants à passer demain matin... Mais, puisqu'on te l'a demandé comme un service, tu ne peux pas refuser. Et puis ça te changera un peu les idées : en ce moment tu en as besoin... Seulement promets-moi de ne pas rentrer trop tard. Je dors très mal quand tu n'es pas là.

— C'est juré.

Le lendemain jeudi, après le dîner, je mis l'un de mes plus beaux costumes, un de ceux que m'avait choisis Adrienne : le bleu marine avec une cravate de même ton. Au moment de mon départ, mon épouse passa une dernière inspection de ma tenue.

— Tu es très bien comme ça, dit-elle, tu es sobrement habillé. C'est ce qu'il faut pour la chorale. À quelle heure ça commence ?

— Le gala dure toute la soirée, mais la chorale ne passe qu'à 23 heures... Nous sommes « le clou » !

— Alors, bon succès, chéri ! Dépêche-toi : tu vas être en retard !

Un quart d'heure plus tard, je pénétrais dans le cabaret. Il y avait un monde fou et l'atmosphère enfumée me rappela vaguement celle du Cours Malavoine. Étant seul, je m'installai au bar, non sans avoir demandé à l'entrée :

— *Mado-la-Gaillarde* passe bien, ce soir ?

— Mado ? Elle est là tous les soirs ! répondit le portier. C'est un pilier de la maison...

Le spectacle commença à 23 heures précises par un numéro d'illusion qui m'amusa beaucoup. J'adore les illusionnistes... J'eus de la chance : ce fut Mado qui lui succéda, après avoir été magnifiquement annoncée par un speaker à l'allure efféminée qui dit d'une voix châtrée :

« *Et voici celle qui émeut tous les cœurs sensibles : notre sculpturale Mado-la-Gaillarde...* »

Pour être sculpturale, elle l'était ! Si cela peut constituer une référence, elle me donna l'impression d'être aussi grande qu'Adrienne... Aussi grande, mais beaucoup plus étoffée ! Une superbe femelle : jambes longues, cuisses généreuses, buste prometteur, yeux gris-vert, d'une teinte d'huître, lèvres charnues et écarlates, denture surclassant toutes les réclames de dentifrice, chevelure rouge feu...

Elle tenait à la main un fouet avec lequel elle fustigeait un personnage imaginaire : sans doute un soupirant qu'elle voulait dresser. Et, tout en se dévêtant sur un fond de musique évocatrice, elle ne cessait de manier son fouet. Chaque fois qu'une pièce de vêtement tombait, le fouet claquait. C'était grandiose ! Quand elle fut toute nue, avec son fouet, le rideau se ferma sur son triomphe.

Je ne perdis pas de temps pour demander au barman :

— Serait-il possible d'inviter M^{lle} *Mado-la-Gaillarde* à prendre une bouteille de champagne ?

— Certainement, monsieur. Nous allons vous donner une table où vous serez plus à l'aise... Je vais la faire prévenir. Seulement ça demandera quelques minutes : le temps pour elle de se mettre en tenue de ville.

— En tenue de ville ?

— Oui. Il est formellement interdit aux artistes de se présenter dans la salle en tenue de scène.

— Ça se comprend...

Je me levai cinq minutes plus tard pour l'accueillir et j'eus la surprise de constater que ce n'était plus du tout la même femme. D'abord elle me parut moins grande : c'est fou ce que l'optique de la scène peut être trompeuse ! Ensuite » tout ce qui faisait « ses charmes » était pudiquement caché sous un pull noir à col roulé, dissimulant même le cou, et dans un pantalon noir. On ne pouvait pas ne pas deviner la poitrine, mais elle n'avait plus rien d'agressif, ni les cuisses, ni les fesses, ni les jambes... Il ne restait, de visible, que les mains qui étaient vulgaires, le visage protégé par la carapace de maquillage et la chevelure de feu, trop rouge pour ne pas être celle d'une brune. La bouche elle-même avait perdu de sa sensualité, et, le « bonjour » que la fille me lança – tandis qu'elle me tendait la main – avait des résonances faubouriennes. Comme elle n'avait pas parlé en scène, c'était la première fois que j'entendais sa voix. Je fus assez déçu : cette voix n'aurait jamais pu appartenir à l'une de ces aimables et invisibles standardistes pour lesquelles j'avais un petit faible. Enfin, ayant laissé son fouet dans les coulisses, elle semblait avoir perdu toute autorité.

— Bonjour, mademoiselle, répondis-je. J'ose espérer que mon invitation ne vous a pas semblé trop saugrenue ?

— Oh ! vous savez : j'ai l'habitude... Entre mes deux passages, autant se taper une bouteille que de faire du crochet dans la loge !

— Vos deux passages ?

— Oui : je passe à 11 h 15 et à 0 h 10.

Comme moi, jadis, dans les cliniques, elle devait avoir un planning...

— Les deux fois, vous faites le numéro du fouet ?

— Non. La seconde, je travaille en cowgirl avec deux pistolets. C'est le même principe ; chaque fois que je me débarrasse d'un oripeau, je tire...

— Vous aimez les numéros de violence ?

— Ça me détend.

— Permettez-moi de vous servir...

Quand son verre fut rempli, elle l'avalait d'un trait, puis, s'essuyant les lèvres d'un revers de la main, elle dit :

— J'avais la pépie... C'est normal : j'ai mangé de l'oignon.

— Vous aussi ?

— Pourquoi moi aussi ?

— Pour rien ! Un souvenir... C'est d'ailleurs très bon, l'oignon !

— Vous aimez ?

— Ça dépend avec qui !... Et vous faites aussi du crochet ?

— Pour mon fils.

— Ah ! Vous avez un fils. Peut-on savoir son âge ?

— Deux ans.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Daniel.

— Un bien joli prénom.

— Il lui permettra peut-être de se défendre plus tard dans cette fosse aux lions qu'est la vie.

— Vous venez d'avoir là un très joli mot de maman !

— Moi, les mots... Donnez-moi donc à boire.

Le deuxième verre, fut ingurgité avec la même célérité que le premier.

— Je constate en effet que vous aviez très soif.

— Ici c'est normal : on travaille au bouchon. Ils nous donnent, dix francs par bouteille... Et vous ? Qu'est-ce que vous fricotez dans la vie ?

— À vrai dire, je ne fricote pas. Enfin, je ne fricotais pas jusqu'à présent, mais, étant donné ma situation, cela peut venir. Je suis banquier.

— C'est un bon métier, ça, dites donc !

— Ça permet de tenir.

— Banquier... Vous pourriez peut-être me donner un tuyau ? Je viens d'acheter du Crédit Foncier franco-canadien... C'est bon ?

— Adrienne vous le dirait mieux que moi.

— Qui est-ce, Adrienne ?

— Ma fondée de pouvoir... Personnellement, je vous conseille le Pinay.

— J'en ai aussi.

— Alors vous avez un peu de tout ?

— Faut bien ! Ce ne sont pas les autres qui me donneront les moyens d'élever correctement mon fils !

— Vous l'aimez beaucoup ?

— Vous avez vu des mères qui n'aimaient pas leur fils ?

— Pas encore...

— Et vous ? Vous avez des gosses ?

— Deux filles qui ont grandi.

— Moi, fille ou garçon, je m'en fichais ! Ce qu'il me fallait, c'était un enfant. J'en ai un : je suis contente !... Mais qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

— Je vous admire.

— Pas de baratin ! Il y en a des tas qui m'ont déjà dit ça...

— Des tas ?

— Eh bien, oui : les clients comme vous qui viennent ici et qui m'invitent... Vous ne buvez pas ?

— Si, si...

— Alors à la vôtre !

Elle avala son troisième verre. J'en étais à peine au premier.

— Comment vous appelez-vous ? Le petit nom seulement... Je ne veux pas être indiscrete...

— Edmond.

— Vous ne seriez pas un Rothschild par hasard ?

— J'ai l'air d'un Rothschild ?

— Pourquoi pas ? Il y en a des bien !

— En tout cas, je m'aperçois que le monde de la finance vous intéresse.

— Ça m'a permis d'en flanquer à gauche.

— Ça paie bien, le strip-tease ?

— Cela dépend des boîtes. Ici, ça va... Vous permettez qu'on remette une bouteille ?

— Mais naturellement.

— Garçon ! Une autre... et du même !

À peine commandée, la deuxième bouteille était déjà là. Quand elle en serait à la vingtième, elle aurait gagné en pourcentage ce que j'avais l'intention de lui demander. Seulement, moi, je serais rincé ! Comme l'aurait dit Adrienne, ce n'était pas du bon travail.

— Vous ne voulez pas danser ?

— Oh moi, la danse... Parlons plutôt de votre fils...

— Qu'est-ce que voulez que je vous dise sur lui ? Qu'il est beau ?

— Il vous ressemble ?

— Oui et non...

— Il tient peut-être aussi de son père ?

— Son père ? Il n'a pas de père.

— Ah ?

— Oh ! Mais ce n'est pas du tout ce que vous pensez. Je ne suis pas une coucheuse, moi ! Mon fils, je l'ai fait toute seule !

— Pas possible ?

— Oui et je connais beaucoup de femmes comme moi. Les hommes, c'est tous des salauds ! Je ne dis pas ça pour vous, bien entendu.

— Merci.

— Non, c'est vrai : vous avez l'air gentil.

— Je fais ce que je peux.

— Évidemment, vous n'êtes pas un Apollon...

Le voilà qui revenait, celui-là ! Qu'est-ce qu'il pouvait emm... les autres, ce bougre de Grec !

Entre deux gorgées, elle continua :

— ... Vous n'êtes pas si mal... L'honnête moyenne, quoi !

— C'est ça !

Je reprenais la douche. Il fallait arrêter le flot :

— Mado ? C'est votre vrai prénom ?

— Mais non ! C'est un nom pour le boulot. Le vrai est affreux : Madeleine.

— Je ne trouve pas.

— Oh, si ! Tenez, j'ai une copine qui s'appelle comme moi. Elle aussi est strip-teaseuse. Eh bien, devinez le nom d'artiste qu'elle a choisi : *Madeleine Bastille* ! C'est stupide ! Vous ne croyez pas ?

— Je trouve que ça fait assez boulevardier...

Avant même qu'elle eût été commandée et que la deuxième eût été vidée, la troisième bouteille était sur la table. À ce train, elle arriverait à les gagner, mes deux cents francs !

— Vous avez bien un ami ?

— Je vous ai dit que je ne voulais pas d'homme, à part mon fils : il me suffit... Je gagne très bien ma vie toute seule... Et à quoi il me servirait, cet ami ? Il me piquerait du pognon, c'est tout.

Là, je fis comme elle : je bus mon verre d'un trait.

Après son septième verre, elle dit :

— Ça ne vous ennue pas si je vous laisse seul à cette table ? Il faut que j'aille me fringuer pour mon second passage... Je dois surtout préparer mes pistolets : il y a des jours où ils ne partent pas, alors ça fait moche. Ça coupe le rythme du numéro et les gens rigolent ! Le secret d'un bon strip-tease, c'est qu'il fasse sérieux.

— Déjà, avec le fouet, vous aviez l'air terrible.

— Ça impressionne ! Dès que j'aurai passé, je reviens... Vous ne partez pas, hein ?

— Je vous attends.

— Je vous avais dit que vous étiez gentil.

Je me retrouvai seul devant la troisième bouteille encore à demi pleine.

— Garçon ! Qu'est-ce que je vous dois ?

— Trois cents francs, monsieur, sans le service...

Eh bien ! Qu'est-ce qu'elle allait dire, Adrienne, si elle se mettait à contrôler mes finances de la nuit ? Il fallait quand même bien payer... Dès que ce fut fait, je me levai et filai en vitesse.

Dans la rue, je m'aperçus que j'étais saoul.

Ivre de champagne et de tout ce que j'avais entendu. Mes idées titubaient... Mais l'une d'elles revenait plus souvent que les autres : cette femme-là aussi – et sans le vouloir – m'avait eue ! N'était-ce pas affolant de faire le bilan de ma prospection ? En moins d'une semaine, j'en avais vu quatre : la première menaçait de me dénoncer à la police, la seconde me voulait mais je ne voulais pas d'elle, la troisième ne me voulait pas, au contraire de moi qui l'aurais bien voulue, la quatrième enfin affirmait avoir fait son fils toute seule ! Comment lui expliquer après cela que le père, c'était moi ? Elle m'aurait jeté l'une des bouteilles à la tête ! Ce n'était même plus la défaite : c'était Waterloo !

J'eus la chance de trouver un taxi : dans l'état où j'étais, je ne sais pas comment j'aurais pu rentrer... Dans la voiture je continuai à ruminer en essayant, tant bien que mal, de rameuter mes idées... Il m'en vint deux autres : « l'idée économique » et « l'idée-force »... L'économique ? Non seulement je n'avais pas gagné un centime pour le château espagnol, mais j'avais dépensé – en comptant les taxis, les demis chez *Lipp*, les bouteilles et le service de la boîte de nuit – près de quatre cents francs : le montant de deux « expériences » au temps de ma splendeur... L'idée-force ? J'étais incapable de soutirer quoi que ce fût à une femme ! La preuve était faite : je n'avais rien du baiseur...

Pour prendre l'ascenseur et introduire la clef dans la porte de notre appartement, je dus me raidir. Quand j'entrai dans le vestibule, je devais ressembler à la statue du Commandeur avançant lentement, d'un pas mécanique. Une statue qu'observait Adrienne, emmitouflée dans sa robe de chambre et en bigoudis :

— Alors, comment s'est passée cette soirée ?

— Ce fut un gala très médiocre.

— Mais, ma parole, tu es ivre ?

— Oh ! Si peu ! Tu dois bien te douter de ce que sont ces galas, chérie. Après le spectacle, toute la chorale a été invitée à se restaurer. Il y avait un buffet. Nous avons beaucoup chanté, nous étions fatigués, il faisait très chaud...

— Et vous avez bu !

— C'eût été mal élevé de refuser.

— C'est bon... Lucien, mets-toi bien dans la tête que c'est la dernière fois que ta femme te laisse sortir sans elle ! C'est compris ?

— Oui, chérie.

— Maintenant va te coucher, gamin !

J'eus un mal fou à me lever le lendemain matin pour me rendre au *Temple du Meuble* où je ne pris aucun intérêt à mon travail. J'étais rongé d'inquiétude et aussi de honte : mon lamentable retour de la veille n'avait pas dû contribuer à me grandir dans l'esprit de mon épouse ! Il fallait voir son expression d'ironie méprisante lorsqu'elle m'avait traité de gamin ! Un gamin de quarante-cinq ans. Et si elle avait su la vérité !...

Au réveil et pendant le petit déjeuner, elle ne m'avait pas dit un mot. Mes filles non plus. Adrienne avait dû les mettre au courant de l'état dans lequel j'étais rentré : Hélène et Claudine me méprisaient tout autant que leur mère. D'ici qu'elles me rejettent toutes les trois au rang d'épave, il n'y avait pas loin. Ça, je l'avais très bien senti pendant que je buvais mon café au lait en silence. J'étais même à peu près certain qu'après mon départ, le trio avait dû se consulter pour étudier

la façon de me punir. Et elles sauraient me faire expier pendant longtemps l'unique soirée de ma vie où j'avais pris un peu de liberté...

Quand je revins le soir, je retrouvai les mêmes visages hermétiques. Il se tramait certainement une machination contre moi... Ma chance fut que mes filles partirent avant le dîner : elles étaient invitées à une surprise-partie. Une au lieu de trois, c'était toujours ça de gagné. Le tête-à-tête fut une redoutable corvée pour nous deux : Adrienne boudait et moi je faisais semblant de manger. J'avais la gorge si serrée que rien ne passait. Nous n'avions même pas allumé la télévision. C'est dire si l'ambiance était tendue ! Le silence dans l'appartement était total... « Un ange passe », dit-on, pour définir ces moments mornes. Ce soir-là, il restait. Sans doute n'était-ce pas un ange banal, mais du genre gardien...

Un ange gardien qui avait sonné.

Comme je ne bougeais pas – terrorisé à l'idée que c'était peut-être une autre folle, ou la même que celle que j'avais déjà expulsée un soir et qui venait me hurler à nouveau qu'étant le père de son enfant je devenais l'homme de sa vie – Adrienne me dit, et ce furent ses premières paroles de la soirée :

— Tu n'entends pas ?

— Il me semble que l'on a sonné...

— Il te semble ! Eh bien, maintenant tu peux en avoir la certitude puisqu'on a resonné... Qu'est-ce que tu attends pour aller ouvrir ? On dirait que tu as peur ?

— Moi ? Je n'ai jamais peur !

Je n'avais vraiment peur que d'une personne : elle ! Mais il m'était difficile de le lui dire : ou ça l'aurait vexée, ou ça l'aurait rendue encore plus tyrannique.

J'allai ouvrir. Ce n'était pas une femme qui se tenait sur le palier, mais un homme. Il portait une gabardine et, sur la tête, un chapeau mou. Il demanda sans même se découvrir :

— Monsieur Lucien Mardoux ?

— C'est moi.

Alors seulement, l'inconnu esquissa en direction de la bordure de son feutre un geste de la main droite qui devait vouloir symboliser un salut. Et il dit en même temps :

— Commissaire principal Delpierre, des Renseignements généraux.

À l'appui de cette affirmation, il exhiba une carte qui ne laissait aucun doute sur son identité.

— Que me voulez-vous ?

— Simplement vous poser quelques questions, monsieur Mardoux... Excusez-moi de me présenter chez vous à une heure aussi tardive, mais j'ai eu une journée très chargée.

— Je vous en prie, entrez...

Il le fit avec son chapeau toujours vissé sur la tête et qu'il ne retira, enfin, qu'en voyant Adrienne, venue sur mes talons dans le vestibule.

— Madame... Madame Mardoux, sans doute ? dit-il en s'inclinant légèrement.

— Elle-même... Que se passe-t-il, monsieur le commissaire ?

— Bien que je sois effectivement commissaire principal, l'usage veut, madame, que l'on m'appelle monsieur l'officier de police.

— Ah ? Je ne savais pas... Je vous promets de vous appeler ainsi à l'avenir, fit Adrienne sur un ton qui se voulait sucré, mais qui était plutôt inquiet.

— C'est surtout avec M. Mardoux, madame, que je désirerais avoir un entretien.

— Si c'est nécessaire, je peux très bien me retirer dans ma chambre, mais sachez, monsieur l'officier de police, que depuis vingt-trois ans que nous sommes mariés, mon mari et moi n'avons jamais eu le moindre secret l'un pour l'autre !

— Je vous en félicite, madame... Et, puisqu'il en est ainsi, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous assistiez à notre conversation. Peut-être même que votre présence nous permettra de mieux éclaircir la situation.

— La situation ? répéta Adrienne.

— Oui : une situation assez invraisemblable.

— Je crois, monsieur l'officier de police, que nous serions plus à l'aise dans le salon pour parler. Si vous voulez bien me suivre...

Quelques instants plus tard, s'étant débarrassé de sa gabardine et de son feutre, le commissaire Delpierre était assis dans un fauteuil face à Adrienne et moi installés côte à côte sur le canapé. Après avoir sorti de l'une de ses poches un carnet sur lequel il ne cessa de prendre des notes pendant l'entretien, il commença :

— Vous êtes donc bien M. Lucien Mardoux, né le 6 mai 1928 à Paris dans le XV^e arrondissement ?

— C'est exact.

— Vous vous êtes marié le 20 mars 1950 à Paris avec Adrienne Boisrenard dont vous avez eu deux enfants, deux filles nées respectivement le 22 décembre 1950 et le 5 juin 1952 ?

Nous inclinâmes la tête, ma femme et moi, en signe d'acquiescement. Il enchaîna :

— Vous travaillez depuis trente ans chez le même employeur, *Le Temple du Meuble*, où vous avez aujourd'hui le poste de directeur de fabrication... Je m'empresse de vous dire que les renseignements recueillis cet après-midi même sur votre compte chez cet employeur sont excellents et même très élogieux.

— Vous êtes déjà allé au *Temple du Meuble* ?

— Il le fallait, cher monsieur... Tout cela étant établi, je ne vous

cacherais pas plus longtemps que, personnellement, je suis assez ennuyé d'être dans l'obligation de vous faire cette visite... Voici exactement ce dont il s'agit : lundi, mardi et mercredi de cette semaine, nous sont parvenues trois plaintes émanant de trois femmes différentes et dont les termes sont similaires en tous points. Ces personnes, qui n'ont aucun lien de parenté entre elles et qui ne se connaissent pas, nous ont informé qu'un individu, se faisant passer pour le père de leurs enfants respectifs, se serait manifesté à elles, soit par téléphone, soit par un rendez-vous, avec l'intention manifeste de faire du chantage... Dans la première plainte, il est indiqué que cet inconnu ne s'est pas présenté et n'a proféré ses menaces que par téléphone. Dans les deux autres, au contraire, il n'a pas hésité à se montrer. Mais, chaque fois, il a prétendu être le donneur auquel une clinique très réputée du XVII^e arrondissement aurait eu recours en vue d'une insémination artificielle sur chacune de ces trois dames. La première est mariée, les deux autres sont célibataires...

Au fur et à mesure que le policier parlait, je voyais le visage d'Adrienne se décomposer. Elle finit par s'écrier :

— Mais enfin, je ne vois pas très bien ce que mon mari vient faire dans cette histoire insensée !

— Nous non plus, madame, répondit avec calme l'enquêteur. Seulement mettez-vous à notre place...

Si le suspect n'a pas donné son nom à la première dame, il a dit à la deuxième qu'il s'appelait M. Adolphe et à la troisième M. Ménélas... Des noms d'emprunt, bien entendu ! Et, devant la multiplication des plaintes, à raison d'une par jour à l'exception d'hier jeudi, nous avons été contraints de nous rendre à la clinique pour y interroger le directeur.

Celui-ci nous a alors répondu, après avoir consulté son fichier, qu'à l'époque où les dames en question avaient bénéficié de l'insémination, il avait un donneur qu'il venait d'ailleurs de congédier la semaine dernière pour raison d'âge et qui se nommait Lucien Mardoux... Vous reconnaîtrez que c'est assez troublant ?

— Mon mari ne s'est jamais appelé ni Adolphe ni Ménélas ! S'il avait eu l'un de ces noms, je ne l'aurais jamais épousé, monsieur l'officier de police ! Il se prénomme Lucien !

— Nous le savons, madame... Monsieur Mardoux, avez-vous une explication à me donner ?

— Mais quelle explication voulez-vous que je vous donne ? Je ne comprends rien à tout cela ! La seule chose que je sais – et ma femme est là pour l'attester – c'est que je ne connais pas ces dames ! Je n'ai d'ailleurs jamais eu le moindre rapport avec les clientes de la clinique pendant les vingt années où j'y ai opéré !

— Ne vous fâchez pas, monsieur Mardoux... Nous en sommes

convaincus. Il ne peut s'agir que d'un imposteur qui n'a cependant pas usurpé votre identité puisqu'il a pris d'autres noms... Ce qui laisse supposer qu'il ne vous connaît pas, sinon il lui était tout aussi facile de se faire passer pour vous !

— Mais quel genre de chantage a-t-il fait auprès de ces femmes ?

— D'après les déclarations de celles-ci, il semblerait qu'il aurait surtout cherché à les connaître... Il ne leur a pas demandé d'argent.

— Alors ce n'est pas un chantage ?

— Dans un sens, si, car la loi exige – et vous le savez aussi bien que moi – que le secret de l'insémination soit rigoureusement gardé. Ce qui n'a pas été le cas puisque ce personnage a en sa possession les noms, adresses et numéros de téléphone de ces dames.

— Mais je n'ai jamais eu tout cela, moi ! Et les « clientes » de la clinique ne connaissent pas non plus mes coordonnées ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Lucien ! s'écria Adrienne, c'est encore une machination contre toi ! Est-ce que ça ne viendrait pas de la clinique qui voudrait ruiner ta réputation et t'empêcher d'apporter ta collaboration ailleurs ?

— Cela, madame, je ne le crois pas ! répondit l'officier de police. En effet les renseignements donnés sur votre mari par le directeur de la clinique sont aussi élogieux, si ce n'est plus, que ceux que nous avons recueillis au *Temple du Meuble*. Il a même précisé... Je lis ses propres termes que j'ai notés sur ce carnet : « *M. Lucien Mardoux est incapable d'ourdir une pareille machination. C'est l'homme le plus honnête, le plus probe et le plus consciencieux dans son travail que j'aie jamais connu...* »

— Ah, tout de même ! s'exclama Adrienne. On te rend enfin hommage, mon chéri ! Il était temps !

— Mais dites-moi, monsieur l'officier de police, hasardai-je, les deux femmes qui prétendent avoir vu ce M. Adolphe ou ce M. Ménélas ont bien dû le décrire ?

— C'est justement là qu'il y a une grave lacune... L'une d'elles, qui est la maman d'un petit garçon, prétend que cet homme était très beau...

— Très beau ? rugit Adrienne. Alors ça ne peut pas être toi, Lucien !

— Et l'autre affirme, au contraire, qu'il était d'une laideur repoussante...

— Ça ne peut pas être non plus mon mari ! Vous-même, monsieur l'officier de police, vous pouvez le constater puisque vous êtes devant lui. Lucien n'est pas très beau, mais il n'est pas non plus très laid. Il est dans ce qu'on appelle « le juste milieu »...

Le voilà qui revenait aussi, ce « juste milieu » que j'exécrais ! Suivant les conseils d'Adrienne, le policier me regardait avec autant de bonhomie que de désillusion. Je le sentais désappointé : pour lui je n'avais pas une tête de maître chanteur. J'étais trop quelconque... Il

demanda cependant :

— S'il arrivait – ce que je ne pense pas – que, l'affaire prenant de l'extension à la suite d'autres plaintes, nous soyons dans l'obligation de vous demander, monsieur Mardoux, de vous prêter à une confrontation avec l'une ou l'autre de ces dames, accepteriez-vous ?

— En mon âme et conscience, monsieur l'officier de police, je n'aurais pas le droit de m'esquiver, s'il s'agit de faire éclater la vérité aussi bien que ma complète innocence, mais je ne vous cache pas qu'une telle confrontation serait non seulement très désagréable pour moi, mais même outrageante ! J'ai la prétention d'être un homme respectable, estimé de tout le monde et particulièrement de mes voisins – ce qui compte à notre époque ! Et puis, étant le plus honnête des pères de famille, ce serait très grave : cela risquerait de jeter un doute dans l'esprit de mes deux filles sur la mentalité de leur père !

— Tu as très bien parlé, Lucien ! Moi, ta femme, je n'admettrai jamais que l'on te fasse un pareil affront, totalement gratuit... Parce qu'enfin, monsieur l'officier de police, il me semble qu'il existe un autre aspect de cette affaire dont nous n'avons pas encore parlé. Qu'est-ce qui prouve que ces trois plaignantes ne sont pas des hystériques et qu'elles n'ont pas inventé cette histoire de toutes pièces pour chercher à connaître mon mari, « le donneur » auquel elles doivent leur miraculeuse maternité ? Savez-vous que, pendant qu'il était en activité, mon pauvre Lucien a été très souvent traqué, menacé, poursuivi par ces femmes auxquelles il n'avait fait cependant que du bien ? L'une d'elles, complètement démente, est même venue le relancer un soir ici, pendant que nous finissions de dîner, exactement à la même heure où vous-même avez sonné. Nous aurions très bien pu, nous aussi, si nous l'avions voulu, porter plainte à la police ! Eh bien, nous ne l'avons pas fait et savez-vous pourquoi ? D'abord par dignité et ensuite pour sauver le principe sacré de l'insémination artificielle !

— Je ne puis que vous approuver, madame, d'avoir agi ainsi. Ces problèmes sont trop sérieux et d'ordre trop intime. De toute façon, en ce qui me concerne, je considère, après cette conversation, que mon enquête est close... Et puis, à bien y réfléchir, il n'y a même pas de quoi fouetter un chat dans cette histoire puisque finalement il ne s'est rien passé ! Les dames n'ont pas été rançonnées, ni violées... Alors ! De quoi se plaignent-elles ? Elles doivent être surtout vexées qu'un plaisantin ait réussi à leur faire une farce d'un goût, il faut bien le reconnaître, assez douteux... Le seul fait d'avoir pris ce nom de Ménélas prouve que c'est un joyeux ! S'il récidive, nous verrons bien... Et savez-vous ce qu'il méritera si nous le coinçons ? Une bonne fessée !... Madame, monsieur, je suis désolé de vous avoir gâché votre soirée, mais, ayant été commis d'urgence pour cette affaire, j'étais

dans l'obligation de m'en occuper.

Il se leva, reprit sa gabardine et son chapeau mou qu'il eut quand même le tact, cette fois, de ne remettre sur sa tête que lorsqu'il fut sur le palier. Avant de refermer la porte, je pris encore soin de lui dire :

— Bien entendu, je reste à votre entière disposition pour vous donner d'autres renseignements si c'était nécessaire, Seulement, vous l'avez compris, je suis le premier stupéfait de tout ce que vous venez de me raconter, car je ne sais rien ! Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment ce bonhomme a pu avoir les noms, adresses et numéros de téléphone. Il y a là un mystère...

— À votre place, surenchérit Adrienne, si de pareils faits se renouvelaient, je n'hésiterais pas, monsieur l'officier de police, à surveiller discrètement la clinique... C'est peut-être de là que proviennent les fuites ! Et puis il y a un nouveau donneur qui a remplacé mon mari... Comme il n'est certainement pas aussi brillant, rien ne nous dit qu'il n'est pas jaloux de son prédécesseur et qu'il ne veut pas lui faire du tort ! La jalousie est un mauvais sentiment capable de déclencher les actes les plus répréhensibles... Je n'insiste pas : vous comprenez ces choses tout aussi bien que moi.

J'avais eu chaud ! Pour un peu, j'aurais été perdu, aussi bien vis-à-vis de la police que dans l'esprit d'Adrienne. Ce qui m'écœurerait, c'était que trois des quatre femmes n'avaient pas hésité à porter plainte ! N'était-ce pas scandaleux ? Que la première, la femme mariée, l'eût fait, cela pouvait à la rigueur s'admettre : d'abord elle m'avait prévenu qu'elle agirait ainsi. Et son mari avait dû être profondément humilié d'apprendre qu'un tiers, inconnu de lui et de son épouse, était au courant de son incapacité à procréer : un homme n'aime pas du tout ce genre de réputation !

Mais les deux autres, l'horrible mastodonte de *Lipp* et la vamp de l'avenue Foch ! Comment avaient-elles osé et pourquoi ? Pour le monstre, je ne trouvais qu'une explication : le dépit... Je ne lui avais pas téléphoné, le lendemain, comme elle l'espérait, et elle ne me l'avait pas pardonné. Se dire que je dédaignais de voir sa fillette – comme si j'avais envie de connaître les milliers d'enfants que j'avais engendrés ! –, que ses talents culinaires ne m'attiraient pas et que ses appas ne m'avaient nullement impressionné, quel affront pour elle ! Et, puisqu'il en était ainsi, elle le dénoncerait, ce M. Adolphe !

Quant à la Beauté, son dépit avait été d'un autre ordre : s'attendant à s'offrir le plus séduisant de tous les mâles, elle avait été horriblement déçue lorsqu'elle avait vu M. Ménélas... Sans être ce playboy d'Apollon, il n'était quand même pas repoussant, M. Ménélas, puisque c'était moi ! Elle s'était vengée, elle aussi...

La seule qui n'avait pas bougé était *Mado-la-Gaillarde*. Et pour cause : je ne lui avais parlé de rien ! Elle n'allait pas porter plainte parce qu'un client de la boîte de nuit l'avait plaquée...

Toutes ces réflexions me traversèrent l'esprit avec la rapidité de l'éclair pendant qu'Adrienne et moi revenions dans le salon. Ce fut alors que se passa la scène la plus émouvante de ma vie... Mais comment la décrire sans donner l'impression d'être le plus grand des masochistes ou le dernier des imbéciles ? Je crois préférable de la revivre...

— Lucien ! C'est toi qui as tout manigancé ?

— Moi, chérie ?

— Je ne suis pas de la police, mais ta femme ! Et je te connais comme si je t'avais fait ! Il n'y a que toi pour avoir trouvé des prénoms aussi ridicules qu'Adolphe ou Ménélas !

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour choisir.

— Alors tu avoues ?

— Je n'ai jamais pu te mentir !

— Tu viens pourtant de le faire ces derniers temps ! Ça dure depuis quand, tout ce cirque ?

— Depuis que tu m'as dit que tu voulais une villa en Espagne.

— Ah, ça, tu es fou ?

— Non, Adrienne... Je t'aime ! J'étais prêt, et je le suis encore, à faire n'importe quoi pour que tu sois heureuse... Et j'ai très bien senti que tu ne l'étais plus, depuis que j'ai été remercié. Tu souffres, je le sais ! Et moi donc !

— Tu m'as trompée avec toutes ces femmes ?

— Je n'ai pas pu...

— Parce qu'elles n'ont pas voulu de toi !

— Pas toutes ! Il y en avait même une...

— Tais-toi ! Je ne veux rien entendre !

— Pardonne-moi, chérie...

Je me souviens d'être tombé alors à genoux dans le salon devant mon épouse qui me parut encore plus immense dans sa dignité outragée. Une Adrienne plus grande que toutes celles que j'avais connues en elle ! Une Adrienne qui me regardait avec une pitié méprisante qui me fit très mal... Je balbutiai :

— Je comprends très bien que tu ne veuilles pas me croire, mais c'est pourtant la vérité ! Je voulais demander à chacune de ces femmes le même prix que pour une saillie : deux cents francs, que je t'aurais rapportés pour que tu les enfouisses dans une nouvelle tirelire, celle de la future villa...

— En somme, tu faisais la quête ? En ne donnant rien en échange, bien entendu ?

— C'est-à-dire que si cela avait marché, ça n'aurait pas été tout à

fait ça...

— Tu aurais touché la rémunération de tes faveurs ?

— C'est fou ce que tu devines vite !

— Non mais, est-ce que tu t'es regardé ?

— L'une d'elles m'a dit la même chose...

— Veux-tu que j'aille chercher un miroir ?

— Non, non. Je me connais bien, hélas !

— Te rendrais-tu compte enfin, mon pauvre Lucien, qu'il n'y a qu'une femme au monde à t'avoir trouvé beau depuis vingt-trois années et que c'est moi ?

— Je le sais... Tu t'es conduite en sainte !

— Eh bien, apprends aujourd'hui que ce n'est pas vrai ! Que jamais je ne t'ai trouvé beau et que c'est même pour ça que je t'ai épousé ! Je me disais : « Celui-là, avec la tête et l'allure qu'il a, il ne risque pas de me faire cocue ! »

— Tu ne l'as pas été.

— Parce que tu ne leur as pas plu ! C'est l'unique raison ! À quoi ça tient, tout de même, la fidélité conjugale ? À la mocheté ! Tu es très moche, Lucien ! Tu l'as toujours été physiquement, mais maintenant tu l'es devenu moralement.

— Je suis un misérable !

— Un crétin qui s'est couvert de ridicule devant « ses » clientes !

— Mais pourquoi m'as-tu poussé à faire ce métier ? Si je n'avais pas été donneur, jamais je n'aurais eu l'idée d'aller retrouver toutes ces femmes.

— Je l'ai fait pour deux raisons : d'abord parce que nous avions besoin d'argent et ensuite parce que je pensais que ce genre de travail t'ôterait définitivement de l'esprit toute idée de me tromper ! Tu as trahi ma confiance, Lucien !

— Oui... En pensée je t'ai trahie, mais pas en actes...

— C'est encore plus grave ! Et comment as-tu fait pour avoir leurs noms et numéros de téléphone ?

— Samedi dernier, avant le déjeuner, je suis allé à la *clinique A*. Je savais qu'ils s'y trouvaient répertoriés dans un fichier secret, placé dans un petit meuble que je connaissais bien... Je n'ai eu qu'à recopier...

— Après avoir forcé la serrure du meuble, naturellement ?

— Tu es pire que le policier !

— Ce qui fait de toi un voleur ! Il ne manquait plus que ça ! Et sur quoi as-tu noté ces renseignements ?

— Sur un petit carnet...

— Qui ne te quitte pas ? Donne-moi ce carnet tout de suite !

Après avoir fouillé dans ma poche revolver, je le lui tendis. Tout en le brandissant dans sa main, elle dit :

— Et c'est grâce à un pareil instrument de travail que tu comptais m'offrir la villa ?

— Oui...

— Eh bien, je vais le brûler ! Mais qu'ai-je fait au ciel pour avoir passé tant d'années à m'intéresser à un idiot pareil ?

— Mais tu m'aimais, Adrienne ?

— Je t'ai peut-être aimé, et encore je n'en sais rien ! Seulement, maintenant c'est fini ! Menteur, voleur et apprenti souteneur... C'est trop pour un seul homme !

— Tu ne veux plus de moi ?

Elle resta muette.

— Adrienne, je t'en supplie, réponds-moi !

Rien.

— S'il en est ainsi, je te promets de disparaître...

— Où iras-tu ?

— Je me tuerai !

— Ça servirait à quoi ? Et puis il faut que tu expies... Ce serait trop facile de partir comme ça en nous abandonnant, tes filles et moi ! Tu vas rester pour vivre ta pénitence jusqu'à la fin de tes jours. Ce n'est pas parce que, grâce à mon aide, tu as réussi à échapper aux soupçons de la police que tu peux t'estimer quitte ! Tu ne le seras jamais à l'égard de ta femme ! Reste à genoux, croise les deux mains et répète : *« Je demande humblement pardon à mon épouse adorée pour tout le mal que je lui ai fait... »*

— Je demande humblement pardon à mon épouse adorée pour tout le mal que je lui ai fait...

— Continue : *« Je lui jure sur mon honneur de ne plus jamais recommencer... »*

— Je lui jure sur mon honneur de ne plus jamais recommencer...

— Voici quelle sera ta pénitence : apprends que si tu n'es pas parvenu à me tromper, moi je t'ai fait cocu, et plutôt deux fois qu'une !

— Quoi ?

— Tes filles Hélène et Claudine... Tes filles adorées qui portent ton nom ne sont pas de toi, mais de ton plus grand ami, Blaise !

— Hein ?

Du coup, je fus debout :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La vérité. Et tu aurais tort de ne pas me croire ! Tu es cocu depuis vingt-trois années ! Ça a commencé exactement huit jours après notre ridicule nuit de noces. Si tu crois que j'ai été à la noce, moi, pendant ces huit jours, essayant de me débrouiller et d'arriver à quelque chose de tangible avec le puceau que tu étais. Pour moi ce fut un calvaire. Heureusement que Blaise était là, prêt à entrer dans ma

vie... C'est lui qui a sauvé notre ménage en se dévouant. S'il n'avait pas été là, ça n'aurait pas tenu un mois. Tu peux lui en être reconnaissant.

— Adrienne, c'est épouvantable ce que tu viens de dire.

— Cesse de geindre ! Si tu n'avais pas fait l'imbécile ces derniers jours, je ne t'aurais rien dit et tu serais encore béat de bonheur aujourd'hui. Seulement monsieur a voulu jouer les tombeurs ! C'est comme ça qu'on devient cocu !

— Mais puisque je le suis depuis vingt-trois ans...

— Il fallait bien que je prenne mes précautions ! Tu te figures qu'on peut me doubler, moi ?

— Oh, non ! Tu es trop forte !

— Alors dorénavant, sois modeste ! Ton courage t'aidera à l'être.

— Tu me fais un immense chagrin !

— Tant mieux ! Comme ça, tu continueras à le ruminer !

— Je reconnais que, pendant les premiers temps de notre mariage, je n'ai pas été très brillant. Mais, quand même, ça s'est amélioré par la suite, n'est-ce pas ? Toi-même, au bout de quelques semaines, ne me murmurais-tu pas : « Ça vient, chéri, tu fais des progrès... » ?

— Le contraire aurait été malheureux avec un professeur comme moi !

— Et ton professeur à toi...

— ... ce fut Blaise ! C'est toi-même qui m'as dit qu'il savait tout faire ! Alors ? Et puis, au moins, lui, il était grand, bien bâti, beau...

— Beau ?

— Et fidèle.

— Fidèle, lui ?

— Parfaitement ! C'est pour cela qu'il ne s'est jamais marié ! Il est resté mon amant.

— Ça continue ?

— Et pourquoi ça n'aurait pas continué ? Moi aussi, j'ai du tempérament ! Si tu crois que « tes » dimanches me suffisaient !

— Mais maintenant que « je sais », comme tu dis, ça va se terminer ?

— Tout dépendra de ta conduite... et surtout de ton obéissance à ta femme !

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Te taire une fois de plus et m'écouter.

— Tu me permets de prendre un petit cognac ?

— Pas de cognac aujourd'hui ! Non mais, il faudrait peut-être aussi que je te récompense ? Voilà... Pendant que tu allais faire le joli cœur, j'ai eu tout le temps de réfléchir et d'en arriver à la conclusion qu'il ne te reste qu'un moyen de me payer ma villa... Tu vas écrire un livre...

— Un livre ?

— Un bouquin dans lequel tu raconteras ta vie. C'est la mode aujourd'hui. Quand une personne, homme ou femme, a connu une certaine activité et qu'elle atteint l'âge de la retraite, elle éprouve le besoin de noircir du papier pour y étaler ses souvenirs. Les tiens sont exceptionnels !

— Mais je ne sais pas écrire !

— Et alors ? Tu trouveras toujours un homme dont c'est le métier et qui pourra t'aider.

— Qu'est-ce qu'il faudra dire dans ce livre ?

— Tout, Lucien !

— Je ne peux quand même pas...

— Raconter que tu as été cocu ? Pourquoi pas ? Ce qui plaît dans ce genre d'ouvrage, c'est la véracité. Et tu ne seras pas le premier écrivain à s'attendrir sur ses propres malheurs ! Ça aussi, c'est devenu une mode... Les gens adorent se gargariser des misères des autres !

— Je ne pourrai jamais...

— Tu pourras, quand tu sauras qu'un livre, ça peut rapporter beaucoup d'argent s'il se vend bien.

— Et s'il ne se vend pas ?

— Il te fera toujours connaître... C'est indispensable, maintenant qu'on ne veut plus de tes services dans les cliniques, si tu veux encore trouver de la clientèle... Il faudra surtout-souligner dans ce livre la supériorité du bon artisan donneur sur ces monstrueuses usines d'insémination artificielle que l'on est en train de monter un peu partout et particulièrement chez nous... Ah ! Les temps ont bien changé, mon pauvre Lucien, depuis la belle époque des expériences du D^r Lortet ! Souviens-toi d'ailleurs qu'il avait prévu cette évolution lorsqu'il nous disait : « *Nous verrons proliférer des banques du sperme comme il y a des banques du sang...* » Eh bien, regarde tous ces journaux que j'avais cachés dans un tiroir pour que leur lecture ne te décourage pas et ne t'incite pas à abandonner ton métier. Lis ces titres ! À eux seuls, ils résument toute la situation... Voici *le Point* du 2 octobre dernier, page 94 : *LA FRANCE OUVRE UNE BANQUE DU SPERME* et l'article commence ainsi : « *Au début de l'année prochaine, l'Assistance publique va ouvrir la première banque du sperme. C'est peut-être le début d'une civilisation.* » Et *Paris-Match* du 26 février de cette année : *UN CECOSPERM À PARIS : POURQUOI ? COMMENT ?* Qu'est-ce que tu lis en sous-titre : « *1 000 bébés par an, en France, par insémination. Mais la méthode soulève des objections morales et surtout psychologiques* »... Et *le Monde*, cet éminent quotidien qui ne saurait être taxé de la moindre fantaisie, annonce le même mois dans un article de deux colonnes : « *Fonctionnant depuis le début de l'année, la banque du sperme de l'hôpital Bicêtre est officiellement reconnue* »... Et des dizaines d'autres journaux se sont lancés sur le sujet ! Grâce à ton

livre tu deviendras célèbre ! On te connaîtra enfin, mais sans te voir, car il ne faut surtout aucune photographie de toi, ni sur la couverture du livre ni dans la publicité de lancement. Tu ne devras jamais non plus te montrer à la télévision ! Ainsi tu conserveras l'admirable anonymat de ton visage... À la rigueur tu pourras peut-être te laisser interviewer à la radio : ta voix, qui est belle, suffira... Mais on te découvrira surtout par tes écrits... Tu verras alors qu'on reviendra te chercher et qu'on s'arrachera ta collaboration !

— Adrienne, tu es la seule à savoir ainsi me reconforter... Je t'aime...

— Tu me le diras tout à l'heure dans le lit. Maintenant c'est trop tôt !

— Je t'adore...

— En ce qui concerne Blaise, tu peux lui être reconnaissant, non seulement de t'avoir conservé ta femme, mais aussi de t'avoir rendu un autre grand service... Tu viens de lire que l'on allait faire maintenant mille bébés par an en France grâce à ces usines... mille par an au bout de vingt ans, ça fera vingt mille bébés... Toi, tu as su être plus modeste puisqu'en vingt ans tu n'en as fait que quatre mille trois cent vingt... Seulement, ils sont tous de toi ! On sait au moins d'où ils viennent ! Et il n'y a aucune commune mesure entre eux et ceux que l'on commence à fabriquer en grande série grâce au procédé de congélation du sperme dans l'azote liquide. Celui-ci permettrait de conserver pendant plusieurs années une production importante de spermatozoïdes dont le pouvoir fécondant serait, paraît-il, normal ! Non, mais tu te rends compte ? Imagine qu'on ait inventé ça il y a trois siècles... Eh bien, on verrait aujourd'hui des femmes qui se présenteraient aux B.S., ou Banques du Sperme, en demandant : « Je veux un fils de Louis XIV, une fille de Voltaire, des jumeaux de Napoléon... » C'est pourquoi ta position de donneur bien vivant et artisanal reste imbattable !

» Ce qui est également effrayant, c'est que, si l'on ne prévoit encore, dans ces usines, qu'une production de mille bébés par an, celle-ci va décupler. Aux États-Unis, ils en sont déjà à un million sept cent cinquante mille enfants nés jusqu'à présent par insémination ! Bientôt, la production égalera celle des voitures chez Ford ! Et à quoi ça sert de stocker tout ce sperme alors qu'il y aura bientôt trop d'habitants sur la terre ? Il faudra aussi que tu glisses dans ton livre plusieurs mises au point pour répondre à certaines règles que les créateurs du *Cecosperm* veulent imposer... D'abord sais-tu ce que ça veut dire, ce mot-là ?

— *Cecosperm* ? Non...

— Cela se traduit par : « *Centres d'études et de conservation du sperme humain...* » Il fallait y penser ! Eh bien, ils commencent déjà à dire, dans leur *Cecosperm*, que seules les femmes mariées peuvent bénéficier

d'une insémination. Est-ce juste ?

— Non, Adrienne !

— Qu'est-ce que tu leur répondras ?

— Que les femmes célibataires sont tout aussi méritantes que les autres et qu'elles ont peut-être un plus grand besoin d'avoir un enfant parce qu'elles sont seules.

— Bravo ! Ils disent aussi qu'un donneur doit remplir quatre conditions : avoir moins de quarante ans, être marié, être père d'au moins un enfant normal, avoir averti sa femme... Que répondras-tu à tout cela dans ton chef-d'œuvre ?

— Que je suis d'accord pour qu'il soit marié et qu'il n'agisse qu'en plein accord avec son épouse...

— Si tu avais dit le contraire, je ne te parlais plus ! Ensuite ?

— Que la limite d'âge à quarante ans est une ineptie ! Un homme de quarante-cinq ans peut encore faire de très beaux enfants... Autrefois, on était « vieux » à quarante ans, mais plus maintenant, puisque l'existence moyenne d'un individu a augmenté de vingt ans. Moi, par exemple, je ne commencerai à devenir « vieux » que vers la soixantaine... Et puis il y a les « jeunes vieux » et les « vieux jeunes » : c'est une question d'individu !

— Très bonne réponse, Lucien ! Je te donne dix-huit sur vingt. Continue...

— Pour ce qui est d'avoir eu au moins un enfant normal, ça ne tient pas debout non plus. Ça a l'air d'admettre que ce donneur peut également avoir eu avec sa femme un deuxième enfant idiot.

— Tes deux filles sont intelligentes...

— Oui, mais elles ne sont pas de moi ! Ce qui signifie que, bien que n'ayant pas personnellement d'enfant, cela ne m'a pas empêché d'en faire quatre mille trois cent vingt à d'autres ! Alors à quoi ça rime, une pareille exigence ?

— À rien ! Cette réponse mérite vingt sur vingt... Et que répondras-tu à cette phrase humanitaire des nouveaux maîtres de l'insémination qui prétendent que le don du sperme doit être considéré comme « *celui d'un couple heureux à un autre couple qui demande à l'être* » ?

— Que c'est également archifaux ! Il faudrait dire : « C'est le don d'un couple qui a besoin d'argent à un autre couple qui en a trop ! »

— Voilà la vérité, Lucien ! Et, quand ils expliquent le plus sérieusement du monde que les spécialistes de la « Banque » choisiront une semence dont ils estiment « *qu'elle a peu de risque d'introduire un caractère discordant chez l'enfant à venir... Si le père légal est blond aux yeux bleus, la semence proviendra d'un donneur blond aux yeux bleus... S'il est brun, a les yeux marron et la peau foncée le donneur présentera ces mêmes caractères...* » ils sont fous ! N'est-ce pas ton avis ?

— Fous à lier ! Je n'ai jamais vu aucun de mes enfants, mais je suis

certain que, dans le lot, il y en a des blonds aux yeux bleus, alors que moi... Et la mère ? Elle compte quand même pour 50 %. Et, même en supposant qu'elle soit brune comme moi, elle peut très bien avoir un enfant blond. Ça ne fera aucune « discordance » pour la bonne raison que, dans toutes les familles, il existe toujours une vieille tante qui vous explique qu'une arrière-grand-mère ou un arrière-grand-oncle était blond... On arrive à trouver les ressemblances que l'on souhaite.

— Lucien, je ne sais pas si c'est la conséquence de la révélation que je t'ai faite tout à l'heure mais ce soir je te trouve éblouissant !... Enfin il y a un dernier point que ces prophètes s'étonnent de découvrir : les obstacles psychologiques que rencontre le donneur... Comme si toi, en vingt années de pratique, tu ne les avais pas tous franchis, ces obstacles ! Et cela depuis le caractère adultérin de l'acte – que j'ai moi-même ressenti mais dont je n'ai jamais voulu te parler pour ne pas gêner ton travail – jusqu'au moment de la masturbation permettant de recueillir le sperme, en passant par le fait de ne pas connaître « le devenir » de ta propre semence... Ils sont stupéfaits de constater, ces grands messieurs, qu'un appel lancé auprès des étudiants en médecine – que l'on estimait, à tort ou à raison, plus informés que les autres – a révélé que nombre d'entre eux acceptaient de « donner » à la rigueur pour la recherche scientifique, mais qu'ils se refusaient à être « pères sans le savoir ». Est-ce que tu as fait tant de difficultés, toi ?

— J'ai accepté pendant vingt années cet état d'incertitude...

— C'est pourquoi on devrait t'admirer, toi qui as joué les cavaliers seuls, et non pas ceux qui font ça en usine ! Chéri, ça serait vraiment dommage que tu n'essaies pas d'écrire ce livre...

— Ça ne va pas être facile.

— Si tu es sincère, tout ira bien.

— Au fait, tu m'as parlé tout à l'heure d'un autre service que m'aurait rendu Blaise ?

— Mais oui : ayant fait tes deux filles, celles-ci ne risquent pas, si elles se marient, d'épouser l'un de ces enfants mâles que toi tu as faits à d'autres femmes et qui serait leur demi-frère ! Les mariages consanguins sont désastreux...

— Une fois encore, tu as raison. Blaise a bien travaillé...

— Maintenant, chéri, pense à ton bouquin.

*

J'y ai tellement pensé, à ce bouquin, que j'en arrive aux dernières lignes. J'ai tout dit. M'en voudra-t-on de ma franchise ? C'est possible... Mais, sans que je cherche à me disculper, a-t-on le droit de me reprocher d'avoir voulu être vrai ? Celui qui a accepté de m'aider dans ce labeur d'écriture l'a bien précisé au début : je ne suis pas un

romancier. Je ne suis que Lucien Mardoux...

Si je me suis permis de rappeler une dernière fois mon nom, c'est pour le cas où un couple désespéré de ne pas avoir d'enfant, ou même une femme solitaire, éprouverait le besoin d'entrer en rapport avec moi en vue d'un travail discret. À toutes fins utiles je serai, chaque lundi, à 17 h 15 chez *Lipp*, assis à gauche de la porte-tambour. J'aurai une chemise blanche et ma cravate bleu marine... Ensuite Adrienne s'occupera de tout : on peut lui faire confiance ! Personnellement, après ces mois de repos imposés par la rédaction de cet ouvrage, je puis certifier que je me sens en pleine forme. Aussi ai-je le droit d'attendre avec sérénité : nous l'aurons, notre château en Espagne...

FIN



Éditions J'ai Lu, 31, rue de Tournon, 75006 Paris



diffusion
France et étranger : Flammarion, Paris

Suisse : Office du Livre, Fribourg

diffusion exclusive

Canada : Éditions Flammarion Liée, Montréal

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin

7, Bd Romain-Rolland, Montrouge. Usine de La Flèche,

le 14 mai 1982

1132-5 Dépôt Légal mai 1982. ISBN : 2 - 277 - 11809 - 5

Imprimé en France